





POESIES^(2.) PASTORALES.

Avec un Traité sur la Nature de
l'Eglogue , & une Digression sur
les Anciens & les Modernes.

*Par M. DE FONTENELLE
de l'Academie Française.*

Nouvelle Edition augmentée.



A L O N D R E S ;

Aux depens de PAUL & ISAAK VAIL-
LANT, Marchands Libraires, chez qui
l'on trouve un assortiment general
de toute sorte de Musique

M. D. C C V I I.

POST OFFICE
STAMPS



A M A D A M E
LA DAUPHINE.

E G L O G U E.

DAns un Bois qu'arrose la Seine,
Je marchois sans tenir une route cer-
taine,

Et révois presque sans objet ;
Un beau jour, un ruisseau, les fleurs de nos
Prairies,

Suffisoient pour causer nos douces rêveries,
Quelquesfois nous rêvons avec plus de sujet.
Pentendis quelques voix que je crus recon-
noître ;

C'estoient Lise & Cloris, qui toutes deux
font naître

De nos hameaux les plus tendres amours,
J'écontay sans vouloir paroître,
Trahison qui se fait toujours
Aux Belles dont on peut surprendre les discours

Non, disoit Cloris, j'en suis sûre,
C'estoit une Déesse, & tu luy fais injure
D'estre d'un avis différent.

EGLOGUE.

*D'une Divinité les marques naturelles
Eclatent dans cet air qui touche & qui surprend;
Lise as-tu donc veu des Mortelles
Avoir l'air si noble & si grand?*

*Tu ne peux à sa veüe avoir esté frappée
D'un respect plus profond que moy,
Répondoit Lise, & cependant je croy,
Ma Cloris, que tu t'es trompée,
Et que j'en juge mieux que toy.
Les Déeses toujours fieres & méprisantes
Ne rassureroient point les Bergeres tremblantes
Par d'obligeans discours, des souris gracieux;
Mais tu l'as veu, cette auguste Personne
Qui vient de paroistre en ces lieux
Prend soin de rassurer au moment qu'elle étonne.
Sa bonté descendant sans peine jusqu'à nous,
Sembloit par ses regards nous faire des caresses.
Cloris, as-tu veu des Déeses
Avoir un air si facile & si doux?*

*Alors je me presente aux yeux des deux Bergeres,
Qui ne traitoient point ces mysteres
Que des témoins cachez sont ravis d'écouter;
Je ne dois pas, leur dis-je, avoir beaucoup
de gloire,
En devinant icy qui vous fait disputer,
Ce ne peut estre que VICTOIRE.
Pour vous dire ce que j'en croy,
Je suis, je l'avouëray, du sentiment de Lise,
Mais*

EGLŒUE.

*Mais Cloris, car il faut parler de bonne foy,
Cloris ne s'est guere méprise.*

*Comment en sçais-tu tant, toy qui n'es qu'un
Berger,*

*Dit Cloris, à quel droit prétens-tu nous juger ?
Bergere, je consens, repris-je, à vous l'ap-
prendre.*

*Quoy que simple Berger, j'ay voulu voir la
Cour,*

*Cette Cour; d'où LOUIS prend plaisir à
répandre*

Les biens dont est comblé ce rustique séjour.

*N'attendez pas de moy que je vous represente
Combien de ces beaux lieux la pompe est écla-
tante,*

*Je fus à leur aspect interdit, ébloüi,
Cent prodiges divers ont troublé ma memoire,
Et de plus, tout doit bien s'en estre évanoui,
Mes yeus furent long-temps attachez sur
VICTOIRE.*

*Car le croiriez-vous bien? on me vit là chan-
tant*

*Ces Airs d'une Muse champestre,
Ces mêmes Airs que vous connoissez tant,
VICTOIRE le voulut, se delassant peut-
estre*

*De ces Airs plus polis que sans cesse elle en-
tend;*

EGLOGUE.

*Je tremblois devant elle, & je chantay pour-
tant ;*

*O Ciel! qu'elle fit bien connoistre
Jusqu'où va son esprit, jusqu'où son goût
s'étend!*

*Eos endroits dont je croy qu'on peut estre con-
tent,*

*Un souris fin qui venoit à paroistre,
Les marquoit dans le même instant.*

*Quand un Berger qui vous adore
Chante des Vers qui furent faits pour vous.
Vous devez bien sçavoir s'ils sont touchans &
doux,*

VICTOIRE le sçait mieux encore.

*Puisqu'elle daigne m'écouter,
Toujours mes chants seront jugez par elle
Et pourquoy ne la pas chanter,
Me direz-vous? la matiere est si belle.
Je le scay bien, mais un simple Hautbois,
A vostre avis, y pourroit-il suffire?
Phœbus luy-même avec sa Lire
Y penseroit plus d'une fois.*

POESIES

PASTORALES.

A L C A N D R E.

I. EGLOGUE.

A MONSIEUR.....

QUAND je lis d'*Amadis* les faits inimitables,
 Tant de Chasteaux forcez, de Geans pourfendus,
 De Chevaliers occis, d'Enchanteurs confondus,
 Je n'ay point de regret que ce soient-là des Fables.
 Mais quand je lis l'*Astrée* où dans un doux repos
 L'Amour occupe seul de plus charmans Heros,
 Où l'Amour seul de leurs destins décide,
 Où la sagesse mesme a l'air si peu rigide,
 Qu'on trouve de l'amour un zélé partisan,
 Jusque dans *Adamas* le Souverain Druide,
 Dieux, que je suis fâché que ce soit un Roman!

J'irois vous habiter, agréable Contrée,
 Où je croirois que les Esprits
 Et de *Celadon* & d'*Astrée*
 Iroient encore errans, des mesmes feux épris;
 Où le charme secret produit par leur présence,
 Feroit sentir à tous les cœurs
 Le mépris des vaines grandeurs,
 Et les plaisirs de l'innocence.

A 5

O rives

O rives de Lignon, ô plaines de Forez,
 Lieux consacrez aux amours les plus tendres,
 Montbrison, Marcelli, noms toujours pleins d'attraits,
 Que n'estes-vous peuplez d'Hilas & de Silvandres!
 Mais pour nous consoler de ne les trouver pas,
 Ces Silvandres, & ces Hilas,
 Remplissons nostre esprit de ces douces chimeres,
 Faisons-nous des Bergers propres à nous charmer,
 Et puis que dans ces champs nous voudrions aimer,
 Faisons-nous aussi des Bergeres.

Souvent en s'attachant à des fantômes vains
 Nostre raison seduite avec plaisir s'égare,
 Elle-mesme joint des objets qu'elle a feints,
 Et cette illusion pour quelque tems repare
 Le defect des vrais biens que la Nature avare
 N'a pas accordez aux Humains.

Ami dans ce dessein je t'offre cet Ouvrage,
 Nous avons eu du Ciel l'un & l'autre en partage
 Le mesme goust pour les Bergers.
 Nous n'imiterons pas du Heros de Cervantes
 Dans de ridicules dangers
 Les proüesses extravagantes;
 Sans doute nos esprits ne seront point blessez
 Du fol entestement de la Chevalerie,
 Jamais par nous des torts ne seront redressez;
 Mais pour cette puissante & douce rêverie,
 Qui fit errer Lisis dans les plaines de Brie,
 Avec quelques moutons à peine ramassez,
 Rétablissant la Bergerie
 Dans l'éclat des siècles passez,
 Cher ami, sans plaisanterie,
 N'en sommes-nous point menacez ?

L Es Bergers d'un Hameau celebroident une Feste
 Chacun d'eux plus paré meditoit sa conquête,
 Ne respiroit qu'amour, & n'estoit appliqué

Qu'au

Qu'au soin de voir, de plaire, & d'estre remarqué.
 Ce soin, mais plus secret, occupoit les Bergeres,
 On avoit pris conseil des Ondes les plus claires,
 On avoit dérobé des fleurs aux Prez naissans,
 Rien n'estoit oublié des secours innocens
 Qu'en ces lieux la nature & si simple & si belle
 Peut recevoir d'un art presqu'aussi simple qu'elle.
 Icy, sous des Rameaux exptés entrelassez,
 Où joüoient les rayons dont ils estoient percez,
 On formoit tour à tour des danſes differentes,
 Heureux ceux qui tenoient la main de leurs amantes !
 Là, dans une campagne on disputoit un prix ;
 L'amour plus que la gloire anime les esprits,
 Les Belles aux Bergers inspirent de l'adresse,
 Heureux qui met le prix aux pieds de sa maîtresse !
 Tout l'air retentissoit du bruit confus & doux
 Des Flûtes, des Hautbois, & des Oiseaux jaloux.
 Il naissoit mille amours, ce temps les favorise,
 Ils estoient moins craintifs, ce temps les autorise ;
 De toutes parts enfin par mille jeux divers,
 A la joye, au plaisir, les cœurs estoient ouverts ;
 Alcandre, Alcandre seul n'en estoit point capable,
 A peine il reconnut un jour si remarquable,
 En voyant ce spectacle, il s'en trouva surpris,
 Triste, mais tendre effet de l'absence d'Iris.
 Il se dérobe, il fuit une importune foule,
 Par des chemins couverts en secret il se coule ;
 Aussi-tost qu'il arrive au milieu d'un costeau,
 D'où les yeux aisément découvrent le Hameau,
 Il y voit l'allegresse en tous lieux répandue,
 Pour un amant qui souffre insupportable vûë !
 Il s'arreste, & pressé de ses vives douleurs ;

Tout rit, tout est en joye, & moy, dit-il, je
 meurs.

Dix fois du sein des eaux la lumiere est sortie,
 Depuis que du Hameau ma Bergere est partie ;
 Je faisois de la voir le plus doux de mes soins,
 Si je ne la voyois, je la cherchois du moins,

L'amour me conduisoit, & je ne manquois guere
 A découvrir les lieux qui cachotent la Bergere ;
 Mais maintenant, hélas ! j'erre en ces mêmes lieux ,
 Plein d'elle , & sans espoir qu'elle s'offre à mes yeux .
 Ciel ! que le Soleil marche à pas lents sur nos testes !
 Quels jours ! quelle tristesse ! & l'on songe à des
 Fêtes !

On danse en ce Hameau ! que je me tiens heureux ,
 D'estre icy solitaire , éloigné de ces jeux !
 Et qu'y ferois je ? quoy ? je pourrois voir Doride
 De loüanges toujours & de douceurs avide ,
 Et Madonte qui croit qu'Iris ne la vaut pas ,
 Et Stelle qui jamais n'a loüé ses appas ,
 Y briller en sa place , y triompher de joye ?
 Gôûtez bien le bonheur que le sort vous envoie ,
 Bergeres , jouïssiez de mille vœux offerts ,
 Dans l'absence d'Iris les momens vous sont chers .
 Qu'elle eust orné les jeux ! que d'yeux tournez sur
 elle !

Et qu'on m'eust rendu fier en la trouvant si belle !
 Elle eust mis cet habit qu'elle-mesme a filé ,
 Chef-d'œuvre de ses doigts qu'on n'a point égalé ;
 Souvent à cet ouvrage un peu trop attachée
 Il sembloit de mon chant qu'elle fust moins touchée ,
 Il est vray cependant que pour mieux m'écouter
 La belle quelquefois vouloit bien le quitter .
 Elle auroit mis en nœuds sa longue chevelure ,
 La Jonquille à ces nœuds eust servi de parure ,
 Elle est jaune , Iris brune , & sans doute l'employ
 De cueillir cette fleur ne regardoit que moy .
 Peut-estre dans les jeux elle eust bien voulu prendre
 Le moment d'un regard mystereux & tendre
 Qu'avec un air timide elle m'eust adressé ,
 Et de tous mes tourmens j'estois recompensé .
 Peut-estre qu'à l'écart si je l'eusse trouvée
 D'une troupe jalouse un peu moins observée ,
 Elle m'eust en fuyant dit quelques mots tout bas ,
 Avec sa douce voix & son doux embarras ;

Elle l'a déjà fait aux Noces de Silvie,
 Ce plaisir impréveu pensa m'oster la vie,
 Mon cœur se trouble encore à ce seul souvenir;
 Quel moment! ah! grands Dieux, s'il pouvoit re-
 venir!

Alcandre, que dis-tu? La Bergere est absente,
 Peut-estre pour long-temps, peut-estre peu constante,
 Et jusqu'à ses faveurs tu portes ton espoir?
 Tu serois trop heureux seulement de la voir.

SILVANIRE

ET

DELPHIRE.

II. EGLOGUE

ATIS, LICIDAS.

O ATIS.
 U vas-tu, Licidas?

LICIDAS.
 Je traverse la plaine,
 Et vais même monter la colline prochaine.

ATIS.
 La course est assez longue.

LICIDAS.
 Ah! s'il estoit besoin,
 Pour le sujet qui me mène,
 J'irois encor bien plus loin.

ATIS.
 Il est aisé de t'entendre,
 Toujours de l'amour.

A 7

LICID.

POESIES.

LICIDAS.

Toujours.

Que faire sans les Amours ?
 Qui viendrait me les défendre,
 Je finirois là mes jours.

Au Hameau d'où je suis tout le monde s'engage,
 En aucun autre lieu l'Amour n'est mieux servi,
 Bergeres & Bergers nous lui rendons hommage,
 Il n'est point parmi nous d'usage,
 Plus ancien ni mieux suivi.

ATIS.

Et n'est-ce pas chez nous la même chose ?
 Un Berger rougiroit de n'être pas Amant,
 Au doux peril d'aimer de soi-même on s'expose ;
 Qu'il arrive un événement,
 Il n'en faut pas chercher bien loin la cause,
 C'est l'amour, c'est luy sûrement,
 Par nos Iris & nos Silvies
 Tous nos destins sont décidés,
 Les Troupeaux, il est vray, sont assez mal gardés,
 Mais les Belles sont bien servies.

LICIDAS.

Dans tout nostre Hameau nous ne pouvions compter
 Qu'une jeune Beauté qui fust indifferente ;
 Maintenant o'en est fait, Silvanire est amante,
 L'amour n'a point voulu qu'on la pût excepter.

ATIS.

Dis-moy, Berger, par quelle voye
 Il l'a soumise à son pouvoir ;
 Je suis curieux de sçavoir
 Les divers moyens qu'il employe.
 Aussi bien je suivray la route que tu tiens,
 Pendant un assez long espace ;
 Dans de semblables entretiens
 Tusçais comme le temps se passe.

LICIDAS.

Mais, Berger, tu me conteras

PASTORALES.

17

De ton Hameau quelque Histoire pareille.

ATIS.

J'y consens, ce seroit une grande merveille

S'il ne nous en fournissoit pas.

LICIDAS.

Silvanire vivoit sans avoir de tendresse,
Elle perdoit le temps d'une aimable jeunesse,
Et ce qui meritoit de plus grands châtimens,
Elle le faisoit perdre à deux ou trois Amans.
Souvent contre l'Amour, même contre sa Mere,
Contre l'aimable Troupe adorée en Cithère,
Elle tint des discours offensans & hardis;
Je serois bien fâché de les avoir redits.
Elle quitta pourtant sa fierté naturelle,
Non sur de nouveaux soins qu'un Amant eust pour elle,
L'Amour n'en fit pas tant, & la réduisit bien,
Toute cette fierté cessa presque sur rien.

Un jour elle épia Mirène avec Zelide;
Tandis que le Soleil brûloit la terre aride,
Sous un ombrage épais ces Amans retirez
Du reste des Mortels se croyoient délivrez.
Un buisson les trahit aux yeux de Silvanire,
D'un entretien d'Amans elle eut dessein de rire,
Plaisir, qui luy devoit sans doute estre interdit.
Cieux! quels discours charmans Silvanire entendit?
Devine-les, Atis, toi qui sçais comme on aime,
C'étoient de ces discours dictés par l'Amour même,
Que les indifferens ne peuvent imiter,
Qu'un Amant hors de là ne sçauroit repeter.
Ils étoient quelquefois suivis par un silence;
Au défaut de la voix les yeux d'intelligence
Confondoient des regards vifs, quoique languissans,
Et craintifs & flateurs, doux ensemble & perçans.
Zelide en rougissoit, & cette honte aimable
Exprimoit mieux encore un amour véritable,
Et Mirène charmé lisoit dans sa rougeur
Des secrets, qu'à demi cachoit encor son cœur.

Tantôt

Tantost de leurs amours l'histoire est retracée,
 La rencontre où d'abord leur ame fut blessée,
 Le lieu, même l'habit que Zelide avoit pris,
 Rien n'est indifférent à des cœurs bien épris,
 Les premières rigueurs qu'eut à souffrir Mirène,
 Dont la Bergère alors ne convenoit qu'à peine,
 Mille riens amoureux pour eux seuls importants,
 Quels sujets d'entretien à des Amans contens !
 Ils s'occupent tantost d'un simple badinage
 Qui des tendres amours est le charmant partage,
 Que le respect pourtant accompagne toujours,
 Doux respect qui lui-même aide aux tendres amours..
 Mais pour les amuser ce qui pouvoit suffire;
 Par quel art, cher Atis se pourroit-il décrire ?
 Quelque débat entre eux survenu pour un chant
 Que chacun croyoit rendre encore plus touchant,
 Quelque fleur que Mirène arrachoit à la Belle,
 Et dans le mouvement que caufoit là querelle
 Une main de Zelide, ou bien un bras baissé,
 Un vain courroux d'Amante aussi-tot apaisé,
 Que sçay-je ? mille jeux que l'Amour autorise,,
 Une innocente offense, une feinte surprise,
 D'une liberté douce effets pleins d'agremens,
 Voilà ce qui changeoit leurs heures en momens..
 Silvanire conçut qu'elle estoit moins heureuse,
 De ce lieu solitaire elle sortit rêveuse ;
 Les plus beaux de ses jours, quoy qu'exempts de souci,
 Tranquilles, fortunez, ne couloient point ainsi.
 Elle croyoit toujours voir Zelide & Mirène,
 Toujours de leurs discours sa memoire estoit pleine,,
 Présage d'une ardeur qui s'alloit allumer ;
 Elle sentit enfin qu'il luy manquoit d'aimer.
 Bien-tost de ses Amans Lifis le plus aimable
 A ses vœux empressez la trouva favorable,
 Bien-tost... mais qu'ay-je encore, Atis, à te conter ?
 Silvanire en chemin ne doit pas s'arrêter ;
 Bien-tost sur tous les soins que la tendresse inspire
 On ne distingua plus Zelide & Silvanire..

PASTORALES.

17

De l'Amour cependant admire les attrails,
Le mal se prend à voir deux Amans de trop près.

A T I S.

L Icidas, tu ne sçauois croire
Quel plaisir m'a fait ton histoire.
Je suis ravi lorsque j'entens
Que nostre commun Maistre obtient une victoire ;
Viens m'en redemander le détail dans vingt ans,
Et tu verras si j'ay bonne memoire.
Je pourrois bien les soirs oublier quelquefois
Combien on a mené de mes Moutons au bois,
J'oubliroy bien des secrets qu'on m'enseigne
Pour guerir un Troupeau qui perit chaque jour,
Mais il ne faut pas que l'on craigne
De me voir oublier une histoire d'amour.

L I C I D A S.

Puisque ta memoire est si bonne,
Acquite-toy, Berger, de ce que tu me dois.

A T I S.

Tu ne perdras rien de tes droits,
Voy si je sçay payer les plaisirs qu'on me donne.

T Rois jours s'estoient passez, trois jours qu'avoient
perdus,
Et Delphire & Damon qui ne s'estoient point veus ;
Leurs Troupeaux jusqu'alors confondus dans la plaine,
Tristement separez ne passoient qu'avec peine ;
Tandis que le Berger ne songeoit qu'à choisir
Les lieux, les sombres lieux où l'on rêve à loisir,
La Bergere affectoit de paroistre suivie
Des plus jeunes Bergers dont elle fust servie ;
Mais elle estoit distraite, & des soupirs secrets
Alloient après Damon jusqu'au fond des Forests.
Voy de quelle rigueur estoit cette Bergere.
Damon luy déroba quelque faveur legere,
Delphire le bannit dans un premier couroux,

Peur

Peut estre un peu plus tard l'ordre eust esté plus doux.
Un soir que les Troupeaux sortant du pâturage
D'un pas tardif & lent marchaient vers le Village,
Et que tous les Bergers chantoient à leur retour
Les douceurs du repos qui suit la fin du jour,
Delphire qui malgré l'ombre déjà naissante
Vit Damon d'aussi loin que peut voir une Amante,
S'arresta sur sa route, & prit soin d'y chercher
L'endroit le plus obscur où l'on se pût cacher.
Réveur, plein d'une triste & sombre nonchalance,
Tel qu'on peut souhaiter un Amant dans l'absence,
Il laissoit ses Brebis errer en liberté,
Et son Hautbois oisif pendoit à son costé.
Delphire en fut touchée, & pour estre apperçûe.
Elle fit quelque bruit, il detourna la veüe,
Et quand vers la Bergere il adressa ses pas,
Elle le reçut mal, mais elle ne fuit pas.
Que ne luy dit-il point ? les Nymphes du Bocage
N'entendirent jamais de plus tendre langage,
L'Echo qui des Bergers connoist tous les Amours,
Ne repeta jamais de plus tendres discours.
Tantost il condamnoit luy-même son audace,
D'un ton de suppliant il demandoit sa grace,
Et tantost moins soumis il trouvoit trop cruel
Qu'un leger attentat l'eust rendu criminel.
Par quels soins assidus, & par quelle constance
Avoit-il prévenu cette amoureuse offense,
Et combien voyoit-on d'Amans moins empressez,
Moins ardents qu'il n'estoit, & mieux recompensez ?
A la fin cependant il revenoit à dire
Qu'il estoit trop content, puis qu'il aimoit Delphire,
Et que sans ses faveurs, sans cet heureux secours,
Il conserveroit bien d'éternelles amours.
Plein de sa passion alors Damon luy jure
Que la simple amitié ne seroit pas plus pure,
Il semble que ses yeux le jurent à leur tour,
L'Amour fait qu'il renonce à tous les biens d'Amour ;
Et dans le même instant qu'avec tant de tendresse

Il tâche à reparer son trop de hardiesse,
 Au milieu des sermens de ne prétendre rien,
 Poussé par un transport qu'il ne connoist pas bien,
 Troublé par des regards dont la douceur l'attire,
 Il s'approche, il avance, il embrasse Delphire.
 On dit que le Berger, lors qu'on l'avoit banny,
 Pour un moindre sujet avoit esté puny,
 Et sans sçavoir pourquoy, Delphire moins severe
 Sur ce crime nouveau n'entre point en colere.

LICIDAS.

JE te l'avoue, *Atis*, tu t'es bien acquité,
 J'aime Delphire, & sa fierté,

A T I S.

Ton goust est assez raisonnable,
 Berger, & je ne doute pas
 Que l'on ne te prépare une fierté semblable
 Aux lieux où tuournes tes pas.
 Mais je t'y laisse aller, il faut que je te quitte,
 Adieu.

LICIDAS.

Je voy d'ici ce que ton cœur medite,
 Ton voyage, Berger, ressemble assez au mien.

A T I S.

A dire vray, cela se pourroit bien.
 Va, puisses-tu jamais ne trouver de Cruelles.

LICIDAS.

Les Cruelles ne me sont rien,
 Je ne crains que les Infidelles.

D E L I E.

III. E G L O G U E.

A M A D...

Q U'itons , mes chers Moutons , le cours de la
Riviere ,
L'Herbe sera meilleure aux lieux que j'apperçoy ,
Vous m'allez desormais occuper toute entiere ,
Mirtille qui m'aimoit ne songe plus à moy.

Helas ! j'allois l'aimer , je n'en suis que trop seure ;
Déjà je prononçois son Nom avec plaisir ,
Déjà je pensois moins à vous qu'à ma parure ?
Déjà pour vous garder je manquois de loisir.

Moy , qui fus toujours rigoureuse
Je ne l'estois presque plus que par art ,
Qu'afin de redoubler son ardeur amoureuse ;
Puisqu'il m'a deu quitter ; Ciel ! que je suis heureuse ,
Qu'il ne m'ait pas quittée un peu plus tard !

Encore quelques soins , il n'estoit plus possible
Que mon cœur ne se rendist pas ,
J'en eusse esté touchée ; & maintenant , hélas !
Ce cœur regretteroit d'avoir esté sensible ,
J'éprouverois mille chagrins jaloux ;
Quel peril j'ay couru ! cependant abusée
Par des commencemens trop doux ,
Je ne soupçonnois pas que j'y fusse exposée.

Je tremble encore , en songeant aujourd'huy
Que j'ay pensé dire à Mirtille
La chançon que je fis pour luy ,
Quoy qu'à faire des vers je ne sois pas habile.

PASTORALES.

21

La crainte que j'avois qu'elle ne fust pas bien
 Peut-être encore une autre honte,
 Empeschâ que ma langue alors ne fust trop prompte,
 Et par bonheur je ne dis rien.
 J'en mourrois si je l'avois dite ;
 Quoy donc, il la sçauroit, & pour mieux m'insulter.
 Celle pour qui l'Ingrat me quitte,
 Corinne, oseroit la chanter ?

Je connois maintenant ce que l'Amour prépare,
 Aux foibles cœurs dont il s'empare,
 Je connois ce que c'est qu'un tendre engagement ;
 Mais lors que mon Printemps à peine encor com-
 mence,
 Faut-il avoir acquis par mon premier Amant,
 Une si triste experience ?

Profitions-en pourtant, évitons les Pasteurs,
 Leurs Danſes, leurs Chanſons, leurs Fêtes dangereuſes,
 Mais sur tout leurs discours flatteurs ;
 Fuyons aussi les Bergeres heureuſes ;
 Si d'un pareil bonheur je formois le ſouhait,
 Mon cœur en deviendroit plus facile à ſurprendre.
 Et ne dois-je pas bien comprendre,
 Que ce n'eſt pas pour moy qu'un ſort ſi doux eſt fait ?

Inutile & vaine Jeuneſſe,
 Toy qui devois m'amener de beaux jours,
 Qu'ay-je affaire de toy pour ſentir la triſteſſe
 De vivre loin des jeux, des plaſirs, des amours ?
 Hâte, précipite ton cours,
 Tu ne ſçaurois voler avec trop de viteſſe.

Venez remplir ces jours dont je crains le danger,
 Soins de ma Bergerie, amuſemens utiles,
 Vous n'eſtes pas touchans, mais vous eſtes tranquilles ;
 Ah! ne me laiſſez pas le loilir de ſonger
 Que l'on puiſſe avoir un Berger.

Fontaines,

Fontaines , Fleurs , Oiseaux , charmes pleins d'innocence ,

Aidez à m'occuper , j'auray recours à vous ,
Sauvez-moy de l'Amour ; hélas ! pour ma défense
Sera-ce assez que vous conspiriez tous ?

D'où vient que je suis effrayée
Des efforts qu'il me va coûter ?
N'en seray-je pas bien payée ,

Et le repos peut-il trop s'acheter ?

Les plus tendres Bergers , & Mirtille luy-même
N'ébranleroient pas mon dessein ;

Non , Mirtillie à mes pieds l'entreprendroit en vain ,
Quand on a le cœur tendre il ne faut point qu'on aime.

A Insi parla Delie , alors du Dieu du jour
Le Char panchoit un peu vers la fin de son tour ;
Mais le Char de la nuit n'avoit pas pris sa place ,
Que Delie à Mirtille avoit déjà fait grâce.
Il n'estoit point volage , il avoit seulement
Epruvé sa Bergere , & feint un changement ,
Crime qu'avec plaisir on pardonne au coupable ,
Après que d'un plus grand on l'a jugé capable.
Mirtille en peu de tems se vit assez aimé
Pour sçavoir le dessein que l'on avoit formé.
Il ne demeura pas tout à fait inutile ,
Quelquefois il fit rire & Delie , & Mirtille.

CE present Pastoral doit-il estre pour vous ?
Hélas ! je ne vous trouve aucun trait de Bergere ,
Vous n'avez point ce tendre caractere ,
Des Belles de nos Bois l'agrément le plus doux ;
Mais vous avez en recompense
Dans l'air , dans le visage assez de majesté ,
Dans l'humeur assez de fierté ,
Et peut-estre un peu d'inconstance ;
Enfin vous estes Nymphe , à ce que font juger

PASTORALES.

23

*Vos appas, vos défauts, trop bisarre mélange,
Et trop capable encor de plaire & d'engager;
Vous estes Nimphe, & moy qui sous vos loix me range,
Je ne suis qu'un simple Berger.
Tendresse qui jamais n'étale ses services,
Délicateffes sans caprices,
Soins plus amoureux que brillans,
Timidité flatteuse, ardeurs toujours égales,
Transports qui sont ensemble & doux & violens,
Respect, constance, enfin les vertus pastorales,
Voila quels sont tous mes talens.
Mais toute Nimphe que vous estes,
Que vous faut-il de plus que des flammes parfaites?
Un Berger fidele a dequoy
Payer le cœur des Nymphes même,
Et qui d'un certain ton peut dire, je vous aime,
Ne voit rien au dessus de soy.
Je ne croy pas qu'on vous irrite,
En vous tenant ce superbe discours,
Chacun, autant qu'il peut, fait valoir son mérite,
Les Bergers ne sçauroient vanter que leurs amours.*

D A P H N E.

IV. EGLOGUE

ARCAS, PALE'MON, TIMANTE,

ARCAS & Palémon, tous deux d'un âge égal,
L'un pour l'autre tous deux concurrents redoutables,
Se répondant tous deux par des chansons semblables,
Formoient un combat Pastoral.
Ce n'estoit point la méprisable gloire
Ou du chant ou des Vers qui piquoit leurs esprits,
Ils disputoient un plus illustre prix,
Chacun prétendoit la victoire

Pour

Pour la Beauté dont il estoit épris.

Timante les jugeoit, Timante
 Qui dans ses jeunes ans enflâma tant de cœurs,
 Qu'une expérience sçavante
 Rendoit en fait d'amour l'Oracle des Pasteurs,
 Et dont la vieillesse galante
 Souvent par ses avis se plaisoit à former
 Quelque Beauté simple & naissante,
 Qui n'eust sçeu qu'estre aimable, & non se faire aimer.

Le Berger qui devoit trouver le sort contraire
 Ne devoit point payer deux Chevreuils & leur Mere
 A son Rival victorieux,
 Dans des temps plus grossiers peine assez ordinaire;
 Il falloit, ô Loi plus severe!
 Et que n'eust-il pas aimé mieux?
 Que du Berger vainqueur il chantast la Bergere.

Aussi de quel beau feu ne furent-ils pas pleins?
 Quels efforts des deux parts! O toi! Muse Rustique,
 Qui laissant à tes Sœurs la Trompette heroïque
 N'enfles qui des Pipeaux assemblez de tes mains,
 Toy, qui du superbe Parnasse
 Negligeant les Lauriers sacrez,
 Te couronnes le front avec autant de grace,
 Des simples fleurs qui naissent dans les Prex,
 Redis moy le combat ardent, quoique paisible,
 Que se livrerent les Bergers,
 Tu n'as jamais connu de combat plus terrible,
 Tes Heros n'ont jamais couru d'autres dangers.

ARCAS.

AU parti de Philis tu dois la préférence,
 Amour, elle n'a point de mépris pour tes loix.

PALEMON.

Si Daphné n'aime pas, tu sçais en recompense,
 Amour, combien Daphné fait aimer dans ces bois.

AR-

PASTORALES.

15

ARCAS.

De Venus quelquefois avez-vous veu l'image ?
Elle a les cheveux blonds, & ma Bergere aussi.

PALEMÓN.

Avec ses cheveux noirs Daphné plaist davantage,
Pardonne-moy, Venus, mon cœur en juge ainsi.

ARCAS.

Quand Philis a mêlé des fleurs dans sa coiffure,
Quel charme pour les yeux ! quel peril pour les cœurs !

PALEMÓN.

Quand Daphné se fait voir sans aucune parure,
Elle sçait mieux charmer, qu'une autre avec des fleurs.

ARCAS.

L'enjouement de Philis la rend encor plus belle,
Et de Jeux & de Ris une Troupe la suit.

PALEMÓN.

Daphné dans sa langueur a les Graces pour elle,
Et les Graces toujours ne font pas tant de bruit.

ARCAS.

D'une foule d'Amans Philis est entourée,
Et je voy que mon choix s'est trop fait approuver.

PALEMÓN.

Daphné fuit ses Amans, elle vit retirée ;
Heureux qui luy pourroit fournir dequoy rêver !

ARCAS.

Pour gagner tous les cœurs le Ciel fit ma Bergere,
Sa beauté, sa douceur, tout plaist au même instant.

PALEMÓN.

Lors que l'on voit Daphné douce ensemble & severe,
On n'oseroit l'aimer, mais on l'aime pourtant.

ARCAS.

N'est-ce pas à Philis que tous les vœux s'adressent,
S'il vient en ce hameau des Pasteurs étrangers ?

PALEMÓN.

Oüy, pendant leur séjour autour d'elle ils s'empressent,
Daphné n'est pas si propre aux Amans passagers.

ARCAS.

Dans le Cristal des eaux souvent Philis se mire,

B

Et

Et là contre mon cœur elle apreste des traits ;
Ruisseaux , peignez-luy bien la beauté qui m'attire ,
Philis en croira mieux les sermens que je fais.

PALEMON.

Daphné ne cherche point le cristal des fontaines ,
Le soin de sa beauté ne l'inquiète pas.
Soupirs que j'ay poussez , doux tourmens , tendres
peines ,
Vous seuls vous instruisez Daphné de ses appas.

ARCAS.

Souviens-toy de quel air Philis entre en la danse ,
D'un éclat tout nouveau ses yeux sont allumez ,
Il brille sur son front une aimable assurance ,
Elle sçait que les cœurs vont tous estre charmez.

PALEMON.

Daphné danse encor mieux , & n'en est pas si sûre ,
Soudain elle rougit , sa rougeur luy sied bien ,
De loüanges en vain elle entend un murmure ,
Tous les cœurs sont charmez , seule elle n'en sçait rien.

ARCAS.

Aux soupirs d'Alcidon Philis estoit sensible ,
Mais quel est mon bonheur , de voir que chaque jour
Je détruis auprès d'elle un rival si terrible !
J'y perdrois , si Philis n'avoit point eu d'amour.

PALEMON.

Je n'ay point le plaisir de rendre méprisable
Un Rival pour qui seul on avoit eu des yeux ,
Daphné n'aima jamais , elle en est plus aimable ,
Je puis mesme esperer qu'elle en aimera mieux.

ARCAS.

Alcidon l'autre jour au milieu d'une foule.
Prit la main de Philis qu'il serroit tendrement ;
Soudain sans qu'il me vîst , près d'elle je me coule ,
Elle me donna l'autre ; & sourit finement.

PALEMON.

En ma faveur Daphné ne s'est point déclarée ,
J'espere cependant avoir un jour sa foy ,
Non pas que j'en jurasse encor par Cithérée ,

Mon

PASTORALES. 27

Mon cœur me le promet, c'est mon cœur que j'en croy.

ARCAS.

Ma Philis fait des Vers d'un tendre caractère,
Elle en fera pour moy, je l'ay trop mérité;
C'est toujours le Berger qui chante la Bergere,
Quel plaisir que luy-mesme en soit aussi chanté!

PALEMON.

De la voix de Daphné que le doux son me touche!
Je ne puis plus souffrir les hostes de ces bois,
On sent aller au cœur ce qui sort de sa bouche,
O Dieux! & j'entendrois, j'aime, de cette voix!

ARCAS.

Tu dois bien t'offenser, Philis, on te compare;
Philis, c'est à Daphné, quel étrange rapport!
Se peut-il jusque là que Palemon s'égare?
Moy qui prens ton parti, ne t'ai-je point fait tort?

PALEMON.

Daphné, quoy qu'en ces lieux nulle autre ne l'égale,
Ne viendrait pas plutôt à sçavoir nos débats,
Qu'elle voudrait céder le prix à sa rivale,
Mais Timante; je croy, ne le permettroit pas.

ARCAS.

Punis de Palemon l'insupportable audace,
A t'aimer sans espoir fais qu'il soit condamné,
Philis, je te connois des regards pleins de grace,
Qui détruiroient soudain l'empire de Daphné,

PALEMON.

Daphné, n'entreprends pas une telle vengeance,
Laisse Arcas comme il est, & mes vœux sont remplis;
Sa Philis luy fera sentir son inconstance,
Tes rigueurs vaudroient mieux que l'amour de Philis.

TIMANTE.

Bergers, c'en est assez, je voy que vostre zele
Pousseroit trop loin la querelle,
Vous ne parleriez bien-tost plus
Du mérite de l'une & de l'autre Begere;
Vous perdriez le temps en discours superflus;
Conclusion trop ordinaire.

B 2

Ecoutez-

Ecoutez-moy, Bergers, voicy mon jugement,
Philis est la plus agreable.

PALEMON.

Ah, Timante !

TIMANTE

Ecoutez, Berger, tranquillement.
Mais je croy Daphné plus aimable.

ARCAS.

Et c'est ainsi...

TIMANTE.

Bergers, je me fers de mes droits,
Et mon autorité doit estre icy suivie.
Il vaudroit mieux aimer Philis pour quelques mois,
Et Daphné pour toute sa vie.
Vous, Arcas, preparez quelque chant pour Daphné;
Mais comme elle n'a pas aussi tout l'avantage,
Je veux que de la main du Berger qu'elle engage,
A Philis sa Rivale un Bouquet soit donné.
L'Air sera tendre & doux, les Fleurs seront nouvelles;
Les Fleurs valent leur prix, mais elles valent moins
Qu'un Air qui veut du temps, de la peine, & des soins,
Ce partage convient assez juste aux deux Belles.

E R A S T E.

V. E G L O G U E.

A MONSIEUR.....

LE Berger * qui jadis herita le Hautbois
Du grand † Pasteur de Siracuse,
Et dont mesme aujourd'huy la Muse
De l'aimable Mantouë enorgueillit les bois,
Vouloit que des Forests la demeure sauvage

Fust

* Virgile. † Théocrite.

Fust digne qu'un Consul y fîst quelque séjour.
 J'entreprends un plus grand ouvrage,
 Moy qui voudrois rendre digne d'un Sage
 Des Forests où regne l'Amour.

Pourquoy non cependant ? ces Sages de la Grece,
 Ces Thalés, ces Bias, grands & superbes noms,
 L'emportent-ils pour la sagesse
 Sur nos Tirsis & nos Damons ?
 J'en doute ; dans nos champs la Vertu toute pure
 Agit sans dessein d'éclater,
 Tout l'art de la raison ne scauroit imiter
 De nos Bergers l'innocente droiture ;
 Ils ne se laissent point flater
 Aux plaisirs remplis d'imposture
 Que sans l'aveu de la Nature
 L'Opinion ose inventer.
 Ce n'est point chez eux qu'on achete
 Un bien imaginaire aux dépens d'un vray bien :
 Mais pour la sagesse parfaite
 Il leur manque des mots, un severe maintien,
 Et par malheur ils ont une Houlette.

Encore un grand défaut, ils sont toujours amans ;
 De je ne sçay quels feux qui leur semblent charmans
 Leur ame est sans cesse remplie ;
 Mais quoy tous les Humains sont fous par quelque endroit,
 Et l'amour n'est-il pas la plus sage folie
 Dont on puisse payer le tribut que l'on doit ?

Vous donc que la Sagesse admet dans ses Misteres,
 Qui simple spectateur des passions vulgaires
 De leurs ressorts en nous considerex le jeu,
 Prenex des yeux qui ne soient pas austeres
 Pour un Berger qui vous ressemble peu.
 Ne riez pas de voir sa raison égarée
 Par tant d'états divers passer en un seul jour,
 Un Amant est chose sacrée,

*Et qui par un vray Sage est toûjours reverée,
Le Sage tant qu'il vit est en prise à l'Amour.*

LES Oiseaux qui du jour annoncent la naissance,
Laissoient encor les champs dans un profond silence,
Lors qu'Erasle s'éveille, & croit qu'à son réveil
Déjà Thetis s'appreste à rendre le Soleil.
Il court de sa Cabane ouvrir une fenestre,
Il regarde le Ciel, mais il ne voit paroistre
Ny les vives couleurs que l'Aurore produit,
Ny ce douteux éclat qui se joint à la nuit:
La Mere des Amours à peine renaissante
Commençoit à jeter sa lumière perçante,
Dont tous les autres feux n'ont point le doux brillant;
Erasle entre en courroux contre le jour trop lent;
Iris luy vouloit bien parler dans un bocage,
Quand le soir renvoyeroit les Troupeaux au Village,
Et pour ce rendez-vous Erasle est éveillé
Avant que sur les Monts le Soleil ait brillé.
Quelques momens après il appelle Titire;
Depuis que le Berger pour son Iris soupire,
Titire a pris le soin des Troupeaux du Berger,
Ils alloient tous perir sans ce Maistre étranger.
Erasle ose luy faire un injuste reproche,
Vous dormez, luy dit-il, lors que le jour approche,
Les Troupeaux devroient estre aux plaines d'alentour,
Partez. En le hastant, il croit haster le jour.
Le jour est loin encore, aux yeux d'Erasle mesme,
Il ne découvre rien; quelle lenteur extrême,
Quel siecle jusqu'au soir! il mesure des yeux
Le tour que le Soleil doit faire dans les Cieux,
Il faut que sur ces Monts ce grand Astre renaisse,
S'élève lentement, & lentement s'abaisse,
Et se perde à la fin derriere ces grands bois,
Il mesure ce tour, & fremit mille fois.
Le jour si souhaité, le jour enfin arrive;
Mais son inquietude en est encor plus vive,

Ses desirs, ses transports, ses divers mouvemens,
Luy font de tout ce jour sentir tous les momens,
Souvent pour moderer cette ardeur empressée
Il voudroit éloigner Iris de sa pensée;
Tantost de ses Troupeaux tâchant à s'occuper,
Tantost dans ses vergers s'amusant à couper
D'un Arbre trop chargé l'inutile branchage,
Tantost de joncs tissus commençant quelque ouvrage;
En vain; toujours Iris, toujours cet heureux soir
L'agitent malgré luy par un trop doux espoir.
Il vaut mieux qu'à l'amour tout son cœur s'abandonne,
Il prend ce doux Hautbois qui sans cesse resonance
De l'excès de sa flâme, & des beautés d'Iris;
Il chante ou le teint vif, ou les yeux qui l'ont pris,
Il repasse des airs qu'il a faits pour la Belle;
Imprudence d'Amant! il se remplit trop d'elle,
Le jour en est plus long, il en souffre, mais quoy?
Peut-il en l'attendant se faire un autre employ?
A peine le Soleil commençoit à descendre,
Au Bocage déjà le Berger va se rendre,
Il se flatte qu'Iris conduite par l'amour
Y pourra bien venir avant la fin du jour,
Et quelquefois il craint que trop indifferente
Iris, la mesme Iris, ne trompe son attente.
Elle vient à la fin, il n'estoit point trop tard;
Son air marque à demy qu'elle vient par hazard,
Elle vient, mille Amours arrivent avec elle,
Qui de ce rendez-vous apprenant la nouvelle
D'un desir curieux avoient esté touchez;
Les uns près des Amans sous un Buisson cachez,
Prestent à leurs discours une oreille attentive;
D'autres à qui de loin la voix à peine arrive,
Sur des Arbres tousus montez de toutes parts,
Pour sçavoir ce qu'on dit observent les regards.
Dans le Bocage alors Erasme & la Bergere
Respirerent cet air qu'on respire à Cythere,
Et par les doux transports dont ils furent atteints,
Sentirent les Amours dont ces lieux estoient pleins.

Combien en se voyant, Dieux ! combien ils s'aiment !

Ils ne s'aimoient pas moins quand ils se separerent ,
Mais Iris appliquée à déguiser son feu ,
Croyoit avoir trop dit , & le Berger trop peu.

L I G D A M I S.

VI. EGLOGUE.

ADRASTE. HILAS.

ADRASTE.

TU connois Ligdamis ?

HILAS.

Qui ne le connoist pas ?

C'est luy qui de Climene adore les appas.

ADRASTE.

Luy-mesme.

HILAS.

Quel Berger ! il est du caractere ,
Dont un Amant m'eust plu si j'eusse esté Bergere ;
Il ne connoist nul art en aimant , que d'aimer ,
Son cœur ne fut jamais trop prompt à s'enflamer ,
Il aime , mais forcé par les yeux d'une Belle ,
Et son amour devient un éloge pour elle.
Le bonheur d'estre aimé n'est pour luy qu'un bonheur ,
Il en sent le plaisir , & renonce à l'honneur ,
Il n'en prend point le droit d'augmenter son audace ,
Les faveurs qu'on luy fait sont toujours une grace.

ADRASTE.

As tu veu de ses Vers ?

HILAS.

Je les scay presque tous.

O Ciel ! qu'il en chantoit de tendres & de doux ,

Quand

*Quand Climene à la Ville alloit faire un Voyage !
Je n'en sçais point de luy que j'aime davantage.*

ADRASTE.

*Moy, je ne les sçais point, j'estois alors absent.
Que tu me trouverois un cœur reconnoissant,
Si tu prenois la peine, Hilas, de me les dire !*

HILAS.

Je t'obeis, écoute un Amant qui soupire.

Vous allez donc quitter pour la première fois
De nos Hameaux la demeure tranquille !
Soyez quelques momens attentive à ma voix.
Climene, vous partez, vous allez à la Ville,
Climene, il vous sera peut-estre difficile
De retrouver du plaisir dans nos Bois.

Là, d'illustres Amans vous rendront leurs hommages,
Leur rang ou leur adresse à vous faire la cour ;
Tout vous éblouira dans ce nouveau séjour.
Que deviendray-je, hélas ! au fond de nos bocages,
Moy qui n'ay pour tous avantages
Qu'une Mufette & mon amour ?

Ils vous mettront sans doute au dessus de leurs Belles,
Ils vous prodigueront un encens dangereux ;
Leurs éloges sont doux, mais souvent infidelles ;
Cependant vous viendrez à mépriser pour eux
Ces loüanges si naturelles
Que vous donnoient mes regards amoureux.

Tout ce qu'ils vous diront, je vous l'ay dit, Climene,
Mais ils vous le diront d'un air plus assuré,
Avec un art flatteur des Bergers ignoré,
Moy, je ne vous l'ay dit qu'en trouble, qu'avec peine,
D'une voix craintive, incertaine,
Je l'ay dit, & j'ay soupiré.

N'allez pas quitter, pour leur plaire,

B ;

Les

Les manieres qu'on prend dans nos petits hameaux ;
 Rapportez-moy jusqu'à cet air severe
 Ce timide embarras , enfin tous ces défauts ,
 D'une jeune & simple Bergere ;
 Rapportez-moy jusqu'à cet air severe
 Que vous avez pour moy comme pour mes rivaux.
 Vous verrez à la Ville un exemple contraire ;
 Mais de vostre rigueur je ne veux vous défaire
 Que par la pitié de mes maux.

J'ay veu la mesme Ville où vous allez paroistre ,
 Pour la belle Climene elle a veu mes langueurs ;
 Parmy tous les plaisirs qui flatoient tant de coeurs ,
 J'y regretois nostre séjour champestre ,
 Et vostre veüe , & mesme vos rigueurs.

Non , je n'ay garde de prétendre
 Que tout vous y semble ennuyeux ;
 Mais de quelque costé que vous tourniez les yeux ,
 Dites , & ne craignez jamais de vous méprendre ,
 Et dites , s'il se peut , d'une maniere tendre ,
 C'est icy que l'on aime mieux
 S'occuper de moy , que de prendre
 Tous les plaisirs de ces beaux lieux.

ADRASTE.

O Pan , ou si c'est toy qu'il faut que l'on implore ,
 Phœbus , ou toy plutôt que l'un & l'autre adore ,
 Amour , donne à mes vers cet air doux , naturel ,
 Et je vais de mes dons enrichir ton Autel.

HILAS.

Il peut t'en coûter moins , & Ligdamis luy-mesme
 N'offre rien aux Autels de l'amour , mais il aime ;
 Il aime , & fait ces Vers que tu trouves charmans.

ADRASTE.

Ce charme ne suit pas tous les Vers des Amans.
 Ligdamis mesme en fit au retour de Climene ,
 Qui cedent à ceux cy , quoy qu'ils cedent à peine.

Peut-estre

*Peut-estre on chante mieux un départ qu'un retour ;
Peut-estre un air content ne sied pas à l'Amour.*

HILAS.

Et ces Vers là, Berger, tu les sçais ?

ADRASTE

Oüy, sans doute.

HILAS.

Tu peux donc me payer ceux que j'ay dits.

ADRASTE

Ecoute.

MA Bergere revient, c'est demain que ces lieux
S'embellissent par sa presence ;
J'iray m'offrir le premier à ses yeux.

Ah, Ciel ! si de quelque distance
Elle me reconnoist à mon impatience,
Que mon sort sera glorieux !

Oüy, je seray le seul dont la joye éclatante
Par d'assez vifs transports marquera ce beau jour ;
J'auray seul une ardeur digne de son retour ;
Elle ne pourra plus paroistre indifferente,
Je luy prepare trop d'amour.

Que dis-je ? cette ardeur est-elle donc nouvelle ?
N'ay-je encor rien senty d'aussi vif en aimant ?
Quand j'estois une heure, un moment,
Un moment seul, éloigné de la Belle,
Pour me retrouver auprès d'elle
N'avois-je pas le mesme empressement ?

Vous n'aurez que mes soins, mes transports ordi-
naires,
Mais maintenant, Climene, ils devroient vous charmer,
Vos yeux depuis long-temps n'ont veu d'Amans sinceres,
Et pourroient-ils jamais s'en defaccoutumer ?

Ceux qu'à la Ville ils viennent d'enflammer,
Par leurs foibles ardeurs, par leurs amours legeres,
Auroient bien dû vous apprendre à m'aimer.

La Ville est pleine de contrainte,
 De faux sermens, & de vœux indiscrets,
 Que ne l'avez-vous veuë exprés
 Pour sçavoir de quel prix est cet amour sans feinte
 Qui se trouve dans nos Forests,
 De quel prix sont nos Bois pour s'y parler sans crainte,
 Et ma voix pour chanter une amoureuse plainte,
 Et mon cœur pour sentir vos traits ?

Revenez plus Bergere encore
 Que vous n'estiez en nous quittant,
 Songez qu'il est au monde un cœur, qui vous adore
 Une Belle au milieu des sôûpirs qu'elle entend,
 Au milieu d'une Cour dont la fierté s'honore,
 N'en peut pas toujours dire autant.

H I L A S.

A Draste, j'avouëray que ma surprise est grande,
 Que contre de tels Chants Climene se deffende.

A D R A S T E.

Et pourquoy le crois-tu ? les Vers par leurs attraits
 Ont sôûmis les Lyons, entraîné les Forests,
 Après cela, je croy, le moins qu'ils puissent faire
 C'est d'adoucir le cœur d'une jeune Bergere.
 L'Amour les a fait naître, & les Vers à leur tour
 Ne manquèrent jamais à bein servir l'Amour.

H I L A S.

Mais Climene, dit-on, est fiere, inexorable.

A D R A S T E.

Mais, Berger, Ligdamis est amoureux, aimable.

H I L A S.

N'a-t-on jamais poussé de sôûpirs superflus !

A D R A S T E.

Et bien, je te diray quelque chose de plus.
 Nous estions l'autre jour sous l'Orme de Silene
 Une assez grosse Troupe où se trouva Climene,
 On loua Ligdamis, chacun en dit du bien,
 Prends bien garde, Berger, seule elle n'en dit rien.

Dés

Dés que d'un tel discours on eut fait l'ouverture,
Elle se détourna rajustant sa coëffure,
Où je ne voyois rien qui fust à rajuster,
Et feignit cependant de ne pas écouter.

HILAS.

Je me rends.

ADRASTE.

Je remporte une grande victoire!
Une Belle est sensible, & tu veux bien le croire.

T H A M I R . E.

VII. EGLOGUE.

AMARILLIS, FLORISE, SILVIE.

AMARILLIS.

LES Bergers tous les jours font entre
eux des Combats.
Et de Chançons, & de Musettes,
Lors que vous vous trouvez seules
comme vous estes,
Pourquoy ne les imiter pas?
Quoy? les graces du chant sont-elles nécessaires
A des Bergers plutôt qu'à vous?

FLORISE.

Et quel sujet chanterions-nous?

AMARILLIS.

Je n'en connois qu'un seul pour de jeunes Bergeres.

SILVIE.

Nos Amours?

AMARILLIS.

Et quoy donc?

FLORISE.

Prenons garde en ces lieux,

Que quelques Bergers curieux,
N'écoutent des recits peut-estre trop sinceres.

SILVIE.

Ne craignez point ces dangers
Dans des lieux si solitaires.

FLORISE.

Je crains par tout les Bergers.

AMARILLIS

Chantez sans tarder davanrage ;
Voyons qui de vous deux sçait le mieux engager
Ceux dont elle reçoit l'hommage,
Mon experience & mon âge
Me rendent propre à vous juger.

Que sans feinte avec moy vostre cœur se declare,
Entre Belles, je sçay que la franchise est rare,
Mais elle doit icy regner dans vos discours.

Par un combat tel que le vostre
Vous apprendrez l'une de l'autre
A bien conduire vos Amours.

Quand on y destine sa vie,

On ne s'y peut trop exercer ;

Allons agreable Silvie,

Je le voy bien, vous voulez commencer.

SILVIE.

Licas brûle pour moy de l'amour le plus tendre ;
Que faire, Amarillis ? quel party puis-je prendre ;
Je n'y sçais que d'aimer Licas.

FLORISE.

Il n'est fidelle Amant que mon Amant n'efface,
J'aime, mais j'en voudrois voir quelque autre en ma
place,

Elle ne se'n sauveroit pas.

SILVIE.

Aimer est un plaisir, mais il ne peut suffire,
Il y faut joindre encor le plaisir de le dire,
J'aime Licas, Licas le sçait.

FLORISE

Ce plaisir est bien doux, mais je me le refuse,

Je

Je ſçay trop qu'il n'eſt point de Berger qui n'abufe
D'un bonheur qu'on rend trop parfait.

SILVIE.

Je ſuis ſimple & naïve, & de ſeindre incapable,
Et je croy ma franchise encore plus aimable
Que l'éclat qu'on trouve à mes yeux.

FLORISE.

Je pourrois comme vous eſtre ſimple, & naïve,
Mais ce n'eſt pas ainſi qu'un Amant ſe captive,
Et mon Amant m'eſt précieux.

SILVIE.

Si l'on cache le feu dont on ſe ſent épiſe,
Ce n'eſt pas à l'Amant du moins qu'on le déguiſe,
Qui le cauſe, s'en aperçoit.

FLORISE.

Je conſens qu'avec ſoin un Amant m'examine,
Mais il eſt plus piqué d'un amour qu'il devine,
Qu'il ne l'eſt de celui qu'il voit.

SILVIE.

Dans vos regards, mes yeux, l'amour oſe ſe peindre,
Mes yeux, vous dites tout, mais je ne puis m'en plaindre,
On vous répond trop tendrement.

FLORISE.

Quand mon Berger paroît trop vif & trop ſenſible,
Détournez-vous de luy, mes yeux, s'il eſt poſſible,
Détournez-vous pour un moment.

SILVIE.

Je feignis quelque temps moins par art que par honte,
Mais je trouvay Licas ſi tendre un certain jour,
Un jour qu'on celebroit la Reine d'Amathonte,
Que je découvris mon amour.

FLORISE.

Je diſſimulois moins hier qu'à l'ordinaire;
Si l'on ne fuſt venu troubler noſtre entretien,
Je ne ſçay plus comment Thamire avoit ſçu faire,
Mon ſecret ne tenoit à rien.

SILVIE.

Pour faire à mon Berger l'aveu de ma tendreſſe,

La

La Feste de Venus estoit un temps heureux,
Je m'en suis apperçûe, & grace à la Déesse,
Il n'en est que plus amoureux.

FLORISE.

Je sçay bien dans mon cœur que je suis obligée
Au jaloux Alcidor qui nous interrompit,
Du peril où j'estois je me vis dégagée;
J'en eus cependant du dépit.

SILVIE.

Souvent nous disputons sur l'ardeur qui nous touche,
Et mon Berger & moy, l'Amour juge entre nous,
Et je dis en moy-mesme, à prendre un air farouche,
J'y perdrois des combats si doux.

FLORISE.

Lors qu'avec des regards attentifs, pleins de flâme,
Thamire cherche en moy ce qu'ont produit ses soins,
Je triomphe, & je dis dans le fond de mon ame,
J'y perdrois à me cacher moins.

SILVIE.

J'imagine toûjours quelques faveurs nouvelles,
Des presens que l'Amour a soin d'affaisonner;
Licas aura bien-tost jusqu'à mes Tourterelles,
Je ne sçay plus que luy donner.

FLORISE.

J'évite de n'avoir qu'une mesme conduite,
Mes faveurs pour Thamire ont un air inégal,
Je le prens à danser deux ou trois fois de suite,
Mais après je prens son Rival.

SILVIE.

Voyez jusqu'à quel point va ma douceur extrême,
Un jour Licas & moy nous caressions mon Chien,
Nous le baisions ensemble, il me baïsa moy-mesme,
Je feignis de n'en sentir rien.

FLORISE.

Avec art quelquefois j'adoucis mon empire,
Il tomba l'autre jour un Oeiller de mon sein,
Il y fut remplacé de la main de Thamire,
Quoy qu'il conduisist mal sa main.

SILVIE

SILVIE alloit encor reprendre après Florise,
 Quand l'une & l'autre fut surprise
 D'entendre un Buisson qui trembla.
 Que tu sçais bien, Amour, estre un guide fidelle
 Pour conduire un Amant sur les pas d'une Belle!
 Licas & Thamire estoient là.

L'agreable combat que celui des Bergeres,
 Pour les témoins cachez qui vinrent l'écouter,
 Pour Thamire sur tout, que par de longs misteres,
 On avoit voulu tourmenter!
 Florise fut confuse, & d'une prompte course
 Hors de ce lieu précipite ses pas,
 Dernière, mais folible ressource.
 Dans de semblables embarras.

Thamire la suivit, que pouvoit-elle faire?
 Refuser de le voir, marquer de la colere
 Qu'il surprist un secret si long temps renfermé;
 Encor quelle colere, & quelle foible cause
 D'accuser un Amant aimé!
 Elle le fit, & ce fut peu de chose.
 Bien-tost son cœur se fut rendu;
 Thamire qu'animoit sa fortune presente
 Payoit par les transports d'une flâme contente,
 Tous ce qu'il avoit entendu.

Mais Amarillis que fit-elle?
 Personne ne prit garde à ce qu'elle devint,
 Sans doute, Amarillis se tint
 Peu necessaire à vuider la querelle.

I S M E N E.

VIII. E G L O G U E.

A MADEMOISELLE...

VOUS qui par vos treize ans à peine encor fournis ,
 Par un éclat naissant de charmes infinis ,
 Par la simplicité compagne de vôtre âge ,
 D'un rustique Hautbois vous attirez l'hommage.
 Vous dont les yeux déjà causeroient dans nos champs ,
 Mille innocens combats & de vers & de chants ,
 Pour des Muses sans Art convenable Heroïne ,
 Ecoutez ce qu'icy la mienne vous destine.
 Voyez comment un cœur va plus loin qu'il ne croit ,
 Comment il est mené par un Amant adroit ,
 Quels pièges tend l'amour à ce qui vous ressemble ;
 Ce n'est pas mon dessein que vôtre cœur en tremble ,
 Ni qu'à vos jeunes ans ces pièges presentez.
 Avec un triste soin soient toujours évitez.
 Ce n'est pas mon dessein non plus de vous les peindre
 Si charmans , que jamais vous ne les puissiez craindre ,
 Ils ont quelque peril , je ne déguise rien.
 Et que prétens-je donc ? je ne le sçay pas bien ;
 En termes generaux , sous des Histoires feintes ,
 Vous parler de desirs , de tendresse , de plaintes.
 Ces mots plairoient toujours , n'eussent-ils que le son.
 Du reste , point d'avis , moins encor de leçon :
 Aimer , ou n'aimer pas est une grande affaire ,
 Que sur ces deux partis vôtre cœur delibere ,
 On les peut l'un & l'autre & louer & blâmer ,
 Quand tout est dit pourtant , on prend celui d'aimer.

Sur la fin d'un beau jour , aux bords d'une Fontaine ,
 Corilas sans témoins entretenoit Ismene ,

Elle

Elle aimoit en secret, & souvent Corilas
Se plaignoit de rigueurs qu'on ne luy marquoit pas.
Soyez content de moy, luy disoit la Bergere,
Tout ce qui vient de vous est en droit de me plaire.
J'aime avec passion les airs que vous chantez,
J'aime à garder les fleurs que vous me présentez,
Si vous avez écrit mon nom sur quelque Hestre,
Aux traits de vostre main j'aime à vous reconnoître,
Pourriez-vous bien encor ne vous pas croire heureux;
Mais n'ayons point d'amour, il est trop dangereux.

Je veux bien vous promettre une amitié plus tendre
Que ne seroit l'Amour que vous pourriez prétendre:
Nous passerons les jours dans nos doux entretiens,
Vos Troupeaux me seront aussi chers que les miens,
Si de vos fruits pour moy vous cueillez les premices,
Vous aurez de ces fleurs dont je fais mes délices;
Nostre amitié peut-estre aura l'air amoureux,
Mais n'ayons point d'amour, il est trop dangereux.

Dieux! disoit le Berger, quelle est ma récompense!
Vous ne me marquerez aucune préférence,
Avec cette amitié dont vous flatez mes maux.
Vous vous plairez encore aux chants de mes Rivaux.
Je ne connois que trop vostre humeur complaisante,
Vous aurez avec eux la douceur qui m'enchanté,
Et ces vifs agrémens, & ces souris flateurs
Que devoient ignorer tous les autres Pasteurs.
Ah! plutôt mille fois... Non, non, répondit-elle,
Ismene à vos yeux seuls voudra paroître belle,
Ces legers agrémens que vous m'avez trouvez,
Ces obligeans souris, vous seront réservés;
Je n'écouteray point sans contrainte & sans peine
Les chants de vos Rivaux, fussent-ils pleins d'Ismene,
Vous serez satisfait de mes rigueurs pour eux,
Mais n'ayons point d'Amour, il est trop dangereux.

Et

Et bien, reprenoit-il, ce sera mon partage
 D'avoir sur mes Rivaux quelque foible avantage.
 Vous sçavez que leurs cœurs vous sont monis assurez,
 Moins acquis que le mien, & vous me preferez,
 Toute autre l'auroit fait; mais enfin dans l'absence
 Vous n'aurez de me voir aucune impatience,
 Tout vous pourra fournir un assez doux employ,
 Et vous trouverez bien la fin des jours sans moy.
 Vous me connoissez mal, ou vous feignez peut estre,
 Dit-elle tendrement, de ne me pas connoistre;
 Croyez-moy, Corilas, je n'ay pas le bonheur
 De regretter si peu ce qui flattoit mon cœur;
 Vous partistes d'icy quand la moisson fut faite,
 Et qui ne s'apperçut que j'estois inquiete?
 La jalouse Doris pour me le reprocher
 Parmi trente Pasteurs vint exprés me chercher
 Que j'en sentis contre elle une vive colere!
 On vous l'a raconté, n'en faites point mystere;
 Je sçay combien l'absence est un temps rigoureux,
 Mais n'ayons point d'amour, il est trop dangereux.

Qu'auroit dit davantage une Bergere Amante?
 Le mot d'amour manquoit, Ismene estoit contente.
 A peine le Berger en esperoit-il tant,
 Mais sans le mot d'amour, il n'estoit point content.
 Enfin pour obtenir ce mot qu'on luy refuse,
 Il songe à se servir d'une innocente ruse;
 Il faut vous obéir, Ismene, & dès ce jour,
 Dit-il en soupirant, ne parler plus d'amour,
 Puis qu'à vostre repos l'amitié ne peut nuire,
 A la simple amitié mon cœur va se reduire,
 Mais la jeune Doris, vous n'en sçauriez douter,
 Si j'estois son Amant, voudroit bien m'écouter.
 Ses yeux m'ont dit cent fois Corilas quitte Ismene,
 Viens icy, Corilas, qu'un doux espoir t'amene.
 Mais les yeux les plus beaux m'appelloient vainement,
 J'aimois Ismene alors comme un fidelle Amant.
 Maintenant cet Amour que vostre cœur rejette,

Ces soins trop empressez, cette ardeur inquiète,
 Je les porte à Doris, & je garde pour vous
 Tout ce que l'amitié peut avoir de plus doux.
 Vous ne me dites rien? Ismene à ce langage
 Demeuroit interdite, & changeoit de visage.
 Pour cacher sa rougeur, elle voulut en vain
 Se servir avec art d'un voile ou de sa main,
 Elle n'empêcha point son trouble de paroître,
 Et quels charmes alors le Berger vit-il naître!
 Corilas, luy dit-elle, en détournant les yeux,
 Nous devions fuir l'Amour, & ç'eust esté le mieux,
 Mais puis que l'amitié vous paroist trop paisible,
 Qu'à moins que d'estre Amant vous estes insensible,
 Que la fidélité n'est chez vous qu'à ce prix,
 Je m'expose à l'Amour, & n'aimez point Doris.

TIR SIS ; ET IRIS.

IX. E G L O G U E.

DANS le fond d'un Valon est un lieu solitaire,
 Proche cependant d'un Hameau,
 Rarement un Berger y mena son Troupeau,
 Mais un Berger souvent y suivit sa Bergere.
 D'arbres épais il est environné,
 Il s'y conserve un ombre, il y regne un silence,
 Qui font que ce séjour semble estre destiné
 A recevoir la confidence
 D'un cœur rendre & passionné.

Un clair ruisseau tombant d'une colline.
 Y roule entre les fleurs qu'il y vient abreuver,
 Et quoy qu'il soit encor près de son origine,
 Déjà ses petits flots peuvent faire rêver.
 La beauté de ces lieux toute inculte & champêtre

Ne

Ne permet point que l'Art ose y paroistre,
 L'Art mesme leur nuirait s'il les vouloit parer;
 Telle en est l'aimable imposture,
 Que quand on s'y vient retirer,
 On se croit seul dans toute la nature.

Là, sortant du Hameau prochain,
 Par differens chemins deux Amans se rendirent,
 Sans en estre d'accord l'un & l'autre ils comprirent
 Qu'ils ne s'y rendroient pas en vain.
 Quand ils se virent seuls, une joye amoureuse
 Mieux que dans leus discours éclata dans leurs yeux,
 Seulement la Bergere en fut un peu honteuse,
 Mais sans songer à sortir de ces lieux.
 Ils s'assirent tous deux sur une douce pente
 Que revestoit l'herbe tendre & naissante
 Iris un peu plus haut, Tirsis un peu plus bas,
 L'amour aux pieds d'Iris marquoit toujours sa place,
 Et voicy leurs discours, dont le charme & la grace
 Aux cœurs indifferens ne se montrera pas.

TIR SIS, IRIS.

TIR SIS

ON aime en ces Hameaux, on songe assez à plaire,
 Cependant cherchez-y quelque Berger sincere,
 Et je veux bien, Iris, vous rendre vostre foy,
 Si vous en trouvez un sincere comme moy.

IRIS.

Il est quelques Beutez que l'on trompe, ou qu'on quitte,
 Mais il en est plus d'une aussi, qui le merite.
 Et quoy, voulez-vous donc qu'avec fidelité
 On aime Cleonice, & son air affecté?
 Voulez-vous que l'on soit fidelle pour Madone,
 Qui toujours sur ses ans nous impose sans honte?

Mais

Mais Climene, mais Life ont de vrais agrémens,
Et je répondrois bien, Berger, de leurs Amans.

TIR SIS.

Ne vous y trompez pas ; pour estre jeune, & Belle,
On n'en a pas toujours un Amant plus fidelle.
Vous parlez de Climene, il n'est pas d'air plus doux,
Et mesme elle a, dit-on, quelque chose de vous ;
Mais si je vous disois que Climene est trahie ?
Menalque qui devoit l'aimer plus que sa vie,
Qui souvent la voit seul près d'un certain Buïsson,
Menalque pour une autre a fait une chanson.
Et Life, à vostre avis, est-elle plus heureuse,
Elle que ses beaux yeux rendent si dedaigneuse ?
Elle osa l'autre jour devant d'autres Pasteurs
Choisir son Licidas pour luy donner des fleurs,
A l'amour du Berger elle les crut bien deuës ;
Helas ! le lendemain il les avoit perduës.

I R I S.

Tirsis, je vous entens, vous n'aimez pas ainsi,
Mais ne me puis-je pas faire valoir aussi ?
Croyez-vous que pour estre & fidelle & sincere,
On en trouve toujours autant dans sa Bergere ?
Damon y gagneroit ; nous sommes tous témoins
Combien à Timarete il a plu par ses soins,
L'autre jour cependant elle vint par derriere
Au fier & beau Thamire oster sa pannetiere,
Damon estoit present, elle ne luy dit rien ;
Pour moy, de leurs amours je n'auguray pas bien,
Ces tours-là ne se font qu'au Berger que l'on aime,
Vous vous plaindriez bien si j'en usois de mesme.
On croit que Lisidor a lieu d'estre content,
J'ay veu pourtant Alphise, elle qui l'aime tant,
A qui Daphnis mettoit ses longs cheveux en tresse ;
La Belle avoit un air de langueur, de paresse,
Au contraire Daphnis d'un air vif, animé,
S'acquitoit d'un employ dont il estoit charmé,
Alphise en ce moment rougit d'estre surprise,
Et je rougis aussi d'avoir surpris Alphise.

TIR-

TIRSIS.

Iris, qu'avez-vous dit? on se fust figuré
 Que le fidelle amour, des Villes ignoré,
 S'estoit fait dans nos Bois des retraites tranquilles,
 Mais on l'ignore icy comme on fait dans les Villes!
 Ah! qui pourroit souffrir Menalque & Lcidas?
 Charmé de leurs Chançons, je suivois tous leurs pas,
 Maintenant que je sçay qu'ils ne sont pas fidelles,
 Je les suis, & leurs voix ne me semblent plus belles.

I R I S.

Alphise & Timarete ont l'entretien charmant.
 Je les cherchois toujours avec empressement,
 Mais depuis que je sçay qu'Alphise & Timarete
 N'ont point pour leurs Amans la foy la plus parfaite,
 J'évite de les voir, & les jours les plus longs
 J'aime mieux les passer seule avec mes Moutons.

TIRSIS.

Puis que dans ce Hameau les Amours dégènerent.
 Car tous nos vieux Bergers, on sçait comme ils aimerent,
 Abandonnons ces lieux, Iris, retirons-nous,
 On y verra du Ciel éclater le couroux.

I R I S.

Non, vivons en des lieux où je seray charmée
 Parmy tant de Beutez d'estre la plus aimée,
 Où par mes tendres soins Tirsis sera nommé
 Parmy tant de Pasteurs l'Amant le plus aimé.
 Qu'il ne soit point icy de feux tels que les nostres,
 Jouissons du plaisir d'aimer plus que les autres,
 Et voyons en pitié tant de foibles amours,
 Qui souffrent le partage, & changent tous les jours.

TIRSIS

Si je change jamais, si mon cœur se partage,
 Puissey-je en aucun jeux n'obtenir l'avantage,
 Puisse déplaire à tous mon plus doux Chalumeau,
 Et ma voix faire fuir les Belles du Hameau.

IRIS.

I R I S.

Ruisseau qui murmurez , Bois chargez de verdure ,
 Ecoutez mon Berger , écoutez ce qu'il jure.
 S'il trouve en son Iris un amour moins constant ,
 Je veux que tous mes traits changent au même instant ,
 Et que sans ressentir une secrète peine
 Je ne puisse jamais rencontrer de fontaine.

T I R S I S.

O vous , Dieu des Pasteurs , Déesse des Amans ,
 Ecoutez ma Bergere , écoutez ses sermens.

I R I S.

Bergers , qu'en ces Hameaux on trouve redoutables ,
 Vous tâcheriez en vain de me paroître aimables ,
 Ne songez pas qu'Iris voye encore le jour ;
 Pour Iris dans le monde il n'est qu'un seul amour.

T I R S I S.

Bergeres , qui causez tant de soupirs , de larmes ,
 Ne comptez plus sur moy pour admirer vos charmes ,
 Ne comptez plus sur moy pour ressentir vos traits ,
 Mes yeux à vos appas sont fermez pour jamais.

A Lors de mille voix ensemble confonduës ,
 Et dans ce lieu tout à coup répandues ,
 Des deux Amans l'entretien fut suivy ;
 Les Nymphes , les Silvains , dans leurs Grottes obscures.
 Témoins de ces ardeurs si fidelles , si pures ,
 Leur applaudissoient à l'envi.

L'Ouvrage qui suit a esté fait pour
estre mis en Musique.

A C T E U R S.

DIANE.

PAN.

ENDIMION, Berger.

ISMENE, Bergere.

LICORIS, Confidente de Diane.

CHOEUR de Satires & de Fannes.

CHOEUR des Nymphes de Diane.

CHOEUR de Bergers.

CHOEUR des Heures.

**CHOEUR de Ceux qui ont esté méta-
morphoséz en Etoiles.**

ENDI.

ENDIMION.

PASTORALE.

ACTE PREMIER

Le Theatre represente un Bois.

SCENE PREMIERE.

PAN, un SATIRE, LICORIS.

LICORIS à PAN.

Cessez , cessez d'estre Amant d'une ingratte.

LE SATIRE.

Choisissez mieux l'objet de vos desirs.

LICORIS.

Dans vostre amour il n'est rien qui vous flatte.

LE SATIRE.

Ne perdez point de precieux sôûpirs.

LICORIS.

Diane est belle & charmante,

Mais elle est indifferente,

Sa froideur ne doit-elle pas

Vous la faire voir sans appas?

LE SATIRE.

Elle a contre l'Amour armé tout son courage,
Un soupir amoureux , un seul regard l'outrage,
Avec si peu d'espoir pourquoy vous embarquer?
Laissez-luy sa fierté, c'est un triste avantage,

On ne peut mieux punir un vertu sauvage,
Qu'en ne daignant pas l'attaquer.

LE SATIRE & LICORIS.

Cessez, cessez d'estre Amant d'une ingrante,
Choisissez mieux l'objet de vos desirs,
Dans vostre amour il n'est rien qui vous flatte,
Ne perdez point de précieux soupirs.

P A N.

La froideur & l'indifférence
Ne sont qu'une fausse apparence
Qui ne doit pas décourager.
Près d'un Amant fidelle,
Est-il une cruelle
Qui ne soit en danger ?

LICORIS.

Quittez une vaine esperance.

LE SATIRE.

Du moins vous courez le hazard
De soupirer sans recompense.

LICORIS.

Quittez une vaine esperance.

LE SATIRE.

Dussiez vous estre heureux, vous le seriez trop tard.

P A N.

Je ne sens point mon cœur effrayé des obstacles,
Pour les surmonter tous il est d'heureux momens;
Mais quand l'Amour fait des miracles,
Ce n'est pas en faveur des timides Amans.

*Pan sort avec le Satire, & Licoris demeure seule
pendant quelques momens.*

SCE.

SCENE II.

DIANE, LICORIS.

LICORIS à Diane qu'elle voit arriver.

Quel bonheur vous conduit dans ce Bois solitaire,
 Sans y trouver un Amant odieux ?
 Pan vient de sortir de ces lieux :

Malgré vostre humeur severe,
 Le moins aimable des Dieux
 A fait dessein de vous plaire,
 Rien ne marque mieux
 Que la raison ne tient guere
 Contre l'éclat de vos yeux.

DIANE.

Laiissons à cet Amant une audace si vaine,
 Elle aura le succès qu'elle peut meriter.
 Mais que me veut Ismene ?
 Il la faut écouter.

SCENE III.

DIANE, LICORIS, ISMENE.

ISMENE.

Desse, à vos genoux qu'avec respect j'embrasse,
 Je viens tâcher d'obtenir une grace.
 Mon cœur s'est dégagé d'un malheureux amour,
 Souffrez que désormais je vous suive à la chasse,
 Recevez-moy dans vostre Cour.
 L'Amour n'ose sur vous étendre sa puissance,
 Je connois ses rigueurs, je crains encor ses coups,
 Je ne puis estre en assurance
 Si je ne suis auprès de vous.

C 3

DIANE.

DIANE.

Quels malheurs , quels destins contraires
De l'Amour pour jamais vous font rompre les nœuds ?
Endimion toujours negligé-t'il vos vœux ?

ISMENE.

Il redouble pour moy ses mépris ordinaires,
Il renonce au projet qu'avoient formé nos Peres
De nous unir tous deux.

Trop funeste projet, où je crus tant de charmes,
Combien m'as-tu coûté de larmes !
Hélas ! tu n'as fait qu'exciter
Un feu qu'il faut éteindre ;
Tu me donnois , pour l'augmenter ,
De vains sujets de me flatter ,
Et le triste droit de me plaindre.

DIANE.

Quand l'Amour est en courroux ,
Son courroux n'est pas durable.
Endimion est aimable ;
S'il revient jamais vers vous
Serez-vous inébranlable ?

Vous ne répondez point , je voy vostre embarras.

ISMENE.

Daignez me presser moins , il n'y reviendra pas.

DIANE & LICORIS.

Vous aimez , vous aimez encore ,
Vos liens ne sont pas rompus.

ISMENE.

Non , non , mes liens sont rompus.

DIANE & LICORIS.

Vous aimez , vous aimez encore.

ISMENE.

Si j'aime encor , j'implore
Vostre secours pour n'aimer plus.

DIANE.

Vous dont je suis la Souveraine ,

Nim-

PASTORALES. 35

Nymphes, qui sur mes pas vous plaisez à chasser,
Recevez parmy vous Ismene,
A l'Amour comme vous elle veut renoncer.

SCENE IV.

DIANE, NIMPHER DE DIANE.
ISMENE.

CHOEUR DES NIMPHERS.

Nous goutons une paix profonde,
Venez, venez parmy nous.
Que l'Amour au reste du monde
Fasse ressentir ses coups,
Ils n'iront point jusqu'à vous.
Venez, venez parmy nous;
Nous goutons une paix profonde
Venez, venez parmy nous.

Danses des Nimpfes.

UNE NIMPHE.

Les biens qui contentent nos cœurs,
Viennent s'offrir à nous sans nous courir de larmes.
L'amour le plus heureux a toujours ses allarmes,
Aux innocens plaisirs il oste leurs douceurs,
Les chansons des Oiseaux, les ombrages, les fleurs,
Les doux Zephirs, ont pour nous tous leurs
charmes.

SCENE.

DIANE, NIMPHERS, ISMENE, BERGERS
AMANS D'ISMENE.

DEUX BERGERS.

Bergere, quel chagrin loin de nous vous entraîne ?
Pourquoy voulez-vous nous quitter ?
N'estoit-ce pas le mon d'Ismene

Que sans cesse aux Echos nous faisons repeter ?

N'estions-nous pas toujours occupez à chanter

Et vos appas, & nostre peine ?

Bergere, quel chagrin loin de nous vous entraine ?

Pourquoy voulez-vous nous quitter ?

Danses des Bergers qui tâchent à fléchir Ismene.

CHOEUR DES BERGERS.

Voyez nostre douleur sincere,

Rendez-vous à nos soupirs.

CHOEUR DES NIMPHERS.

Dans les Amans rien n'est sincere,

N'écoutez point leurs soupirs.

CHOEUR DES BERGERS.

Fuyez les maux qu'Amour peut faire,

Suivez du moins ses plaisirs.

CHOEUR DES NIMPHERS.

Fuyez les maux qu'Amour peut faire,

Fuyez mesme ses plaisirs.

ISMENE.

Je sçay ce que je dois, Bergers, à vostre zele ;

Mais mon dessein est pris ; allez, oubliez moy.

CHOEUR DES BERGERS.

Ah ! qu'elle injuste loy !

Pour vous-mesme, & pour nous que vous estes cruelle !

Ils sortent.

DIANE à ISMENE.

Puisque rien desormais n'ébranle vostre choix,

Recevez de ma main & l'Arc & le Carquois.

CHOEUR DES NIMPHERS.

Jouïssiez de l'heureux partage

Qui vous est présenté.

L'amour de toutes parts fait un affreux ravage,

Goutez en davantage

Le prix de la tranquillité.

Quand tout gémit dans l'esclavage,

Qu'il est doux d'estre en liberté !

Elles sortent avec Ismene.

SCENE

SCENE VI.

DIANE, LICORIS.

DIANE.
Que tu prens un soin inutile,
 Ifmene! qu'elle erreur conduit icy tes pas!
 Tu veux auprès de moy rendre ton cœur tranquille,
 Et le mien ne l'est pas?
 Tu fuis Endimion. Helas!
 Que tu choisis mal ton azile!

LICORIS.

Sans ſçavoir de quel trait voſtre cœur eſt ancien.
 Elle ſe plaint à vous d'une flâme fatale;
 Avec plaifir on voit une Rivale
 Qui ſouffre, & qui ſe plaint.

DIANE.

En écoutant ſes maux ma honte eſtoit extrême,
 D'impoſer à ſes yeux par un calme apparent;
 J'ay bravé de l'Amour la puiſſance ſuprême,
 Et l'on me croit toujours la même;
 Mais je ne jôis plus des honneurs qu'on me rend,
 Et l'on me reproche que j'aime,
 Quand on vient me vanter mon cœur indifférent.

LICORIS.

Banniffez l'Amour de voſtre ame,
 Son Empire pour vous auroit trop de rigueur,
 Toujours voſtre fierté combattoit voſtre flâme;
 L'Amour ne répand point ſes douceurs dans un cœur,
 S'il n'en eſt paſſible vainqueur.

Dégagez-vous, ſongez que vous eſtes Déeſſe,
 Et daignez voir quel choix vous avez fait.

DIANE.

Je rougis de ma tendreſſe,
 Et non pas de ſon objet.
 L'aimable Berger que j'adore

N'a pas besoin d'un rang qui s'attire les yeux,
Il a mille vertus que luy-mesme il ignore,
Et qui feroient l'orgueil des Dieux :

L'Amour luy paroist méprisable ;
Et mesme en n'aimant rien il en est plus aimable.

Que sa fierté dure toujours,
Que toujours à l'Amour elle soit plus rebelle.
Helas ! pour soutenir la mienne qui chancelle,
Il me faut ce triste secours.

LICORIS.

Mais s'il ne sort jamais de son indifférence.....

DIANE.

Je sçay trop à quels maux je dois me préparer.

Un éternel silence

Cachera cet amour dont ma gloire s'offense,
En secret seulement j'oseray soupirer,

Je languiray sans espérance ;

Et craindray mesme d'espérer.

DIANE & LICORIS.

Ah ! faut-il que les cœurs sensibles à la gloire,
Soient capables de s'attendrir ?

On ne peut de l'Amour empêcher la victoire,

Il faut luy céder, & souffrir.

A C T E II.

*Temple Rustique que les Bergers ont élevé pour
Diane, & qui n'est pas encore consacré.*

S C E N E I.

ENDIMION, EURTLAS.

ENDIMION.

Quel jour, quel heureux jour je vais voir célébrer !
Nos Bergers pour Diane ont secondé mon zele,

Ce

Ce Temple par mes soins est élevé pour elle,
Et nous allons le consacrer.

Jamais par des soupirs mon amour ne s'exprime,
Du moins par des Autels je le marque sans crime;

Ce détour, ce déguisement,

Convient à mon respect extrême,

Et mon cœur pour cacher qu'il aime,

Feint qu'il adore seulement.

EURILAS.

Cachez moins un amour fidelle;

Vous n'êtes qu'un Berger,

Diane est immortelle;

Mais des appas d'une Belle

Tous les yeux peuvent juger,

Et tous les cœurs on droit de s'engager.

ENDIMION.

Si j'étois immortel, & Diane Bergere,

Je craindrois encor sa colere.

Mes feux n'osent paroître au jour,

Je gémis sous les Loix que le respect m'impose,

Mais sa Divinité n'en est pas tant la cause

Que ses appas & mon amour.

EURILAS.

Que peut prétendre un Amant dont la peine

Ne doit jamais se découvrir?

Que n'avez-vous pris soin de vous guerir

Par l'Himen de l'aimable Ismene?

Prés d'un objet dont on est adoré,

On oublie à la fin une Beauté cruelle,

D'une funeste flamme un cœur n'est délivré

Que par une flamme nouvelle;

Et contre les Amours

Les Amours seuls sont un secours.

ENDIMION.

Je meurs d'un feu trop beau pour le vouloir éteindre,

Je ne puis espérer, & je n'ose me plaindre;

Cependant un plaisir qui ne peut s'exprimer ;
 Adoucit en secret des peines si cruelles,
 Au milieu de mes maux je m'applaudis d'aimer
 La plus fiere des Immortelles.

EURILAS.

La fierté plaist lors que l'on est flaté
 Du doux espoir de la victoire ;
 Mais vous ne pouvez croire
 Que Diane jamais perde sa liberté,
 Quel charme a pour vous sa fierté ?

ENDIMION.

Elle redouble sa gloire,
 Et le prix de sa beauté.
 Je voy de nos Bergers la Troupe qui s'avance,
 Eurilas, il est temps que la Feste commence.

SCENE II.

ENDIMION, TROUPE DE BERGERS.

ENDIMION.

Ecoutez ces Bergers qui parlent par ma voix,
 Déesse, daignez quelquefois
 Visiter ce Temple rustique ;
 On vous élève ailleurs, des Temples éclatans ;
 Mais dans un lieu plus magnifique
 On n'offre pas des vœux plus purs ny plus constans.
Danses des Bergers.

I. BERGER.

Brillant Astre des nuits, vous reparez l'absence
 Du Dieu qui nous donne le jour ;
 Vostre Char, lors qu'il fait son tour,
 Impose à l'Univers un auguste silence,
 Et tous les feux du Ciel composent vostre Cour.

II. BERGER.

En descendant des Cieux vous venez sur la Terre
 Regner dans les vastes Forests,

Vostre

PASTORALES.

61

Vostre noble loisir sçait imiter la guerre,
Les Monstres dans vos Jeux succombent sous vos traits.

III. BERGER.

Jusque dans les Enfers vostre pouvoir éclate,
Les Manes en tremblant écoutent vostre voix,

An redoutable nom d'Hecate.

Le severe Pluton rompt luy-même ses Loix.

CHOEUR.

Que le Ciel, que la Terre, & le sombre rivage,

Que tout rende à Diane un éternel hommage.

Que de vœux differens elle doit recevoir!

Chantons sa puissance suprême,

Le Maistre des Dieux même

N'étend pas si loin son pouvoir.

ENDIMION.

Vos Eloges, Bergers, touchent peu la Déesse.

Songeons plustost à vanter

Son cœur exempt de foiblesse,

Et nos chants pourront la flatter.

Faites-vous un effort pour elle,

Malgré l'Amour dont vous suivez la Loy,

Celebrez la gloire immortelle

D'un cœur toujours maistre de soy.

CHOEUR.

Vous avez sur l'Amour remporté la victoire,

Que ce triomphe est beau! qu'il est digne de vous!

Vous avez sur l'Amour remporté la victoire,

Les plus grands Dieux ont senti ses coups,

La gloire de l'amour ne sert qu'à vostre gloire,

Que ce triomphe est beau! qu'il est digne de vous!

C 7

SCENE

SCENE III.

*Diane descend du Ciel.*DIANE, LICORIS, ENDIMION,
BERGERS.

DIANE.

Bergers, jusqu'en ce lieu vostre hommage m'attire,
De sinceres respects sçavent charmer les Dieux,
Mais je veux arrester des chants audacieux
Que trop de zele vous inspire.

Il suffit de fuir les Amours,
Et d'éviter leur esclavage;
Mais par de superbes discours
Il ne faut point leur faire outrage.
Il suffit de fuir les Amours,
Il ne faut point leur faire outrage.

Retirez-vous, c'en est assez,
Vos encens & vos vœux seront recompensez.
Tous les Bergers sortent.

SCENE IV.

DIANE, LICORIS.

LICORIS.

Ciel! quel étonnement de mon ame s'empare!
Quoy? vostre noble orgueil se dément en ce jour?
Diane hautement declare
Qu'elle est moins contraire à l'Amour?

DIANE.

Endimion ordonnoit cette Feste,
Luy dont mon cœur est la conquête,

En

En outrageant l'Amour, il croyoit me flater.

Excuse ma foiblesse,

Son erreur bleffoit ma tendresse.

Et je n'ay pû la supporter.

LICORIS.

Ne me déguisez rien, vous luy voulez apprendre

Que jusqu'à vous il peut lever les yeux.

Vous prenez pour parler un tour misterieux,

Mais vous voulez qu'il ose vous entendre,

DIANE.

Pourrois-je le vouloir ? Ciel ! quelle honte ! hélas !

Du moins, si je le veux, ne le penetre pas.

A C T E III.

SCENE I.

PAN, un SATIRE, ENDIMION,
EURILAS.

PAN.

B Ergers, croiray-je un bruit qui vient de se repandre ?

Diane a-t-elle protégé

L'Amour dans vos chants outrage ?

ENDIMION, & EURILAS.

Elle-même a paru pour le venir diffendre.

PAN.

Ah ! j'obtiendray le prix que merite ma foy.

A l'Amour desormais Diane est moins rebelle,

J'ose leul soupiner pour elle,

Ce changement ne regarde que moy.

Avec bien de l'amour on est toujours aimable.

La beauté que je fers estoit impitoyable,

Je sçay que je dois peu compter sur mes appas ;

Mais mon cœur m'assuroit d'un succès favorable,

Je l'ay crû sur sa foy, je ne m'en repens pas.

Avec bien de l'amour on est toujours aimable.

LE

LE SATIRE.

Aimez, aimez, j'approuve enfin vos feux,
Puisqu'ils vont être heureux.

Quand on porte sans fruit une chaîne éternelle,
Quand on aime à languir pour les yeux d'une Belle,
Avec le cœur on a l'esprit blessé,
Mais il n'est rien de plus sensé
Que d'être Amant, & même Amant fidelle,
Quand on est bien récompensé.

P A N.
Je veux, je veux marquer ma joye à la Déesse,
Que les Faunes s'assemblient tous,
Qu'ils viennent remplis d'allegresse
L'applaudir dès ce jour d'un changement si doux.

ENDIMION.

Quoy ? déjà vostre amour s'appreste
A faire éclater sa conquête ?

EURILAS.

L'Amant d'une fiere beauté
Doit ménager sa vanité ;
S'il fait des progrès, il doit feindre
De ne pas s'en appercevoir,
Il faut qu'il ait l'art de se plaindre
Au milieu du plus doux espoir.

P A N.

Et bien sans montrer que j'espere
Rendons hommage à ses attraits,
Et par des soins qui ne peuvent déplaire
Contentons des transports qu'il faut tenir secrets.

SCENE II.

ENDIMION, EURILAS.

ENDIMION.

Quel coup affreux, quel coup terrible,
Vient combler tous les maux qui tourmentoient mon
cœur ?

PASTORALES.

65

Je me flatois d'aimer une insensible,
Je ne puis conserver un si cruel bonheur.

Que la fierté de Diane estoit Belle!
Mais qu'elle a fait un choix indigne d'elle!
Si ses appas me faisoient soupirer,
Sa gloire me charmoit plus que ses appas même,
Et je pers le plaisir extrême
Que je sentoys à l'admirer.

EURILAS.

Suivez moins un transport que la raison condamne,
Ce n'est point un indigne choix
Que le puissant Dieu de nos bois.

ENDIMION.

Non, ce n'est point à luy d'oser aimer Diane.
Ses charmes les plus grands ne luy sont pas connus.
Elle n'en reçoit point les vœux qui luy sont dûs.

EURILAS.

Toujours remply de confiance,
Peut-estre il en croit trop une foible apparence,

ENDIMION.

Diane a de l'amour, & vient nous l'annoncer;
Quand un autre que Pan auroit pû la forcer
A quitter son indifférence,

Ce n'est pas moy du moins, on ne le peut penser.

Vangeons-nous, vangeons-nous d'une injure mortelle,
Il ne me reste plus que ce funeste bien,
Ostons à l'infidelle un cœur tel que le mien.

EURILAS.

Quelle fidélité Diane vous doit-elle?
Vos cœurs n'ont pas esté dans un même lien.

ENDIMION

Elle devoit m'estre fidelle
Du moins en n'aimant jamais rien.

Toi-même tu m'as dit qu'en épousant Ismene,
Et son amour, & mon devoir

Se fussent opposez au panchant qui m'entraîne,
 Je veux essayer leur pouvoir
 Je veux redemander Ismène à la Déesse,
 Heureux si de ses mains je pouvois recevoir
 Ce qui doit vanger ma tendresse.

EURILEAS.

Oubliez-vous qu'on ignore vos feux ?
 Vous parlez toujours de vengeance.

ENDIMION.

Helas ! de mes transports quelle est la violence !
 Que me dis-tu ? que je suis malheureux !

D'où vient que mon ardeur ne s'est pas découverte
 Aux yeux qui m'avoient enflâmé ?
 Peut-estre que Diane eust senti ma perte
 Bien qu'elle ne m'eust pas aimé.

EURILEAS.

La vengeance est inutile,
 C'est assez de se guerir.
 Pourveu que vous soyez tranquille,
 Qu'importe qu'une ingrata ait peine à le souffrir ?
 La vengeance est inutile,
 C'est assez de se guerir.

ENDIMION.

Si je ne suivais pas ce conseil salutaire,
 Tous les Dieux devroient m'en punir.
 La Déesse paroît, je vais te satisfaire,
 A mon repos Ismène est nécessaire,
 Je vais tâcher de l'obtenir.

SCENE III.

DIANE, ENDIMION.

ENDIMION.

D. Eesse, mon audace est peut-estre trop grande,
 De croire avoir le droit d'implorer vos bontez ;

Si

PASTORALES.

67

Si je merite peu ce que je vous demande,
Les bien-faits des Divinitez
Ne peuvent estre meritez.

DIANE.

Parlez, vous me verrez répondre à vostre attente.

ENDIMION.

Ismene a le bonheur d'estre de vostre Cour,
Je ne sçay cependant si son ame est contente;
Daignez souffrir son retour
Si j'obtiens qu'elle y consente,
Daignez la rendre à mon amour.

DIANE.

Quoy? vous l'aimez? vous dont l'indifference.
Rejettoit ses vœux & ses soins?

ENDIMION.

Quand on y pense le moins,
Souvent l'Amour prend naissance.

La pitié, le repentir,
Tout, vers Ismene me rappelle,
Sa retraite m'a fait sentir
Combien je perdrois en elle.

DIANE.

Berger, ce que vous souhaitez
N'est pas une légère grace.

ENDIMION.

Si jamais des mortels les vœux sont écoutez...

DIANE.

Allez, je resoudray ce qu'il faut que je fasse,
Et vous sçaurez mes volontez.

SCENE IV.

DIANE.

O U suis-je? Endimion pour Ismene soupire,
Et moy, je me livrois au charme qui m'attire,
Déjà

Déjà je trahissois le secret de mon feu !
 Après une foiblesse inutile & honteuse ,
 Après avoir en vain commencé cet aveu ,
 Quelle vengeance rigoureuse.....
 Mais quoy ? ne dois-je pas me croire trop heureuse
 Que l'ingrat m'entende si peu ?

En me causant une douleur extrême ,
 Il met du moins ma gloire en seureté ,
 S'il ne m'eust soutenuë , hélas ! contre luy-même ,
 J'oubliois toute ma fierté.

Mais qu'il ne pense pas que je luy rende Ismene ,
 Qu'il n'attende pas mon secours
 Pour former une indigne chaîne ;
 Je redeviens Diane , & veux l'estre toujours ;
 Je reprends ma première haine
 Pour tous les coeurs esclaves des Amours.

Je voi le Dieu des Bois , faut-il que je l'entende ?
 Ma peine , ô Ciel ! n'est donc pas assez grande ?

SCENE V.

DIANE, PAN, FAUNES,
 & SILVAINS.

P A N.

D Eesse , souffrez qu'en ce jour
 Tous les Demy-Dieux de ma Cour
 Se soumettent à vostre Empire ,
 Mes soins ne peuvent seuls suffire
 A vous marquer tout mon amour.

Que les Forests , que les Monts applaudissent
 Au choix qu'a fait le Dieu des Monts & des Forests ,
 Que les Antres les plus secrets

Sans

PASTORALES.

69

Sans cesse retentissent
De Diane & de ses attraits
Que tous les autres Chants finissent.
On ne doit célébrer qu'un objet si charmant
Dans tous les lieux où regne son Amant.

CHOEUR.

Que les Forests, que les Monts applaudissent
Au choix qu'a fait le Dieu des Monts & des Forests.
Que les Antres les plus secrets
Sans cesse rentissent
De Diane & de ses attraits,
Que tous les autres Chants finissent.
On ne doit célébrer qu'un objet si charmant
Dans tous les lieux où regne son Amant.
Danses des Faunes.

DIANE à PAN.

A recevoir vos soins j'ay voulu me contraindre,
Peut-être en les fuyant j'aurois pu les craindre,
Quand on est trop severe, on se croit en danger,
Je veux vous annoncer d'une ame plus tranquille
Que vostre amour est inutile,
Et qu'il faut vous en dégager.

Elle sort.

SCENE VI.

PAN, FAUNES & SILVAINS.

PAN.

A Y je bien entendu? c'est ainsi qu'on m'outrage?
O Ciel! où me vois-je réduit?
J'avois pris de l'espoir, il est soudain détruit,
Ah! quelle honte? quelle rage?

CHOEUR DES FAUNES.

Guerissez-vous d'un feu si mal récompensé,
Des Faunes vos Sujets l'honneur en est blessé.
On ne voit point entre eux paroître
Des malheureux Amants.

Ah!

Ah ! verra-t-on leur Maître
Soupirer dans de longs tourmens ?

P A N.

Soins qu'on a méprisez, vains efforts de mon zele,
Ne cessez point de vous offrir à moy ;
Vous n'avez pu toucher une ame trop cruelle,
Servez du moins à m'inspirer contre elle
Tout le courroux que je luy doy.

A C T E IV.

SCENE I.

ISMENE.

Sombres Forests qui charmez la Déesse,
Doux asile où coulent mes jours,
Plaisirs nouveaux qui vous offrez sans cesse,
Pourquoy ne pouvez-vous surmonter ma tristesse ?
Ah ! j'attendois de vous un plus plus puissant secours.

Qui peut me rendre encor incertaine, inquiète ?
J'aimois un insensible, & ce que j'ay quitté
Ne doit pas estre regretté.

Cependant sans sçavoir ce que mon cœur regrette,
Je le sens toujours agité.

Sombres Forests qui charmez la Déesse,
Doux asile où coulent mes jours,
Plaisirs nouveaux qui vous offrez sans cesse,
Pourquoy ne pouvez-vous surmonter ma tristesse ?
Ah ! j'attendois de vous un plus puissant secours.

SCENE II.

DIANE, LICORIS, ISMENE.

DIANE.

Ismene, parlez moy sans feinte.
Endimion vous redemande à moy.

D'une

D'une tendre douleur j'ay veu son ame atteinte;
 Ismene, parlez-moy sans feinte,
 Voulez-vous renoncer à vivre sous ma loy?

ISMENE.
 O Ciel! que ma surprise est grande!

Quoy? cet ingrat..... non, non je ne le puis penser.

DIANE.
 A son amour il veut que je vous rende,
 Répondez, je vous le commande,
 A vivre sous ma loy voulez-vous renoncer?

ISMENE.
 Vous sçavez qu'à jamais je m'y suis asservie,
 Rien ne peut ébranler ma foy.
 A suivre d'autres loix si l'Amour me convie,
 L'Amour sans vostre aveu ne peut plus rien sur moi.

DIANE.
 J'entens ce que vous n'osez dire,
 J'uséray bien de mon empire,
 Je verray vostre Amant, allez, attendez-vous
 A recevoir les ordres les plus doux.

SCENE III.

DIANE, LICORIS.

LICORIS.

Ainsi vous permettez qu'Ismene soit contente,
 Vostre cœur à jamais reprend sa liberté;
 J'ay veu par son amour ce grand cœur agité,
 Mais la gloire a vaincu, Diane est triomphante.

DIANE.
 Cesse de presenter ce triomphe à mes yeux,
 Il me coûte trop cher pour estre glorieux.

DIANE & LICORIS.

Qu'on est foible quand on aime!

Qu'il est difficile, hélas!

De vaincre un Amour extrême!

Après

Après la victoire même
On rend encor des combats.

DIANE.

Je sçay qu'Endimion ne me fait point d'outrage,
Cependant son Amour m'irrite malgré moy,

Je ne prétends point à sa foy,
Et ne puis souffrir qu'il l'engage
Je me reproche à tout moment

Cet aveugle caprice,
J'ay honte de mon injustice,
Et je m'en punis en formant
Des vœux qui font tout mon tourment.

LICORIS.

C'est une peine affreuse
De rendre une rivale heureuse,
C'est un effort cruel pour un cœur amoureux.
Mais lors que la gloire est contentée,
Songez quelle douceur charmante
Doit goûter un cœur généreux.

DIANE.

Endimion dans ces lieux va paroître,
Mon dessein va s'exécuter,
Je vais.... mais quoy? je sens mon feu se revolter,
Je sens ma foiblesse renaître,
Par des nouveaux combats faut-il la surmonter!
Dans quel desordre je retombe!

Que je crains qu'à la fin ma raison ne succombe!
Cruel Amour, es-tu content?

Seule je te bravois dans la Troupe Celeste
Mais sur mon cœur enfin ton Empire s'étend.
Tu vois ce cœur si fier interdit & flotant.

Le peu de force qui me reste
Peut me quitter en un instant.
Suis-je pour toy dans cet état funeste
Un triomphe assez éclatant?
Cruel Amour es-tu content?

L I C C -

LICORIS.

Je vois Endimion, paroissez plus tranquille,
Prononcez un aveu qui vous fait soupirer ;
Plus cet effort est difficile,
Moins vous devez le différer.

SCENE IV.

DIANE, ENDIMION.

DIANE.

Venez, Endimion, tout vous est favorable ;
J'accorde Ismène à vos desirs.

ENDIMION.

Ah ! que mon sort est déplorable !

DIANE.

Que dites-vous, d'où naissent ces soupirs ?

ENDIMION.

Jusque dans vos bontez le destin m'est contraire.
Que ne rejettiez-vous des vœux trop mal conçus ?

DIANE.

Quelle plainte osez-vous me faire ?
Quoy ? c'est ainsi que mes dons sont reçus ?

Que devient dès ce jour cette flâme nouvelle,
Qu'Isimene en vous fuyant a sçu vous inspirer ?

ENDIMION.

Helas ! pouvez-vous ignorer
Que je suis sans Amour pour elle ?

Mon trouble, mes vœux incertains,
Ces soupirs échapez, mes bizarres desseins,
Tout ne vous dit-il pas qu'un autre Amour m'enflâme,
Que j'ay voulu l'arracher de mon ame,
Et que tous mes efforts sont vains ?

D

DIA-

DIANE.

Vous voulez sortir d'esclavage,
Suivez vostre projet avec plus de courage.

On ne surmonte pas d'abord
Le doux penchant qui nous entraîne,
Ce n'est pas un premier effort
Qui brise une amoureuse chaîne.

ENDIMION.

Non, je veux conserver un malheureux Amour.
Que vous importe-t-il que j'en perde le jour?

DIANE.

Je veux dans tous les cœurs, autant qu'il m'est possible,
Etablir la tranquillité.
Il n'est rien de plus doux pour une ame insensible,
Que de voir en tous lieux regner la liberté.

ENDIMION.

Pourquoy, Déesse impitoyable,
A combattre mes feux voulez-vous m'engager?
Je sçay que je ne suis qu'un mortel, qu'un Berger,
Mais lors que j'ose aimer un sujet adorable,
Du moins je ne suis pas coupable
D'un temeraire aveu qui devoit l'outrager.
De mon crime secret la peine est assez grande,
J'étouffe mes soupirs & mes gemissemens.
Déesse, par pitié laissez-moy mes tourmens,
C'est tout le prix que je demande.

DIANE.

Qu'entens-je? quoy, Berger....

ENDIMION.

Qu'ay-je dit? quel transport?
Ciel! ay-je rompu le silence?
L'amour à mon respect a-t-il fait violence?
Ah! vos yeux irritez m'instruisent de mon sort,
J'y vois tout mon forfait, & toute mon offense,
Mon feu s'est découvert, j'ay merité la mort.

SCENE

SCENE V.

DIANE, ENDIMION, LES HEURES.

UNE DES HEURES à Diane,

DU grand Astre des jours la mourante lumière
Va dans quelques momens s'éteindre au fond
des Mers,

Commencez vostre carrière,
Et consolez l'Univers.

DIANE.

Que mon Char en ces lieux descende.
Vents, c'est moy qui vous le commande.
*Danses des Heures tandis que le Char descend,
Diane y monte.*

CHOEUR DES HEURES.

Répandez, répandez vostre douce clarté.
Dissipez de la nuit l'obscurité profonde.
Vous devez la lumière au monde,
Lors que le Soleil l'a quitté.

Diane part.

SCENE VI.

ENDIMION.

Elle part, & me laisse en ce lieu solitaire.
Elle n'a pas daigné m'exprimer sa colere,
Il luy suffit de me livrer
Au desespoir mortel qui doit me déchirer.

Fatal égarement ! transport que je deteste !
Tout est perdu pour moy, vous m'avez fait parler.
J'ay rendu criminel par un aveu funeste
Le plus beau feu dont on puisse brûler.

D 2

Cachons-

Cachons-nous pour jamais aux beaux yeux qui m'en-
chantent,

Je faisois de les voir mon bonheur le plus doux,
Mais ils redoubleroient les maux qui me tourmentent,
Je verrois leur juste courroux.

Allons finir nos jours dans d'éternelles larmes;
Deserts, qui désormais aurez pour moy des charmes,
Ouvrez vos Antres tenebreux
Pour recevoir un malheureux.

ACTE V.

*Le Theatre represente une Caverne du Mont Latmos,
où Endimion s'est retiré.*

SCENE I.

ENDIMION *endormi*, CHOEUR
D'AMOURS.

CHOEUR.

P Restez vostre secours à ce Berger aimable,
Dieu du Sommeil, rendez-luy le repos,
Il cede au tourment qui l'accable,
Dieu du Sommeil rendez-luy le repos.
Un Amant miserable

A besoin de tous vos pавors.

Prestez vostre secours à ce Berger aimable,
Dieu du Sommeil, rendez-luy le repos.

DEUX AMOURS.

Quelle est cette clarté naissante

Au milieu de l'obscurité?

Peut-estre une Déesse Amante

Descend dans cet Antre écarté.

DEUX AUTRES AMOURS.

C'est Diane, elle vient revoir ce qu'elle adore,

Cachons-nous à ses yeux.

Taisons-nous, il faut qu'elle ignore

Que les Amours sont en ces lieux.

SCE-

SCENE II.

D I A N E.

P Uis-je encore me reconnoître ?

L'Amour du haut des Cieux me force à disparoitre ,
Je refuse aux mortels saisis d'un juste effroy
La lumiere que je leur doy.

Le Berger que renferme un Antre si sauvage ,
Par sa vive douleur a trop sçû m'allarmer.
Nobles soins , que le sort m'a donnez en partage ,
N'attendez rien de moy , je ne sçay plus qu'aimer.

Je puis en liberté voir icy ce que j'aime ,
Le sommeil suspend son ennuy ,
Ce temps m'est precieux puisqu'il ne peut luy-même
Sçavoir ce que je fais pour luy.

Mais quoy ? faut-il toujours soupirer & me taire ?
Ses vertus , son respect sincere ,
Ses tourmens , & tous mes combats ,
Pour me justifier ne suffiroient-ils pas ?

Je sens en sa faveur que tout me sollicite ,
L'Amour m'apprend ce qu'il merite ,
Et ma raison même à son tour
Ne m'en dit pas moins que l'Amour.

Qu'il sorte d'un sommeil , où sa douleur mortelle
Peut estre encore agite ses esprits ,
Qu'il sçache... ô Ciel ! quel dessein ay-je pris ?
Non , reprenons mon cours , l'Univers me rappelle.
Quel charme me retient ? fuyons. Quoy ? je ne puis ?
Ah ! fuyons , je sens trop le peril où je suis.

Mais hélas ! qu'ay-je fait ?

POESIES
SCENE III.
DIANE, ENDIMION.

ENDIMION *qui se réveille*

Que vois-je ? quoy, Déesse ?
Vous venez pour punir un Amour qui vous blesse,
Ah ! mon trépas estoit certain,
Il alloit vous vanger de ma coupable audace,
Mais je tiendray pour une grace
Que de si justes coups partent de vostre main.

DIANE.

Comment dans mes regards voyez-vous de la haine ?

ENDIMION.

Contentez le couroux qui vous guide en ces lieux.

DIANE.

Ne me pouvois-je pas vanger du haut des Cieux ?

ENDIMION.

Par ce discours obscur vous redoublez ma peine,
Je ne veux que mourir, & mourir à vos yeux.

DIANE.

Il faut, il faut enfin cesser d'estre incertaine.

Apprenez vostre sort, je ne puis plus cacher
Que mon superbe cœur soupire ;
Vos vertus m'avoient sçu toucher,
Vostre respect me contraint à le dire.

ENDIMION.

Qu'ay-je entendu ? non, non, mes sens sont abusez,
Et ce songe va disparoistre.

DIANE.

Quoy ? mon Amour me fait-il méconnoistre
Par vous-même qui le causez ?

ENDIMION.

Déesse, est-il donc vray ? quelle ardeur... quel hommage..
Tout mon cœur.... de mon trouble entendez le langage,
Je ne suis pas digne d'un sort si doux
Si je n'en meurs à vos genoux.

Pardonnez

Pardonnez aux soupirs qu'un Berger vous adresse,
Du moins je ne sens point mon cœur se partager,
Ce sont vos charmes seuls qui sçavent m'engager,
Je ne voy point que vous estes Déesse.

DIANE.

A toutes vos vertus j'ay donné ma tendresse,
Je ne voy point que vous estes Berger.

ENDIMION.

Ce sont vos charmes seuls qui sçavent m'engager.

DIANE.

A toutes vos vertus j'ay donné ma tendresse.

ENDIMION.

Je ne voy point que vous estes Déesse.

DIANE.

Je ne voy point que vous estes Berger.

Mon cœur se croyoit invincible,
Mais vous l'avez defarmé.

ENDIMION.

Sans vous j'estois insensible,
Sans vous je n'eusse point aimé.

DIANE & ENDIMION.

Mon cœur se croyoit invincible,

Mais vous l'avez defarmé.

Sans vous j'estois insensible,
Sans vous je n'eusse point aimé.

DIANE.

Vous qui fûtes jadis transformez en Etoiles,

Dérobez-vous des Cieux,

Des Nuages obscurs vous presterez leurs voiles,

Descendez en ces lieux.

SCENE VI.

DIANE, ENDIMION. Tous ceux qui ont esté chan-
gez en Eroiles, CASTOR & POLLUX, PERSE'E,
ANDROMEDE, ORION, ERIGONE, &c.

DIANE.

O Vous, qui composez ma Cour,
Vous qui des secrets de l'Amour

D 4

Eustes

Eustes toujours la confidence,
Ecoulez, & gardez un éternel silence.

Diane a de l'Amour ressenti les attraits.

CHOEUR.

Quelle surprise! ô Ciel! Diane est moins severe!
Diane a de l'Amour ressenti les attraits!

DIANE.

Endimion a scû me plaire
Cachez au Monde entier l'aveu que je vous fais.
Cachez sous vos voiles épais
Un important mystere.

CHOEUR.

Quelle surprise! ô Ciel! Diane est moins severe!
Diane a de l'Amour ressenti les attraits!

DIANE.

Pour venir désormais
Dans ce lieu solitaire,
L'ombre me sera necessaire.
Seuls vous serez témoins de mes vœux satisfaits.
Dans tout l'Empire de Cithere
On ne vous revela jamais
Une secreete ardeur que vous deviez mieux taire.
Cachez sous vos voiles épais.
Un important mystere.

CHOEUR.

Cachons sous nos voiles épais
Un important mystere.
De ces tendres Amours favorifons la paix.
Non, non, il ne faut point que le jour les éclaire.
Cachons sous nos voiles épais
Un important mystere.
Danfes, &c.

DISCOURS

SUR

LA NATURE

DE L'EGLOGUE.

DISCOURS

SUR

L'ANATOME

DE L'ECOLOGIE

DISCOURS

S U R

LA NATURE

DE L'EGLOGUE.

LOrs que je fis les Eglogues que l'on vient de voir, il me vint quelques idées sur la nature de cette sorte de Poësie, & pour approfondir encore plus la matiere, je m'engageay à faire une revue de la plus grande partie des Auteurs qui y ont acquis quelque réputation. Ces idées ; & la critique de ces Auteurs, composent tout le Discours que je donne icy.

Je le mets à la suite des Eglogues, & cela représente l'ordre dans lequel il a esté fait. Les Eglogues ont précédé les Reflexions ; j'ay composé, & puis j'ay pensé, & à la honte de la raison, c'est ce qui arrive le plus communément ; ainsi je ne seray pas surpris si l'on trouve que je n'ay pas suivy mes propres regles, je ne les sçavois pas bien encore quand j'ay écrit. De plus, il est bien plus aisé de faire des regles que de les suivre, & il est établi par l'usage que l'un n'oblige point à l'autre.

J'espère que quand on verra la critique que je fais assez librement d'un grand nombre d'Auteurs, on ne me soupçonnera pas d'avoir voulu insinuer que mes Eglogues valent mieux que toutes les autres. J'aurois beaucoup mieux aimé supprimer ce Discours, que de faire naître cette pensée dans les Esprits avec quelque fondement ; mais je déclare que pour avoir quelque-

fois apperçu en quoy les autres se sont mépris, je ne m'en tiens pas moins sujet à me méprendre, même sur les choses où j'auray apperçu leurs fautes. La censure que l'on exerce sur les ouvrages d'autrui, n'engage point à en faire de meilleurs, à moins qu'elle ne soit amere, chagrine, & orgueilleuse, comme celle des Satiriques de profession. Mais la Critique qui est un Examen, & non pas une Satire, qui a de la liberté, mais sans fiel & sans aigreur, & sur tout que l'on accompagne d'une reconnoissance sincere de son peu de capacité, laisse la liberté de faire encore pis, si on veut, que tout ce qu'on s'est mêlé de reprendre. C'est cette dernière espèce de critique que j'ay choisie, & je l'ay prise avec ses privileges, que je me flate qui ne me seront pas contestez.

La Poësie Pastorale est apparemment la plus ancienne de toutes les Poësies, parce que la condition de Berger, est la plus ancienne de toutes les conditions. Il est assez vray-semblable que ces premiers Pasteurs s'aviserent, dans la tranquillité & l'oïveté dont ils jouïssent, de chanter leurs plaisirs & leurs amours, & il estoit naturel qu'ils fissent souvent entrer dans leurs Chansons, leurs Troupeaux, les Bois, les Fontaines, & tous les objets qui leur estoient les plus familiers. Ils vivoient à leur maniere dans une grande opulence, ils n'avoient personne au dessus de leur teste, ils estoient pour ainsi dire, les Rois de leurs Troupeaux, & je ne doute pas qu'une certaine joye qui suit l'abondance & la liberté, ne les portast encore au Chant, & à la Poësie.

La société se perfectionna, ou peut-estre, se corrompit; mais enfin les hommes passerent à des occupations qui leur parurent plus importantes; de plus grands interets les agiterent; on bâtit des Villes de tous costez, & avec le temps il se forma de grands Etats. Alors les Habitans de la campagne furent les esclaves de ceux des Villes, & la vie Pastorale estant devenuë le partage des plus malheureux d'entre les hommes, n'inspira plus rien d'agreable.

Les

Les agrémens demandent des Esprits qui soient en état de s'élever au dessus des besoins pressans de la vie, & qui se soient polis par un long usage de la société; il a toujours manqué aux Bergers l'une ou l'autre de ces deux conditions. Les premiers Pasteurs dont nous avons parlé, étoient dans un assez grande abondance, mais de leur temps le monde n'avoit pas encore eu le loisir de se polir. Il eût pû y avoir quelque politesse dans les siècles suivans, mais les Pasteurs de ces siècles là estoient trop misérables. Ainsi & la vie de la campagne, & la Poësie des Pasteurs, ont toujours dû estre fort grossieres.

Aussi est-il bien seur que de vrais Bergers ne sont point entierement faits comme ceux de Theocrite. Croit-on qu'il y en ait quelqu'un qui puisse dire; Dieux! comme elle perdit toute sa raison au moment qu'elle le vit! comme elle se precipita dans les abismes de l'amour!

Qu'on examine encore les traits qui suivent.

Plust au Ciel, *Amarillis*, que je fusse une petite *Abeille*, pour entrer dans la grotte où tu te retires, en passant au travers des *Lierres* qui t'environnent! Je sçay maintenant ce que c'est que l'*Amour*. C'est un Dieu bien cruel, il faut qu'il ait sucé le lait d'une *Lionne*, & que sa Mere l'ait nourry dans les *Forests*.

Cleariste me jette des *Pommes*, lors que mon troupeau passe auprès d'elle, & elle murmure en même temps je ne sçay quoy de tres-doux.

Par tout on voit le *Printemps*, par tout les pâturages sont plus fertiles, par tout les Troupeaux sont en meilleur état aussi-tost que ma Bergere paroist; mais du moment qu'elle se retire, les herbes sechent & les Bergers aussi.

Je ne souhaite point de posseder les richesses de *Pelops*, ny de courir plus viste que les Vents, mais je chanteray sous cette Roche, te tenant entre mes bras, & regardant en même temps la Mer de *Sicile*. Je croy que l'on trouvera dans tout cela & plus de beauté & plus de délicatesse d'imagination, que n'en ont de vrais Bergers.

Mais je ne sçay pourquoy Theocrite ayant quelquefois élevé ses Bergers d'une maniere si agreable , au dessus de leur genie naturel , les y a laissé retomber tres-souvent ; je ne sçay comment il n'a pas senty qu'il falloit leur ôter une certaine grossiereté qui sied toujours mal. Lors que Daphnis , dans la premiere Idille , est prest à expirer d'amour , & qu'il est environné d'un grand nombre de Dieux qui sont venus le visiter , on luy reproche au milieu de cette belle compagnie , qu'il est comme les Chevriers qui envient les amours de leurs Boucs , & en sechant de jalousie , & l'on peut assurer que les termes dont Theocrite s'est servy , répondent fort bien à l'idée.

Dans une autre Idille , Lacon & Comatas se prennent de paroles sur des vols qu'ils se sont faits l'un à l'autre. Comatas a dérobé la flûte de Lacon. Lacon a dérobé à Comatas la peau qui luy servoit d'habit , & l'a laissé nud. Ensuite ils se disent de certaines injures qui conviennent à des Grecs , mais qui ne sont assurément pas trop honnestes ; & enfin après que l'un a fait encore à l'autre un petit reproche de sentir mauvais , ils commencent un combat de Chant , qui auroit dû plus naturellement être un combat à coups de poings , vû ce qui avoit precedé : Et ce qui est assez plaisant , c'est qu'après avoir débuté par de très-vilaines injures , lors qu'ils en sont à chanter l'un contre l'autre , ils font les délicats sur le choix du lieu où ils chanteront , chacun en propose un dont il fait une description fleurie. J'aurois peine à croire que tout cela fust bien assorti. Il se trouve encore la même bigarrure dans leur combat , où entre des choses qui regardent leurs amours , & qui sont jolies , Comatas fait souvenir Lacon qu'il le batit un certain jour , & Lacon répond qu'il ne s'en souvient pas , mais qu'il se souvient d'un jour qu'Eumaras , Maître de Comatas , luy donna bien les écrivieres. Quand on dit que Venus , & les Graces , & les Amours ont composé les Idilles de Theocrite , je ne
croy

croÿ pas qu'on prétende qu'ils ayent mis la main à ces endroits-là.

Il y a encore dans Theocrite des choses qui n'ont pas tant de bassesse, mais qui n'ont guere d'agrément, parce qu'elles ne sont simplement que rustiques. La quatrième de ses Idilles est toute de ce caractere. Il ne s'agit que d'un Egon, qui estant allé aux Jeux Olympiques, a laissé son Troupeau entre les mains de Coridon. Battus reproche à Coridon que le Troupeau est bien maigry depuis le départ d'Egon. Coridon répond qu'il y fait de son mieux, & qu'il le mene dans les meilleurs pasturages qu'il connoisse. Battus dit que la flûte d'Egon se gâtera pendant son absence. Coridon répond que non, qu'elle luy a esté laissée, & qu'il sçaura bien en faire usage. Ensuite Battus se fait tirer une épine du pied par Coridon, qui luy conseille de n'aller point à la montagne qu'il ne soit chaussé, & ce que ne croiroient peut-estre pas ceux qui n'ont point d'habitude avec les Anciens, voilà toute l'Idille.

Lors que dans un combat de Bergers, l'un dit, *Hay, mes Chevres, allez sur la pente de cette colline;* l'autre répond, *Mes Brebis, allez paître du costé du Levant.*

Ou, *Je hay les Renards qui mangent les figes, & l'autre, Je hay les Escarbots qui mangent les raisins.*

Ou, *Je me suis fait un lit de peaux de Vaches auprès d'un Ruisseau bien frais, & là je ne me soucie non plus de l'Esté, que les Enfans des remontrances de leur Pere & de leur Mere; & l'autre, J'habite un antre agreable, j'y fais bon feu, & ne me soucie non plus de l'Hiver, qu'un homme qui n'a point de dents, se soucie de noix, quand il voit de la boüillie.*

Ces discours ne sentent-ils point trop la campagne, & ne conviennent-ils point à de vrais Païsans, plutôt qu'à des Bergers d'Eglogues?

Virgile qui ayant eu devant les yeux l'exemple de Theocrite, s'est trouvé en état d'encherir sur luy, a fait ses Bergers plus polis & plus agreables. Si l'on
veut

veut comparer sa troisième Eglogue avec celle de Lacon & de Comatas, on verra comment il a trouvé le secret de rectifier & de surpasser ce qu'il imitoit. Ce n'est pas qu'il ne ressemble encore un peu trop à Theocrite, lors qu'il perd quelques Vers à faire dire à ses Bergers.

Mes Brebis, n'avancez pas tant sur le bord de la Riviere, le Belier qui y est tombé, n'est pas encore bien séché.

Et, Titire empesche les Chevres d'approcher de la Riviere, je les laveray dans la Fontaine, quand il en sera temps.

Et, Petits Bergers, faites rentrer les Brebis dans le Bercaïl, si la chaleur dessechoit leur lait, comme il arriva l'autre jour, nous n'en tirerions rien.

Tout cela est d'autant moins agreable, qu'il vient à la suite de quelques traits d'amour fort jolis & fort galans, qui ont fait perdre au Lecteur le goust des choses purement rustiques,

Calpurnius, Auteur d'Eglogues, qui a vécu près de trois cens ans après Virgile, & dont les Ouvrages ne laissent pas d'avoir quelque beauté, paroist avoir eu regret que Virgile n'ait exprimé que par le mot, *Novimus & qui te*, les injures que Lacon & Comatas se disent dans Theocrite, encore ce trait auroit-il esté meilleur à supprimer tout-à-fait. Calpurnius a trouvé cela digne d'une plus grande étendue, & a fait une Eglogue qui n'aboutit qu'à ces injures que se disent avec beaucoup de chaleur deux Bergers prests à chanter l'un contre l'autre, de quoy celuy qui les devoit juger est si effrayé, qu'il les laisse là, & s'enfuit. Belle conclusion!

Il n'y a point d'Auteur qui ait fait des Bergers si rustiques, que Baptiste Mantouïan, Poëte Latin du siècle passé, que l'on a comparé à Virgile quoy qu'assurément il n'ait rien de commun avec luy que d'estre de Mantouïe. Le Berger Faustus en faisant le portrait de sa Maïtresse, dit qu'elle avoit un gros boursofflé & rouge,

rouge, & que quoy qu'elle fust à peu près borgne, il la trouvoit plus belle que Diane. On ne s'imagineroit jamais quelle précaution prend un autre Berger avant que de s'embarquer dans un assez long discours; & qui sçait si le Mantoïan ne s'applaudissoit pas en ces endroits d'avoir copié la nature bien fidèlement?

Je conçois donc que la Poësie Pastorale n'a pas de grands charmes, si elle est aussi grossiere que le naturel, ou si elle ne roule précisément que sur les choses de la campagne. Entendre parler de Brebis & de Chèvres, des soins qu'il faut prendre de ces Animaux; cela n'a rien par soy-même qui puisse plaire; ce qui plaît, c'est l'idée de tranquillité attachée à la vie de ceux qui prennent soin des Brebis & des Chevres. Qu'un Berger dise, *Mes Moutons se portent bien, je les mene dans les meilleurs pasturages, ils ne mangent que de bonne herbe*, & qu'il le dise dans les plus beaux vers du Monde, je suis seur que vostre imagination n'en sera pas beaucoup flatée. Mais qu'il dise, *Que ma vie est exempte d'inquiétude! dans quel repos je passe mes jours! tous mes desirs se bornent à voir mon Troupeau se porter bien; que les pasturages soient bons, il n'y a point de bonheur dont je puisse estre jaloux*, &c. Vous voyez que cela commence à devenir plus agreable; c'est que l'idée ne tombe plus précisément sur le ménage de la campagne, mais sur le peu de soins dont on y est chargé, sur l'oisiveté dont on y jouit, & ce qui est le principal, sur le peu qu'il en couste pour y estre heureux.

Car les hommes veulent estre heureux, & ils voudroient l'estre à peu de frais. Le plaisir, & le plaisir tranquille est l'objet commun de toutes leurs passions, & ils sont tous dominez par une certaine paresse. Ceux qui sont les plus remuans, ne le sont pas précisément par l'amour qu'ils ont pour l'action, mais par la difficulté qu'ils ont à se contenter.

L'ambition, parce qu'elle est trop contraire à cette paresse naturelle, n'est ny une passion generale, ny une passion fort délicateuse. Assez de gens ne sont point
ambi-

ambitieux, il y en a beaucoup qui n'ont commencé à l'être que par des engagements qui ont précédé leurs réflexions, & qui les ont mis hors d'état de revenir jamais à des inclinations plus tranquilles; & ceux enfin qui ont le plus d'ambition, se plaignent assez souvent de ce qu'elle leur coûte. Cela vient de ce que la paresse n'est pas étouffée, pour luy avoir esté sacrifiée; elle s'est trouvée plus foible, & n'a pas emporté la balance; mais elle ne laisse pas de subsister encore, & de s'opposer toujours aux mouvemens de l'ambition. Or on n'est point heureux tant que l'on est partagé par deux inclinations qui se combattent.

Ce n'est pas que les hommes pussent s'accommoder d'une paresse, & d'une oisiveté entière, il leur faut quelque mouvement, quelque agitation: mais un mouvement & une agitation qui s'ajuste, s'il se peut, avec la sorte de paresse qui les possède, & c'est ce qui se trouve le plus heureusement du monde dans l'amour, pourvu qu'il soit pris d'une certaine façon. Il ne doit pas estre ombrageux, jaloux, furieux, désespéré; mais tendre, simple, délicat, fidelle, & pour se conserver dans cet état, accompagné d'espérance. Alors on a le cœur rempli, & non pas troublé; on a des soins, & non pas des inquiétudes; on est remuë, mais non pas déchiré: & ce mouvement doux est précisément tel que l'amour du repos, & que la paresse naturelle le peut souffrir.

Il n'est que trop certain d'ailleurs, que l'amour est de toutes les passions la plus générale, & la plus agréable. Ainsi dans l'état que nous venons de décrire, il se fait un accord des deux plus fortes passions de l'homme, de la paresse & de l'amour. Elles sont toutes deux satisfaites en même temps, & pour estre heureux autant qu'on le peut estre par les passions, il faut que toutes celles que l'on a, s'accommodent les unes avec les autres.

Voilà proprement ce que l'on imagine dans la vie Pastorale. Elle n'admet point l'ambition, ny tout ce qui

qui agite le cœur trop violemment ; la paresse a donc lieu d'estre contente. Mais cette sorte de vie-là par sa tranquillité fait naître l'amour plus facilement qu'aucune autre , ou du moins le favorise davantage. Et quel amour ! Un amour plus simple , parce qu'on n'a pas l'esprit si dangereusement raffiné ; plus appliqué , parce qu'on n'est occupé d'aucune autre passion ; plus discret , parce qu'on ne connoist presque pas la vanité ; plus fidelle , parce qu'avec une vivacité d'imagination moins exercée , on a aussi moins d'inquietude , moins de dégoûts , moins de caprices ; c'est à dire en un mot, l'amour purgé de tout ce que les excès des fantaisies humaines y ont mêlé d'étranger & de mauvais.

Il n'est pas surprenant après cela , que les peintures de la vie Pastorale ayent toujours je ne sai quoi de riant , & qu'elles nous statent plus que de pompeuses Descriptions d'une Cour superbe , & de toute la magnificence qui peut y éclater. Une Cour ne nous donne l'idée que de plaisirs penibles & contrainsts. Car encore une fois , c'est cette idée qui fait tout. Si l'on pouvoit placer ailleurs qu'à la campagne la Scene d'une vie tranquille , & occupée seulement par l'amour ; de sorte qu'il n'y entrast ny Chevres ny Brebis , je ne croy pas que cela en fust plus mal : les Chevres & les Brebis ne servent de rien. Mais comme il faut choisir , entre la Campagne & les Villes , il est plus vray-semblable que cette Scene soit à la Campagne.

Parce que la vie Pastorale est la plus paresseuse de toutes , elle est aussi la plus propre à servir de fondement à ces representations agreables dont nous parlons icy. Il s'en faut bien que des Laboureurs , des Moissonneurs , des Vignerons , des Chasseurs soient des personnages aussi convenables à des Eglogues , que des Bergers : nouvelle preuve que l'agrément de l'Eglogue n'est pas attaché aux choses rustiques , mais à ce qu'il y a de tranquille dans la vie de la Campagne.

Il y a pourtant dans Theocrite une Idille de deux Moissonneurs , qui a de la beauté, Un Moissonneur
demande

demande à un autre d'où vient qu'il travaille si mal, qu'il ne fait point les sillons droits, que les autres le devancent toujours; il répond qu'il est amoureux, & puis chante quelque chose d'assez joly pour la personne qu'il aime. Mais le premier Moissonneur se moque de luy, & luy dit qu'il est fou de s'amuser à estre amoureux, qui ce n'est point là le métier d'un homme de journée, qu'il faut que pour se divertir & s'exerciter au travail, il chante de certaines chansons qu'il luy marque, qui ne regardent que la Moisson. J'avouë que je ne suis pas si content de cette fin-là: je ne goûte point trop que d'une idée galante, on me rappelle à une autre qui est basse, & sans agrément.

Sannazar n'a introduit que des Pêcheurs dans ses Eglogues, j'y sens toujours que l'idée de leur travail dur, me blesse. Je ne sçay quelle finesse il a entendue à mettre des Pêcheurs au lieu des Bergers qui estoient en possession de l'Eglogue, mais si les Pêcheurs eussent esté en la même possession, il eust fallu mettre les Bergers en leur place. Le chant ne convient qu'à eux, & sur tout l'oisiveté. Et puis, il est plus agreable d'envoyer à sa Maistresse des fleurs ou des fruits, que des huitres à l'écaille, comme fait le Lycon de Sannazar à la sienne.

Il est vray que Theocrite a fait une Idille de deux Pêcheurs; mais elle ne me paroist pas d'une beauté qui ait dû tenter personne d'en faire de cette espece. Deux Pêcheurs qui ont mal soupe, sont couchez ensemble dans une méchante petire chaumiere, qui est au bord de la Mer. L'un réveille l'autre, pour luy dire qu'il vient de rêver qu'il prenoit un poisson d'or, & son Compagnon luy répond qu'il ne laisseroit pas de mourir de faim avec une si belle pêche. Estoit-ce la peine de faire une Idille?

Cependant, quoy que l'on ne mette que des Bergers dans l'Eglogue, il est impossible que la vie des Bergers, qui est encore tres-grosiere, ne leur abaisse l'esprit, & ne les empesche d'estre aussi spirituels, aussi délicats,

déliçats, & auffi galans qu'on nous les represente ordinairement. L'Astrée de M. d'Urfé ne paroist pas un Roman si fabuleux qu'Amadis, je croy pourtant qu'il ne l'est pas moins dans le fond, par la politesse & les agrémens de ses Bergers, qu'Amadis le peut estre par tous ses Enchanteurs, par toutes ses Fées, & par l'extravagance de toutes ses aventures. D'où vient donc que les Bergeries plaisent malgré la faulseté des caracteres qui doit toujours blesser? Aimerions-nous que l'on nous representast des gens de Cour avec une grossiereté, qui ressembloit autant à celle des vrais Bergers, que la délicatesse & la galanterie que l'on donne aux Bergers, ressemble à celle des gens de Cour?

Non, sans doute; mais aussi le caractère des Bergers n'est pas faux, à le prendre par un certain endroit. On ne regarde pas à la bassesse des soins qui les occupent réellement, mais au peu d'embarras que ces soins causent. Cette bassesse excleroit tout-à-fait les agrémens & la galanterie, mais au contraire la tranquillité y sert, & ce n'est que sur elle que l'on fonde tout ce qu'il y a d'agréable dans la vie Pastorale.

Il faut du vray pour plaire à l'imagination, mais elle n'est pas difficile à contenter, il ne luy faut souvent qu'un demy vray. Ne luy montrez que la moitié d'une chose, mais montrez-la luy vivement, elle ne s'avisera pas que vous luy en cachez l'autre, & vous la menerez aussi loin que vous voudrez, sur le pied que cette seule moitié qu'elle voit, est la chose toute entiere. L'illusion; & en même temps l'agrément des Bergeries consiste donc à n'offrir aux yeux que la tranquillité de la vie Pastorale, dont on dissimule la bassesse; on en laisse voir la simplicité, mais on en cache la misere, & je ne comprends pas pourquoy Theocrite s'est plu à nous en montrer si souvent & la misere & la bassesse.

Si les Partisans outrez de l'Antiquité disent que Theocrite a voulu peindre la nature telle qu'elle est, j'espere que sur ce principe on nous donnera des Idil-
les

les de Porteurs-d'Eau qui parleront entre eux de ce qui leur est particulier : elles vaudront tout autant que des Idilles de Bergers qui ne parleroient uniquement que de leurs Chevres ou de leurs Vaches.

Il ne s'agit pas simplement de peindre , il faut peindre des objets qui fassent plaisir à voir ; quand on me représente le repos qui regne à la Campagne , la simplicité & la tendresse avec laquelle l'Amour s'y traite , mon imagination touchée & émue me transporte dans la condition de Berger ; mais que l'on me représente , quoy qu'avec toute l'exactitude & toute la justesse possible , les viles occupations des Bergers , elles ne me font point d'envie , & mon imagination demeure fort froide. Le principal avantage de la Poësie consiste à nous dépeindre vivement les choses qui nous intéressent , & à saisir avec force ce cœur qui prend plaisir à être remué.

En voila assez , & trop , peut-estre , contre ces Bergers de Theocrite , & leurs pareils , qui sont quelquefois trop Bergers. Ce qui nous reste de Moschus & de Bion dans le genre Pastoral , me fait extrêmement regretter ce que nous en avons perdu. Il n'ont nulle rusticité , au contraire beaucoup de galanterie & d'agrément , des idées neuves & tout-à-fait riantes. On les accuse d'avoir un stile un peu trop fleury , & j'en conviendrois bien à l'égard d'un petit nombre d'endroits ; mais je ne sçay pourquoy les Critiques ont plus de penchant à excuser la grossiereté de Theocrite , que la délicatesse de Moschus & de Bion ; il me semble que ce devroit estre le contraire. N'est-ce point parce que Virgile a prévenu tous les esprits à l'avantage de Theocrite , en ne faisant qu'à luy seul l'honneur de l'imiter , & de le copier ? N'est-ce point que les Sçavans ont un goust accoutumé à dédaigner les choses délicates & galantes ? Quoy qu'il en soit , je voy que toute leur faveur est pour Theocrite , & qu'ils ont résolu qu'il seroit le Prince des Poëtes Bucoliques.

Les Auteurs Modernes ne sont pas ordinairement
tombez

rombez dans le défaut de faire leurs Bergers trop grossiers. M. d'Urfé ne s'en est que trop éloigné dans son Roman, qui d'ailleurs est plein de choses admirables. Il y en a qui sont de la dernière perfection dans le genre Pastoral; mais il y en a aussi, si je ne me trompe, qui demanderoient à estre dans Cyrus ou dans Cleopâtre. Souvent les Bergers de l'Astrée me paroissent des gens de Cour déguisez en Bergers, & qui n'en sçavent pas bien imiter les manieres; quelquefois ils me paroissent des Sophistes tres-pointilleux; car quoy que Silvandre fust le seul qui eust étudié à l'Ecole des Massiliens, il y en a d'autres à qui il arrive d'être aussi subtils que luy, & je ne sçay seulement comment ils pouvoient l'entendre, eux qui n'avoient pas fait leur cours chez les Massiliens.

Il n'appartient point aux Bergers de parler de toutes sortes de matieres, & quand on veut s'élever, il est permis de prendre d'autres personnages. Si Virgile vouloit faire une Description pompeuse de ce renouvellement imaginaire que l'on alloit voir dans l'Univers à la naissance du Fils de Pollion, il ne falloit point qu'il priaist les Muses Pastorales de le prendre sur un ton plus haut qu'à leur ordinaire, leur voix ne va point jusqu'à ce ton-là; ce qu'il avoit à faire estoit de les abandonner, & de s'adresser à d'autres qu'à elles. Je ne sçay cependant s'il ne devoit pas s'en tenir aux Muses Pastorales; il eust fait une peinture agreable des biens que le retour de la paix alloit produire à la Campagne: & cela, ce me semble, eust bien valu toutes ces merveilles incomprehensibles qu'il emprunte de la Sibille de Cumes; cette nouvelle race d'hommes qui descendra du Ciel; ces raisins qui viendront à des ronces, & ces Agneaux qui naistront de couleur de feu ou d'écarlate pour épargner aux hommes la peine de teindre leurs laines. On auroit mieux flaté Pollion par des choses qui eussent eu un peu plus de vray-semblance; peut-estre cependant celles-là n'en manquoient-elles pas trop, il est bien difficile que les
louanges

louanges en manquent pour ceux à qui elle s'adressent.

Oserois-je avouer qu'il me paroît que Calpurnius, Auteur qui n'est pas du mérite de Virgile, a pourtant mieux traité un sujet tout semblable ? Je ne parle que du dessein, & non pas du stile. Il introduit deux Bergers qui pour se garantir de l'ardeur du Soleil, se retirent dans un antre, où ils trouvent des Vers écrits de la main du Dieu Faunus, qui sont une Prédiction du bonheur dont l'Empereur Carus va combler tous ses Sujets. Il s'arreste assez, selon le devoir d'un Poëte Pastoral, au bonheur qui regarde la Campagne, ensuite il s'élève plus haut, parce qu'il en a le droit en faisant parler un Dieu, mais il n'y melle rien de semblable aux Propheties de la Sibille. C'est dommage que Virgile n'ait fait les Vers de cette piece, encore ne seroit-il pas nécessaire qu'il les eust faits tous.

Virgile se fait dire par Phebus au commencement de sa sixième Eglogue, que ce n'est point à un Berger à chanter des Rois & des Guerres, mais qu'il doit s'en tenir à ses Troupeaux, & à des sujets qui ne demandent qu'un stile simple. Assurément le conseil de Phebus est fort bon, mais je ne comprends pas comment Virgile s'en souvient si peu, qu'il se met aussi-tôt après à entonner l'origine du monde, & la formation de l'Univers, selon le Systeme d'Epicure, ce qui estoit bien pis que de chanter des Guerres & des Rois. En verité, je ne sçay du tout ce que c'est que cette Piece-là, je ne conçois point quel en est le dessein, ny quelle liaison les parties ont entre elles. Après ces idées de Philosophie, viennent les Fables d'Hilas & de Pasiphaë, & des sœurs de Phaëton qui n'y ont aucun rapport, & au milieu de ces Fables qui sont prises dans des temps fort reculez, se trouve placé Cornelius Gallus, contemporain de Virgile, & les honneurs qu'on luy rend au Parnasse, après quoy reviennent aussi-tôt les Fables de Scilla & de Philomele. C'est Silène qui fait ce Discours bizarre. Virgile dit que le
bon

bon homme avoit beaucoup bû le jour precedent, mais ne s'en sentoît-il point encore un peu ?

Icy, je prendray encore la liberté d'avouer que j'aime mieux le dessein d'une pareille Eglogue que nous avons de Nemesianus, Auteur contemporain de Calpurnius, & qui n'est pas tout-à-fait à mépriser. Des Bergers qui trouvent Pan endormy, veulent jouer de sa Flûte, mais des Mortels ne peuvent tirer de la Flûte d'un Dieu qu'un son tres-desagreable. Pan s'en éveille, & il leur dit, que s'ils veulent des chants, il va les contenter. Alors il leur chante quelque chose de l'Histoire de Bacchus, & s'arreste sur la premiere Vandange qui ait jamais esté faite, dont il fait une description qui me paroît agreable. Ce dessein-là est plus regulier que celui du Silene de Virgile, & mesme les Vers de la Piece sont assez bons.

C'est un usage assez ordinaire chez les Modernes, de mettre en Eglogues des matieres élevées. Ronfard y a mis les loüanges des Princes & de la France, & presque tout le Pastoral de ces Eglogues consiste à avoir appelé Henry II. Henriot. Charles IX. Carlin, & Catherine de Medicis, Catin. Il est vray qu'il avouë luy-même qu'il n'a pas suivi les regles, mais il auroit mieux valu les suivre, & éviter le ridicule que produit la disproportion du sujet & de la forme de l'Ouvrage. C'est ainsi que dans sa premiere Eglogue, il tombe justement en partage à la Bergere Margot de faire l'Eloge de Turnebe, de Budé, & de Vatable, les premiers hommes de leur siecle en Grec ou en Hebreu; mais qui assurément ne devoient pas estre de la connoissance de Margot.

Parce que des Bergers sont des personnages agreables, on en abuse. On les prendra volontiers pour leur faire chanter les loüanges des Rois dans tout le sublime dont on est capable; & pourveu qu'on ait parlé de flûtes, de chalumeaux, de fougere, on croira avoir fait une Eglogue. Quand des Bergers louent un Heros, il faudroit qu'ils le loüassent en Bergers, &

je ne doute pas que cela ne pût avoir beaucoup de finesse & d'agrément, mais il seroit besoin d'un peu d'art; & c'est bien le plus court de faire parler à des Bergers la langue ordinaire des loüanges, qui est fort élevée, mais fort commune, & par conséquent assez facile.

Les Eglogues Allegoriques ne sont pas non plus sans difficulté. Le Mantoüan qui estoit Carme, en a fait une où des Bergers disputent en representant deux Carmes, dont l'un est de l'étroite Observance, & l'autre est Mitigé. Le Bembe est leur Juge; ce qu'il y a de meilleur, c'est qu'il leur fait ôster leurs Houlettes de peur qu'ils ne se battent. Du reste, quoy que l'Allegorie ne soit pas mal gardée, il est trop ridicule de voir le differend de ces deux especes de Carmes, traité en Eglogue.

J'aimerois encore mieux qu'un Berger representast un Carme, que de le voir faire l'Epicurien, & de luy entendre dire des impietez. Cela arrive quelquefois aux Bergers du Mantoüan, quoy qu'ils soient tres-grossiers, & que le Mantoüan fust Religieux. Amin-tas dans une mauvaise humeur où il est contre les Loix & contre l'honnêteté, parce qu'il est amoureux, dit que l'homme est bien fou de s'imaginer qu'il ira dans les Cieux après sa mort: & il ajoute, que tout ce qui en arrivera, sera peut-estre qu'il passera dans un Oiseau qui volera dans les airs. En vain le Mantoüan pour excuser cela dit qu'Amin-tas avoit passé bien du temps à la Ville; en vain Badius son Commentateur, car tout Moderne qu'est le Mantoüan, il a un Commentateur, & aussi zélé que le seroit celui d'un Ancien, tire de là cette belle reflexion, que l'amour fait qu'on doute des choses de la Foy. Il est certain que ces erreurs-là, qui doivent estre détestées de tous ceux qui les connoissent, doivent estre ignorées des Bergers.

En récompense le Mantoüan fait quelquefois ses Bergers fort devots. Vous voyez dans une Eglogue un
dénom-

dénombrement de toutes les Fêtes de la Vierge ; dans une autre une apparition de la Vierge , qui promet à un Berger , que quand il aura passé sa vie sur le Carmel , elle l'enlèvera dans des lieux plus agreables , & luy fera à jamais habiter les Cieux avec les Driades & les Hamadriades , nouvelles Saintes que nous ne connoissons point encore dans le Paradis.

Ces ridicules sensibles , & pour ainsi dire , palpables , sont bien aisez à éviter dans le caractère des Bergers : mais il y en a d'autres un peu plus fins , où l'on tombe plus aisément. Il ne faut point que des Bergers disent des choses brillantes. Il en échape quelquefois à ceux de M. de Racan , quoy qu'ils aient coutume d'estre assez retenus sur cet article. Pour les Auteurs Italiens , ils sont toujours si remplis de pointes & de fausses pensées , qu'il semble qu'on doive leur passer ce stile comme leur Langue naturelle. Ils ne se contraignent nullement , quoy qu'ils fassent parler des Bergers , & ils n'en employent pas des figures moins hardies , ny moins outrées.

L'Auteur de l'agreable Livre , *De la maniere de bien penser dans les Ouvrages d'esprit* , condamne la Silvie du Tasse , qui en se mirant dans une fontaine , & en se mettant des fleurs , leur dit qu'elle ne les porte pas pour se parer , mais pour leur faire honte. Il trouve la pensée trop recherchée , & trop peu naturelle pour une Bergere : & on ne peut se dispenser de sourire à ce jugement qui part d'un goust fort délicat. Mais après cela on doit s'épargner la peine de lire les Poësies Pastorales du Guarini , du Bonarelli , & du Cavalier Marin , pour y trouver rien de Pastoral ; car la pensée de Silvie est la chose du monde la plus simple , en comparaison de celles dont ces Auteurs sont pleins.

L'Aminte du Tasse est en effet ce que l'Italie a de meilleur dans le genre Pastoral. Cet Ouvrage a certainement de grandes beautés ; cet endroit même de Silvie , hormis ce qu'on y vient de remarquer , est une des plus agreables choses , & des mieux peintes que

j'aye jamais veuës, & l'on doit estre bien obligé à un Auteur Italien de ne s'estre pas davantage abandonné aux Pointes. Mais je ne croy pas que tous les Poëtes de l'Italie ensemble en puissent fournir de plus ridicules, que celles de cette Eglogue de Marot, où le Berger Colin dit sur la mort de Louïse de Savoye, Mere de François I.

*Rien n'est çà-bas qui cette mort ignore,
 Coignac s'en coigne en sa poitrine blême,
 Remorantin la perte rememore,
 Anjou fait joug, Angoulême est de même,
 Amboise en boit une amertume extrême,
 Le Maine en meine un lamentable bruit, &c.*

M. de Segrais dont les Ouvrages sont le plus excellent modele que nous ayons de la Poësie Pastorale, avouë luy même, qu'il n'a pas toujours exactement gardé le stile qui y est propre. Il dit qu'il a esté quelquefois obligé de s'accommoder au goust de son siecle, qui demandoit des choses figurées & brillantes: mais il ne l'a fait qu'après avoir bien prouvé qu'il sçavoit parfaitement attraper, quand il vouloit, les vrayes beautez de l'Eglogue. On ne sçait quel est le goust de ce temps-cy, il n'est déterminé ny en bien ny en mal, & il paroist qu'il va flotant, tantost d'un costé, tantost de l'autre. Ainsi je croy que puis qu'on hazarde toujours également de ne pas réussir, il vaut mieux suivre les regles & les veritables idées des choses.

Entre la grossiereté ordinaire des Bergers de Theocrite, & le trop d'esprit de la plupart de nos Bergers modernes, il y a un milieu à tenir: mais loin qu'il soit aisé à prendre dans l'execution, il n'est seulement pas aisé à marquer dans la Theorie. Il faut que les Bergers ayent de l'esprit, & de l'esprit fin & galant, ils ne plairoient pas sans cela; il faut qu'ils n'en ayent que jusqu'à un certain point, autrement ce ne seroient plus des Bergers. Je vais tâcher de déterminer quel est

ce point, & hazarder l'idée que j'ay là-dessus.

Les hommes qui ont le plus d'esprit, & ceux qui n'en ont que médiocrement, ne different pas tant par les choses qu'ils sentent, que par la maniere dont ils les expriment. Les passions portent avec tout leur trouble une espece de lumiere, qu'elles communiquent presque également à tous ceux qu'elles possèdent. Il y a une certaine penetration, de certaines veuës attachées indépendamment de la difference des esprits à tout ce qui nous interesse, & nous pique. Mais ces passions qui éclairent à peu près tous les hommes de la même sorte, ne les font pas tous parler les uns comme les autres. Ceux qui ont l'esprit plus fin, plus étendu, plus cultivé, en exprimant ce qu'ils sentent y ajoutent je ne sçay quoy qui a l'air de reflexion, & que la passion seule n'inspire point; au lieu que les autres expriment leurs sentimens plus simplement, & n'y meslent, pour ainsi dire, rien d'étranger. Un homme du commun dira bien: *J'ay si fort souhaité que ma Maistresse fust fidelle, que j'ay crû qu'elle l'estoit*; mais il n'appartient qu'à M. de la Rochefoucault de dire, *L'esprit a esté en moy la dupe du cœur*. Le sentiment est égal, la penetration égale, mais l'expression est si differente, que l'on croiroit volontiers que ce n'est plus la même chose.

On ne prend pas moins de plaisir à voir un sentiment exprimé d'une maniere simple, que d'une maniere plus pensée, pourveu qu'il soit toujours également fin. Au contraire, la maniere simple de l'exprimer doit plaire davantage, parce qu'elle cause une espece de surprise douce, & une petite admiration. On est étonné de voir quelque chose de fin & de délicat sous des termes communs, & qui n'ont point esté affectez: & sur ce pied là, plus la chose est fine, sans cesser d'estre naturelle, & les termes communs sans estre bas, plus on doit estre touché.

L'admiration & la surprise ont tant d'effet, qu'elles peuvent même faire valoir les choses audelà de ce qu'el-

les valent. Tout Paris a retenty des Dits notables des Ambassadeurs Siamois, tout Paris y a applaudy ; que des Ambassadeurs d'Espagne ou d'Angleterre en eussent dit autant , on n'y eust pas songé. Mais nous supposons que des gens venus du bout du monde , de couleur olivâtre , habillez autrement que nous , que les Européens avoient toujours traitez de Barbares , ne devoient pas avoir le sens commun ; & nous avons esté bien étonnez de leur en trouver , & les moindres choses de leur part nous ont jettez dans l'admiration ; admiration dans le fond assez injurieuse pour eux. Il en va de même de nos Bergers ; on est plus touché de les voir penser finement dans leur stile simple , parce qu'on s'y attend moins.

Encore une chose qui convient au stile des Bergers , c'est de ne parler que par faits , & presque point par reflexions. Les gens qui ont mediocrement de l'esprit , ou l'esprit mediocrement cultivé , ont un langage qui ne roule que sur les choses particulieres qu'ils ont senties ; & les autres s'élevant plus haut , reduisent tout en idées generales. Leur esprit a travaillé sur leurs sentimens & sur leurs experiences , ce qu'ils ont veu les a conduits à ce qu'ils n'ont point veu , au lieu que ceux qui sont d'un ordre inferieur ne poussent point leurs veuës au delà de ce qu'ils sentent , ce qui y ressemble le plus , pourra leur estre encore nouveau. De là vient dans le peuple une curiosité insatiable des mêmes objets , une admiration presque toujours égale pour les mêmes choses.

Une suite de cette sorte d'esprit , est de mêler aux faits que l'on rapporte beaucoup de circonstances utiles ou inutiles. C'est que l'on a esté extrêmement frappé du fait particulier , & de tout ce qui l'accompagnoit. Les grands Genies au contraire , méprisant tout ce petit détail , vont saisir dans les choses je ne sçay quoy d'essentiel , & qui est ordinairement indépendant des circonstances.

Croiroit-on bien que dans les choses de passion il vaut mieux imiter le langage des personnes d'un esprit
medio-

mediocre, que celui des autres ? A la verité on ne rapporte guere que des faits, & on ne s'eleve pas jusqu'aux reflexions, mais rien n'est plus agreable que des faits exposez de maniere qu'ils portent leur reflexion avec eux. Tel est ce trait admirable de Virgile, *Galatée me jette une pomme, & s'enfuit derriere des Saules, & veut estre apperçue auparavant.* Le Berger ne vous dit point quel est le dessein de Galatée, quoy qu'il le sente parfaitement bien ; mais il a esté frappé de l'action, & selon qu'il vous la represente, il est impossible que vous n'en deviniez le dessein. Or l'esprit aime les idées sensibles, parce qu'il les saisit facilement, & il aime à penetrer pourveu que ce soit sans effort, soit parce qu'il se plaist à agir jusqu'à un certain point, soit parce qu'un peu de penetration flate sa vanité. Il a le double plaisir, & d'embrasser une idée facile, & de penetrer, lors qu'on luy presente des faits pareils à celui de Galatée. L'action, & pour ainsi dire, l'ame de l'action, s'offrent tout ensemble à ses yeux ; il ne peut avoir rien de plus, ny plus promptement, & il ne luy en peut coûter moins.

Lors que Coridon dans la seconde Eglogue de Virgile dit pour vanter sa flûte, que Dametas la luy donna en mourant, & luy dit, *Tu es le second Maistre qu'elle a eu*, & qu'Aminas fut jaloux de ce qu'on ne luy avoit pas fait ce present ; toutes ces circonstances sont parfaitement du genie Pastoral. Il pourroit même y avoir de la grace à faire qu'un Berger s'embarrassast dans celles qu'il rapporteroit, & eust quelque peine à s'en démêler, mais cela voudroit estre ménagé avec art.

Il n'y a point de Personnages à qui il sice mieux de charger un peu leur discours de circonstances, qu'aux Amans. Elles ne doivent pas estre absolument inutiles, ou prises trop loin, car cela seroit ennuyeux, quoy que peut-estre naturel : mais celles qui n'ont qu'un demy-rapport au fait dont il s'agit, & qui marquent plus de passion qu'elles ne sont importantes, ne peuvent manquer de faire un effet agreable. Ainsi lors

que dans une Eglogue de M. de Segrais une Bergere dit,

*Menalque & Licidas ont sçu faire des Vers
Dignes d'estre chantez par cent Peuples divers ;
Mais mon jaloux Berger sous ce vieux Sicomore
En fit un jour pour moy que j'aime mieux encore.*

La circonstance du Sicomore est jolie en ce qu'elle seroit inutile pour toute autre que pour une Amante.

Selon l'idée que nous nous formons icy des Bergers, les recits & les narrations leur conviennent fort bien ; mais de leur faire faire des Harangues pareilles à celles de l'Astrée, pleines de reflexions generales, & de raisonnemens liez les uns aux autres, en verité je ne croy pas que leur caractere le permette.

Il n'est pas mal qu'ils fassent des descriptions, pourveu qu'elles ne soient pas fort longues. Celle de la Coupe que le Chevrier promet à Tirfis dans la premiere Idille de Theocrite, passe un peu les bornes, & sur cet exemple Ronlard & Remy Belleau son contemporain, en ont fait qui l'emportent encore en longueur. Quand leurs Bergers ont à décrire un panier, un Bouc, un Merle, qu'ils mettent pour prix d'un combat, ils ne finissent point. Ce n'est pas que ces Descriptions n'ayent quelquefois bien de la beauté, & un art merveilleux, au contraire, elles en ont trop pour des Bergers.

Vida, Poëte Latin de l'autre siecle, & qui a beaucoup de reputation, dans l'Eglogue de Nicé, qui est, à ce que je croy, Victoire Colonne, Veuve de Davalos, Marquis de Pesquaire ; fait décrire au Berger Damon un panier de jonc qu'il fera pour elle. Il dit qu'il y représentera Davalos mourant, & regrettant de ne pas mourir dans un combat, des Rois, des Capiraines, & des Nimphes en pleurs autour de luy, Nicé priant en vain les Dieux, Nicé évanouïe à la nouvelle de la mort de Davalos, revenant à peine par l'eau que ses femmes luy jettent sur le visage : & il ajoûte qu'il auroit

roit exprimé bien des plaintes & des gemissemens, s'ils se pouvoient exprimer sur le jonc. Voilà bien des choses pour un panier, & même je ne rapporte pas tout : mais je ne sçay comment tout se peut représenter sur du jonc, ny comment Damon qui n'y sçauroit exprimer les plaintes de Nicé, n'est point embarrassé à y exprimer le regret qu'a le Marquis de Pesquaire de mourir dans son lit. Je soupçonne, que le Bouclier d'Achille pourroit bien nous avoir produit le panier de Damon.

Je voy que Virgile a fait entrer beaucoup de comparaisons dans les discours de ses Bergers. Elles sont assez bien imaginées pour tenir la place de ces comparaisons triviales, & principalement des proverbes grossiers, dont les vrais Bergers se servent presque toujours. Mais comme ces traits-là sont fort aisez à attraper, c'est ce qui a esté le plus imité de Virgile. On ne voit autre chose dans tous les Auteurs d'Eglogues que des Bergeres qui surpassent toutes les autres, autant que le Pin surpasse le Houx, & que le Chêne est au dessus de la Fougere ; on ne voit que des rigueurs d'une ingratitude qui sont à un Berger ce qu'est la Bise aux Fleurs, & la Gresle aux Moissons, &c. A l'heure qu'il est, je croy tout cela usé, & à dire vray, ce n'est pas un grand malheur. Naturellement les comparaisons ne sont pas trop du genie de la passion, & les Bergers ne s'en devoient servir que par la difficulté de s'exprimer autrement. Alors elles auroient beaucoup de grace, mais je n'en connois guere de cette espece.

Ainsi nous avons trouvé à peu près la mesure d'esprit que peuvent avoir des Bergers, & la langue qu'ils peuvent parler. Il en va, ce me semble, des Eglogues, comme des habits que l'on prend dans les Ballets pour représenter des Paysans. Ils sont d'étoffes beaucoup plus belles que ceux des Païsans veritables, ils sont même ornez de rubans & de points, & on les taille seulement en habits de Païsans. Il faut aussi que les sentimens dont on fait la matiere des Eglogues,

soient plus fins & plus délicats que ceux des vrais Bergers, mais il faut leur donner la forme la plus simple & la plus champêtre qu'il soit possible.

Ce n'est pas qu'on ne doive mettre de la simplicité & de la naïveté jusque dans les sentimens : mais on doit prendre garde aussi que cette naïveté & cette simplicité n'excluent que les raffinemens excessifs, tels que sont ceux des gens du grand monde, & non pas les lumieres que la nature & les passions fournissent d'elles-mêmes, autrement l'on tomberoit dans des puerilités qui feroient rire. C'en est une excellente dans son genre que celle de ce jeune Berger, qui dit dans une Eglogue de Remy Belleau, sur un baiser qu'il avoit pris à une jolie Bergere.

*J'ay baisé des Chevreaux qui ne faisoient que naistre,
Le petit Veau de lait dont Colin me fit Maistre
L'autre jour dans ces Prez, mais ce baiser vraiment
Surpassé la douceur de tous ensemblement.*

Une puerilité seroit encore plus pardonnable à ce jeune Berger qu'au Ciclope Poliphème. Dans l'Idille de Theocrite qui porte son nom & qui est belle: il songe à se vanger de ce que sa mere, Nimphe Marine, n'a jamais pris soin de le mettre dans les bonnes graces de Galatée, autre Nimphe de la Mer: & il la menace de dire pour la faire enrager qu'il a mal à la teste & aux deux pieds. On ne peut guere croire que fait comme il estoit, sa Mere fust assez folle de luy, pour estre bien fâchée de luy voir ces petits maux, ny qu'il imaginast une vengeance si mignonne. Son caractere est mieux gardé, lors qu'il promet à Galatée comme un présent fort agreable, quatre petits Ours qu'il nourrit exprés pour elle. A propos d'Ours, je voudrois bien sçavoir pourquoy Daphnis en mourant, dit adieu aux Ours, & aux Loups Cerviers, aussi tendrement qu'à la belle Fontaine d'Areuse, & aux Fleuves de Sicile. Il me semble qu'on n'a guere

coutume

coutume de regretter une pareille compagnie.

Il ne me reste plus à faire qu'une remarque qui n'a point de liaison avec les precedentes, c'est sur les Eglogues qui ont un Refrain à peu près comme des Ballades, ou un Vers qui se repete plusieurs fois. Il n'est pas besoin de dire qu'il faut ménager à ces Refrains des chutes heureuses, ou tout au moins justes ; mais on ne sera peut-estre pas fâché de sçavoir que tout l'art dont Theocrite s'est servy dans une Idille de cette espece, a esté de prendre son Refrain, & de le jeter dans son Idille à tort & à travers, sans aucun égard pour le sens des endroits où il le mettoit, sans égard même pour les frases qu'il ne faisoit pas difficulté de couper par le milieu. Un Moderne ne seroit pas admiré s'il en faisoit autant.

Voilà bien du mal que j'ay dit de Theocrite & de Virgile, tout Anciens qu'ils sont, & je ne doute pas que je ne paroisse impie à ceux qui professent cette espece de Religion que l'on s'est faite d'adorer l'Antiquité. Il est vray que je n'ay pas laissé de louer assez souvent Virgile & Theocrite, mais enfin je ne les ay pas toujours louez ; je n'ay pas dit que leurs défauts même, s'ils en avoient, estoient de beaux défauts ; je n'ay pas forcé toutes les lumieres naturelles de la raison pour les justifier ; je les ay en partie approuvez, & condamnez en partie, comme des Auteurs de ce Siecle, que je verrois tous les jours en personne, & c'est dans toutes ces choses-là que consiste le sacrilege.

Je prie donc que l'on me permette de faire icy une petite Digression qui sera mon Apologie, & une exposition naïve du sentiment où je suis sur les Anciens & les Modernes. J'espere qu'on me le permettra d'autant plus facilement, que le Poëme de M. Perault a mis cette question fort à la mode. Comme il se prepare à la traiter plus amplement, & plus à fond, je ne la toucheray que fort legerement, j'estime assez les Anciens pour leur laisser l'honneur d'estre combattus par un Adversaire illustre & digne d'eux.

DIGRESSION

Sur les Anciens & les Modernes.

Toute le question de la prééminence entre les Anciens & les Modernes étant une fois bien entendu, se réduit à sçavoir si les Arbres qui estoient autrefois dans nos Campagnes estoient plus grands que ceux d'aujourd'huy. En cas qu'ils l'ayent esté, Homere, Platon, Demosthene, ne peuvent estre égaletz dans ces derniers Siecles: mais si nos Arbres sont aussi grands, que ceux d'autrefois, nous pouvons égalet Homere, Platon, & Demosthene.

Eclaircissions ce Paradoxe. Si les Anciens avoient plus d'esprit que nous, c'est donc que les cerveaux de ce temps-là estoient mieux disposez, formez de fibres plus fermes ou plus délicates, remplis de plus d'esprits animaux; mais en vertu de quoy les cerveaux de ce temps-là auroient-ils esté mieux disposez? Les Arbres auroient donc esté aussi plus grands & plus beaux; car si la nature estoit alors plus jeune & plus vigoureuse, les arbres aussi-bien que les cerveaux des hommes auroient dû se sentir de cette jeunesse.

Que les admirateurs des Anciens y prennent un peu garde; quand ils nous disent que ces gens-là sont les sources du bon goût & de la raison, & les lumieres destinées à éclairer tous les autres hommes; que l'on n'a d'esprit qu'autant qu'on les admire; que la Nature s'est épuisée à produire ces grands originaux; en verité ils nous les font d'une autre espee que nous, & la Philosophie n'est pas d'accord avec toutes ces belles frases. La Nature a entre les mains une certaine pâte qui est toujours la même, qu'elle tourne & retourne sans cesse en mille façons, & dont elle forme les hommes, les animaux, les plantes; & certainement elle n'a point formé Platon, Demosthene, ny Homere d'une argile plus

plus fine ny mieux préparée que nos Philosophes, nos Orateurs, & nos Poëtes d'aujourd'huy. Je ne regarde icy dans nos Esprits qui ne sont pas d'une nature materielle, que la liaison qu'ils ont avec le cerveau qui est materiel, & qui par ses différentes dispositions produire toutes les différences qui sont entre eux.

Mais si les arbres de tous les Siècles sont également grands, les arbres de tous les Pays ne le sont pas. Voilà des différences aussi pour les esprits. Les différentes idées sont comme des Plantes ou des fleurs qui ne viennent pas également bien en toutes sortes de Climats. Peut-estre nostre terroir de France n'est-il pas propre pour les raisonnemens que font les Egyptiens, non plus que pour leurs Palmiers: & sans aller si loin, peut-estre les Orangers qui ne viennent pas aussi facilement icy qu'en Italie, marquent-ils qu'on a en Italie un certain tour d'esprit que l'on n'a pas tout-à-fait semblable en France. Il est toujours seur que par l'enchaînement & la dépendance reciproque qui est entre toutes les parties du monde materiel, les différences de climats qui se font sentir dans les Planetes, doivent s'étendre jusqu'aux cerveaux, & y faire quelque effet.

Cet effet cependant y est moins grand & moins sensible, parce que l'Art & la Culture peuvent beaucoup plus sur les Cerveaux que sur la Terre, qui est d'une matiere plus dure & plus intractable. Ainsi les pensées d'un pais se transportent plus aisément dans un autre que les Plantes, & nous n'aurions pas tant de peine à prendre dans nos Ouvrages le génie Italien, qu'à élever des Orangers.

Il me semble qu'on assure ordinairement qu'il y a plus de diversité entre les Esprits qu'entre les Visages. Je n'en suis pas bien sûr. Les Visages à force de se regarder les uns les autres, ne prennent point de ressemblances nouvelles, mais les Esprits en prennent par le commerce qu'ils ont ensemble. Ainsi les Esprits qui naturellement différoient autant que les visages, viennent à ne différer plus tant.

La facilité qu'ont les Esprits à se former les uns sur les autres, fait que les Peuples ne conservent pas l'esprit original qu'ils tireroient de leur climat. La lecture des Livres Grecs produit en nous le même effet à proportion que si nous n'épousions que des Grecques. Il est certain que par des alliances si fréquentes le sang de Grèce, & celui de France s'altéreroient, & que l'air de visage particulier aux deux Nations, changeroit un peu.

De plus comme on ne peut pas juger quels climats sont les plus favorables pour l'esprit, qu'ils ont apparemment des avantages & des désavantages qui se compensent; & que ceux qui donneroient par eux-mêmes plus de vivacité, donneroient aussi moins de justesse, & ainsi du reste; il s'ensuit que la différence des climats ne doit être comptée pour rien, pourvu que les Esprits soient d'ailleurs également cultivez. Tout au plus on pourroit croire que la Zone Torride & les deux Glaciales, ne sont pas fort propres pour les Sciences. Jusqu'à présent elles n'ont point passé l'Egypte & la Mauritanie d'un côté, & de l'autre la Suede: peut-être n'a-ce pas été par hazard qu'elles se sont tenues entre le Mont Atlas & la Mer Baltique, on ne sçait si ce ne sont point là des bornes que la nature leur a posées, & si l'on peut espérer de voir jamais de grands Auteurs Lapons ou Nègres.

Quoy qu'il en soit, voilà, ce me semble, la grande question des Anciens & des Modernes vidée. Les Siècles ne mettent aucune différence naturelle entre les hommes, le climat de la Grèce ou de l'Italie, & celui de la France, sont trop voisins pour mettre quelque différence sensible entre les Grecs ou les Latins & Nous; quand ils y en mettroient quelqu'une, elle seroit fort aisée à effacer; & enfin elle ne seroit pas plus à leur avantage qu'au nôtre. Nous voilà donc tous parfaitement égaux, Anciens & Modernes, Grecs, Latins & François.

Je ne répons pas que ce raisonnement paroisse convain-

vainquant à tout le monde. Si j'eusse employé de grands tours d'Eloquence, opposé des traits d'Histoire honorables pour les Modernes à d'autres traits d'Histoire honorables pour les Anciens, & des passages favorables aux uns à des passages favorables aux autres; si j'eusse traité de Scavans entestez ceux qui nous traitent d'ignorans & d'esprits superficiels, & que selon les loix établies entre les Gens de Lettres, j'eusse rendu exactement injure pour injure aux Partisans de l'antiquité, peut-estre auroit-on mieux goûté mes preuves: mais il m'a paru que prendre l'affaire de cette maniere-là, c'étoit pour ne finir jamais, & qu'après beaucoup de belles déclamations de part & d'autre, on seroit tout étonné qu'on n'auroit rien avancé. J'ay crû que le plus court estoit de consulter un peu sur tout cecy la Physique, qui a le secret d'abrégier bien des contestations que la Rhetorique rend infinies.

Icy, par exemple, après que l'on a reconnu l'égalité naturelle qui est entre les Anciens & nous, il ne reste plus aucune difficulté. On voit clairement que toutes les differences, quelles qu'elles soient, doivent estre causées par des circonstances étrangères, telles que sont le temps, les gouvernemens, l'état des affaires generales.

Les Anciens ont tout inventé, c'est sur ce point que leurs Partisans triomphent; donc ils avoient beaucoup plus d'esprit que nous; point du tout, mais ils estoient avant nous. J'aimerois autant qu'on les vantaît sur ce qu'ils ont bû les premiers l'eau de nos Rivières, & que l'on nous insultaît sur ce que nous ne buvons plus que leurs restes. Si l'on nous avoit mis en leur place, nous aurions inventé; s'ils estoient en la nostre, ils ajouteroient à ce qu'ils trouveroient inventé; il n'y a pas là grand mystere.

Je ne parle pas icy des inventions que le hazard fait naître, & dont il peut faire honneur, s'il veut, au plus mal-habile homme du monde; je ne parle que de celles qui ont demandé quelque méditation & quelque

que effort d'esprit. Il est certain que les plus grossières de cette espèce n'ont esté réservées qu'à des Genies extraordinaires, & que tout ce qu'auroit pû faire Archimede dans l'enfance du monde, auroit esté d'inventer la Charruë. Archimede placé dans un autre Siecle, brûle les Vaisseaux des Romains avec des Miroirs, si cependant ce n'est point là une fable.

Qui voudroit debiter des choses specieuses & brillantes, on soutiendrait à la gloire des Modernes que l'esprit n'a pas besoin d'un grand effort pour les premieres découvertes, & que la Nature semble nous y porter elle-même: mais qu'il faut plus d'effort, pour y ajoûter quelque chose, & un plus grand effort plus on y a déjà ajoûté, parce qu'on trouve la matiere plus épuisée, & que ce qui reste à y découvrir est moins exposé aux yeux. Peut-estre que les Admirateurs des Anciens ne negligeroient pas un raisonnement aussi bon que celui-là, s'il favorisoit leur party; mais j'avoue de bonne foy qu'il n'est pas assez solide.

Il est vray que pour ajoûter aux premieres découvertes il faut souvent plus d'effort d'esprit, qu'il n'en a fallu pour les faire: mais aussi on se trouve beaucoup plus de facilité pour cet effort. On a déjà l'esprit éclairé par ces mêmes découvertes que l'on a devant les yeux, nous avons des veuës empruntées d'autrui qui s'ajoutent à celles que nous avons de nostre fond, & si nous surpassons le premier Inventeur, c'est luy qui nous a aidé luy-même à le surpasser; ainsi il a toujours sa part à la gloire de nostre Ouvrage, & s'il retireroit ce qui luy appartient, il ne nous resteroit rien de plus qu'à luy.

Je pousse si loin l'équité dont je suis sur cet article, que je tiens même compte aux Anciens d'une infinité de veuës fausses qu'ils ont eûes, de mauvais raisonnemens qu'ils ont faits, de sottises qu'ils ont dites. Tel est nostre condition qu'il ne nous est point permis d'arriver tout d'un coup à rien de raisonnable sur quelque matiere que ce soit: il faut avant cela que nous

nous égarions long-temps, & que nous passions par diverses sortes d'erreurs, & par divers degrez d'imperinences. Il eust toujours dû estre bien facile, à ce qu'il semble, de s'aviser que tout le jeu de la Nature consiste dans les figures & dans les mouvemens des corps; cependant avant que d'en venir là, il a fallu essayer des idées de Platon, des nombres de Pythagore, des qualitez d'Aristote: & tout cela ayant esté reconnu pour faux, on a esté réduit à prendre le vray Systême. Je dis qu'on y a esté réduit, car en verité il n'en restoit plus d'autre, & il semble qu'on s'est deffendu de le prendre aussi long-temps qu'on a pû. Nous avons l'obligation aux Anciens de nous avoir épuisé la plus grande partie des idées fausses qu'on se pouvoit faire; il falloit absolument payer à l'erreur & à l'ignorance le tribut qu'ils ont payé, & nous ne devons pas manquer de reconnoissance envers ceux qui nous en ont acquittez. Il en va de même sur diverses matieres, où il y a je ne sçay combien de sottises, que nous dirions, si elles n'avoient pas esté dites, & si on ne nous les avoit pas, pour ainsi dire, enlevées; cependant il y a encore quelquefois des Modernes qui s'en ressaissent, peut-estre parce qu'elles n'ont pas encore esté dites autant qu'il faut. Ainsi estant éclaircz par les veuës des Anciens, & par leurs fautes mêmes, il n'est pas surprenant que nous les surpassions. Pour ne faire que les éгалer, il faudroit que nous fussions d'une nature fort inferieure à la leur, il faudroit presque que nous ne fussions pas hommes aussi-bien qu'eux.

Cependant afin que les Modernes puissent roujours encherir sur les Anciens, il faut que les choses soient d'une espece à le permettre. L'Eloquence & la Poësie ne demandent qu'un certain nombre de veuës assez borné, par rapport à d'autres Arts, & elles dépendent principalement de la vivacité de l'imagination; or les hommes peuvent avoir amassé en peu de siecles un petit nombre de veuës, & la vivacité de l'imagination n'a pas besoin d'une longue suite d'experiences, ny d'une
grande

grande quantité de regles pour avoir toute la perfection dont elle est capable. Mais la Physique, la Medecine, les Mathematiques, sont composées d'un nombre infiny de veuës, & dépendent de la justesse du raisonnement, qui se perfectionne avec une extrême lenteur, & se perfectionne toujours; il faut même souvent qu'elles soient aidées par des experiences que le hazard seul fait naistre, & qu'il n'amene pas à point nommé. Il est évident que tout cela n'a point de fin, & que les derniers Physiciens ou Mathematiciens devront naturellement estre les plus habiles.

Et en effet, ce qu'il y a de principal dans la Philosophie, & ce qui de là se répand sur tout, je veux dire la maniere de raisonner, s'est extrêmement perfectionné dans ce siecle. Je doute fort que la plupart des gens entrent dans la remarque que je vais faire, je la feray cependant pour ceux qui se connoissent en raisonnemens; & je puis me vanter que c'est avoir du courage que de s'exposer pour l'interest de la verité à la critique de tous les autres, dont le nombre n'est assurément pas méprisable. Sur quelque maniere que ce soit, les Anciens sont assez sujets à ne pas raisonner dans la dernière perfection. Souvent de foibles convenances, de petites similitudes, des jeux d'esprit peu solides, des discours vagues & confus, passent chez eux pour des preuves; aussi rien ne leur coûte à prouver: Mais ce qu'un Ancien démonstroït en se jouant donneroit à l'heure qu'il est bien de la peine à un pauvre Moderne, car de quelle rigueur n'est-on point sur les raisonnemens? On veut qu'ils soient intelligibles, on veut qu'ils soient justes, on veut qu'ils concluent. On aura la malignité de démêler la moindre équivoque, ou d'idées, ou de mots; on aura la dureté de condamner la chose du monde la plus ingenieuse, si elle ne va pas au fait. Avant M. Descartes on raisonnoit plus commodément: les siecles passez sont bienheureux de n'avoir pas eu cet homme-là. C'est luy, à ce qu'il me semble, qui a amené cette nouvelle methode de raisonner, beau-

beaucoup plus estimable que la Philosophie même, dont une bonne partie se trouve fausse, ou fort incertaine, selon les propres regles qu'il nous a apprises. Enfin il regne non seulement dans nos bons Ouvrages de Physique & de Metaphysique; mais dans ceux de Religion, de Morale, de Critique, une précision & une justesse, qui jusqu'à present n'avoient esté guere connues.

Je suis même fort persuadé qu'elles iront encore plus loin. Il ne laisse pas de se glisser encore dans nos meilleurs Livres quelques raisonnemens à l'antique, mais nous serons quelque jour Anciens & ne sera-t-il pas bien juste que nostre posterité à son tour nous redresse & nous surpasse, principalement sur la maniere de raisonner, qui est une science à part, & la plus difficile, & la moins cultivée de toutes?

Pour ce qui est de l'Eloquence, & de la Poësie, qui font le sujet de la principale contestation entre les Anciens & les Modernes, quoy qu'elles ne soient pas en elles-mêmes fort importantes; je croy que les Anciens en ont pû atteindre la perfection, parce que, comme j'ay dit, on la peut atteindre en peu de siècles, & je ne sçay pas précisément combien il en faut pour cela. Je dis que les Grecs & les Latins peuvent avoir esté excellens Poëtes & excellens Orateurs, mais l'ont-ils esté? Pour bien éclaircir ce point, il faudroit entrer dans une discussion infinie, & qui, quelque juste & quelque exacte qu'elle pût estre, ne contenteroit jamais les partisans de l'Antiquité. Le moyen de raisonner avec eux? Ils sont resolus à pardonner tout à leurs Anciens. Que dis-je, à leur pardonner tout? à les admirer sur tout. C'est là particulièrement le genie des Commentateurs, peuple le plus superstitieux de tous ceux qui sont dans le culte de l'Antiquité. Quelles Beutez ne se tiendroient heureuses d'inspirer à leurs Amans une passion aussi vive & aussi tendre, que celle qu'un Grec ou un Latin inspire à son respectueux Interprete?

Cependant je diray quelque chose de plus précis sur l'Eloquen-

L'Eloquence & sur la Poësie des Anciens ; non que je ne sçache assez le peril qu'il y a à se declarer ; mais il me semble que mon peu d'autorité , & le peu d'attention qu'on aura pour mes opinions , me mettent en liberté de dire tout ce que je veux. Je trouve que l'Eloquence a esté plus loin chez les Anciens que la Poësie , & que Demosthene & Cicéron sont plus parfaits en leur genre qu'Homere & Virgile dans le leur ; j'en voy une raison assez naturelle. L'Eloquence menoit à tout dans les Republiques des Grecs , & dans celle des Romains , & il estoit aussi avantageux d'estre né avec le talent de bien parler , qu'il le seroit aujourd'huy d'estre né avec un million de rente. La Poësie au contraire n'estoit bonne à rien , & ç'a esté toujours la même chose dans toutes sortes de Gouvernemens ; ce vice-là luy est bien essentiel. Il me paroist encore que sur la Poësie & l'Eloquence les Grecs le cedent aux Latins. J'en excepte une espece de Poësie sur laquelle les Latins n'ont rien à opposer aux Grecs , on voit bien que c'est la Tragedie dont je parle. Selon mon goût particulier , Cicéron l'emporte sur Demosthene , Virgile sur Theocrite & sur Homere , Horace sur Pindare , Titelive & Tacite sur tous les Historiens Grecs.

Dans le Siftême que nous avons éably d'abord , cet ordre est fort naturel. Les Latins estoient des Modernes à l'égard des Grecs ; mais comme l'Eloquence & la Poësie sont assez bornées , il faut qu'il y ait un temps où elles soient portées à leur derniere perfection , & je tiens que pour l'Eloquence & l'Histoire , ce temps a été le Siecle d'Auguste. Je n'imagine rien au dessus de Cicéron & de Titelive ; ce n'est pas qu'ils n'ayent leurs défauts , mais je ne crois pas qu'on puisse avoir moins de défauts avec autant de grandes qualitez , & l'on sçait assez que c'est la seule maniere dont on puisse dire que les hommes soient parfaits sur quelque chose.

La plus belle versification du monde est celle de Virgile , peut-estre cependant n'eust-il pas esté mauvais qu'il eust eu le loisir de la retoucher. Il y a de grands
mor-

morceaux dans l'Eneïde d'une beauté achevée, & que je ne crois pas qu'on surpasse jamais. Pour ce qui est de l'ordonnance du Poëme en general, de la maniere d'amener les événemens, & d'y ménager des surprises agreables, de la noblesse des caracteres, de la varieté des incidens, je ne seray jamais fort étonné qu'on aille au delà de Virgile, & nos Romans qui sont des Poëmes en prose, nous en ont déjà fait voir la possibilité.

Mon dessein n'est pas d'entrer dans un plus grand détail de critique, je veux seulement faire voir que puisque les Anciens ont pû parvenir sur de certaines choses à la dernière perfection, & n'y pas parvenir; on doit en examinant s'ils y sont parvenus, ne conserver aucun respect pour leurs grands noms, n'avoir aucune indulgence pour leurs fautes, les traiter enfin comme des Modernes. Il faut estre capable de dire ou d'entendre dire sans adoucissement, qu'il y a une impertinence dans Homere ou dans Pindare: il faut avoir la hardiesse de croire que des yeux mortels peuvent appercevoir des défauts dans ces grands genies: il faut pouvoir digerer que l'on compare Demosthene & Ciceron à un homme qui aura un nom François, & peut-estre bas; grand & prodigieux effort de raison!

Sur cela, je ne puis m'empêcher de rire de la bizarrerie des hommes. Préjugé pour préjugé, il seroit plus raisonnable d'en prendre à l'avantage des Modernes, qu'à l'avantage des Anciens? Les Modernes sont les Modernes, & naturellement ils ont dû encherir sur les Anciens, cette prévention favorable pour eux auroit un fondement. Quels sont au contraire les fondemens de celle où l'on est pour les Anciens? Leurs noms qui sonnent mieux dans nos oreilles, parce qu'ils sont Grecs ou Latins: la reputation qu'ils ont eue d'estre les premiers hommes de leur siecle, ce qui n'estoit vrai que pour leur siecle: le nombre de leurs admirateurs qui est fort grand, parce qu'il a eu le loisir de grossir pendant une longue suite d'années. Tout cela considéré, il vaudroit encore mieux que nous fussions préve-

prévenus pour les Modernes ; mais les hommes non contents d'abandonner la raison pour les préjugés, vont quelquefois choisir ceux qui sont les plus déraisonnables.

Quand nous aurons trouvé que les Anciens ont atteint sur quelque chose le point de la perfection, contentons-nous de dire qu'ils ne peuvent être surpassés : mais ne disons pas qu'ils ne peuvent être égaux ; manière de parler très-familière à leurs admirateurs. Pourquoi ne les égalions-nous pas ? En qualité d'hommes nous avons toujours droit d'y prétendre. N'est-il pas plaisant qu'il soit besoin de nous relever le courage sur ce point-là, & que nousqui avons souvent une vanité si mal entendue, nous ayons aussi quelquefois une humilité qui ne l'est pas moins ? Il est donc bien déterminé qu'aucune sorte de ridicule ne nous manquera.

Sans doute la nature se souvient bien encore comment elle forma la teste de Cicéron & de Tite-Live. Elle produit dans tous les siècles des hommes propres à être de grands hommes, mais les siècles ne leur permettent pas toujours d'exercer leurs talens. Des inondations de Barbares : des Gouvernemens ou absolument contraires, ou peu favorables aux Sciences & aux Arts : des préjugés & des fantaisies qui peuvent prendre une infinité de formes différentes, tel qu'est à la Chine le respect des Cadavres, qui empêche qu'on ne fasse aucune anatomie : des guerres universelles, établissent souvent, & pour long-temps, l'ignorance & le mauvais goût. Joignez à cela toutes les diverses dispositions des fortunes particulières, & vous verrez combien la Nature seme en vain de Cicérons & de Virgiles dans le monde, & combien il doit être rare qu'il y en ait quelques-uns, pour ainsi dire, qui viennent à bien. On dir que le Ciel en faisant naître de grands Rois, fait naître aussi de grands Poètes pour les chanter, d'excellens Historiens pour écrire leurs vies ; ce qu'il y a de vrai, c'est qu'en tout temps les Historiens & les Poètes sont tout prêts, & que les Princes n'ont qu'à vouloir les mettre en œuvre.

Les siècles Barbares qui ont suivy celui d'Auguste, & precedé celui-cy, fournissent aux partisans de l'Antiquité celui de tous leurs raisonnemens qui a le plus d'apparence d'être bon. D'où vient, disent-ils, que dans ces siècles-là l'ignorance estoit si épaisse & si profonde? C'est que l'on n'y connoissoit plus les Grecs & les Latins, on ne les lisoit plus; mais du moment que l'on se remit devant les yeux ces excellens modeles, on vit renaître la raison & le bon goût. Cela est vray, & ne prouve pourtant rien. Si un homme qui auroit de bons commencemens des Sciences, des belles Lettres, venoit à avoir une maladie qui les luy fist oublier, seroit-ce à dire qu'il en fust devenu incapable? Non, il pourroit les reprendre quand il voudroit, en recommençant dès les premiers Elemens. Si quelque remede luy rendoit la memoire tout à coup, ce seroit bien de la peine épargnée, il se retrouveroit sçachant tout ce qu'il avoit sçeu, & pour continuer, il n'auroit qu'à reprendre où il auroit finy. La lecture des Anciens a dissipé l'ignorance & la barbarie des siècles precedens. Je le croy bien. Elle nous rendit tout d'un coup les idées du vray & du beau, que nous aurions esté long-temps à rattraper, mais que nous eussions rattrapées à la fin sans le secours des Grecs & des Latins, si nous les avions bien cherchées. Et où les eussions-nous prises? Où les avoient prises les Anciens. Les Anciens mêmes avant que de les prendre, tâtonnerent bien long-temps.

La comparaison que nous venons de faire des hommes de tous les siècles à un seul homme, peut s'étendre sur toute nostre question des Anciens & des Modernes. Un bon esprit cultivé, est, pour ainsi dire, composé de tous les esprits des siècles precedens, ce n'est qu'un même esprit qui s'est cultivé pendant tout ce temps. Ainsi cet homme qui a vécu depuis le commencement du monde jusqu'à present, a eu son enfance où il ne s'est occupé que des besoins les plus pressans de la vie, sa jeunesse où il a assez bien réüssi

aux

aux choses d'imagination, telles que la Poësie & l'Eloquence, & où même il a commencé à raisonner, mais avec moins de solidité que de feu. Il est maintenant dans l'âge de virilité, où il raisonne avec plus de force, & a plus de lumieres que jamais : mais il seroit bien plus avancé si la passion de la guerre ne l'avoit occupé long-temps, & ne luy avoit donné du mépris pour les Sciences, auxquelles il est enfin revenu.

Il est fâcheux de ne pouvoir pas pousser jusqu'au bout une comparaison qui est en si beau train, mais je suis obligé d'avouer que cet homme-là n'aura point de vieillesse ; il fera toujours également capable des choses auxquelles sa jeunesse estoit propre, & il le fera toujours de plus en plus de celles qui conviennent à l'âge de virilité. C'est à dire, pour quitter l'allegorie, que les hommes ne dégèneront jamais, & que les veuës saines de tous les bons esprits qui se succederont, s'ajouteront toujours les unes aux autres.

Cet amas qui croist incessamment, de veuës qu'il faut suivre, de regles qu'il faut pratiquer, augmente toujours aussi la difficulté de toutes les especès de Sciences ou d'Arts ; mais d'un autre costé de nouvelles facilitez naissent pour recompenser ces difficultez ; je m'expliqueray mieux par des exemples. Du temps d'Homere, c'estoit une grande merveille qu'un homme pût assujettir son discours à des mesures, à des syllabes longues & brèves, & faire en même temps quelque chose de raisonnable. On donnoit donc aux Poëtes des licences infinies, & on se tenoit encore trop heureux d'avoir des Vers. Homere pouvoit parler dans un seul Vers cinq Langues differentes, prendre le Dialecte Dorique quand l'Ionique ne l'accommodoit pas, au défaut de tous les deux prendre l'Attique, l'Eolique, ou le Commun : c'est à dire, parler en même temps Picard, Gascon, Normand, Breton, & François commun. Il pouvoit alonger un mot s'il estoit trop court, l'accourcir s'il estoit trop long, personne n'y trouvoit à redire. Cette étrange confusion de Langues,

gues, cet assemblage bizarre de mots tout défigurez, estoit la Langue des Dieux, du moins il est bien sûr que ce n'estoit pas celle des hommes. On vint peu à peu à reconnoître le ridicule de ces licences qu'on accordoit aux Poëtes. Elles leur furent donc retranchées les unes après les autres, & à l'heure qu'il est les Poëtes dépouillez de leurs anciens privilèges, sont reduits à parler d'une manière naturelle. Il sembleroit que le métier seroit fort empiré, & la difficulté de faire des Vers bien plus grande. Non, car nous avons l'esprit enrichy d'une infinité d'idées Poëtiques qui nous sont fournies par les Anciens que nous avons devant les yeux, nous sommes guidez par un grand nombre de regles & de reflexions qui ont esté faites sur cet Art; & comme tous ces secours manquoient à Homere, il en a esté recompensé avec justice par toutes les licences qu'on luy laissoit prendre. Je croy pourtant, à dire le vray, que sa condition estoit un peu meilleure que la nostre; ces sortes de compensations ne sont pas si exactes.

Les Mathematiques, la Physique, sont des Sciences dont le joug s'appesantit toujours sur les Sçavans, à la fin il y faudroit renoncer, mais les Methodes se multiplient en même temps; le même esprit qui perfectionne les choses en y ajoutant de nouvelles veuës, perfectionne aussi la maniere de les apprendre en l'abrégeant, & fournit de nouveaux moyens d'embrasser la nouvelle étendue qu'il donne aux Sciences. Un Sçavant de ce siecle-cy contient dix fois un Sçavant du siecle d'Auguste, mais il a en dix fois plus de commoditez pour devenir Sçavant.

Je peindrois volontiers la Nature avec une Balance à la main, comme la Justice, pour marquer qu'elle s'en sert à peser, & à égaler à peu près tout ce qu'elle distribue aux hommes, le bonheur, les talens, les avantages & les desavantages des differentes conditions, les facilitez & les difficultez qui regardent les choses de l'esprit.

En vertu de ces compensations, nous pouvons espérer qu'on nous admirera avec excès dans les siècles à venir, pour nous payer du peu de cas que l'on fait aujourd'hui de nous dans le nôtre. On s'étudiera à trouver dans nos ouvrages des beautés que nous n'avons point prétendu y mettre; telle faute insupportable, & dont l'Auteur conviendrait luy-même aujourd'hui, trouvera des Défenseurs d'un courage invincible: & Dieu sçait avec quel mépris on traitera en comparaison de nous, les beaux esprits de ces temps-là, qui pourront bien être des Américains. C'est ainsi que le même préjugé nous abaisse dans un temps, pour nous élever dans un autre, c'est ainsi qu'on en est la victime, & puis la divinité; jeu assez plaisant à considérer avec des yeux indifférens.

Je puis même pousser la prédiction encore plus loin. Un temps a été que les Latins estoient Modernes, & alors ils se plaignoient de l'entêtement que l'on avoit pour les Grecs qui estoient les Anciens. La différence de temps qui est entre les uns & les autres disparoît à notre égard, à cause du grand éloignement où nous sommes, ils sont tous anciens pour nous, & nous ne faisons pas de difficulté de préférer ordinairement les Latins aux Grecs, parce qu'entre Anciens & Anciens, il n'y a pas de mal que les uns l'emportent sur les autres; mais entre Anciens & Modernes ce seroit un grand desordre que les Modernes l'emportassent. Il ne faut qu'avoir patience, & par une longue suite de siècles nous deviendrons les Contemporains des Grecs & des Latins; alors il est aisé de prévoir qu'on ne fera aucun scrupule de nous préférer hautement à eux sur beaucoup de choses. Les meilleurs ouvrages de Sophocle, d'Euripide, d'Aristophane, ne tiendront guère devant Cinna, Horace, Ariane, le Misanthrope, & un grand nombre d'autres Tragedies & Comedies du bon temps; car il en faut convenir de bonne foy, il y a quelques années que ce bon temps est passé. Je ne croy pas que Theogene & Chariclée, Clitophon

tophon & Leucippe soient jamais comparez à Cyrus, à l'Astrée, à Zayde, à la Princesse de Cleves. Il y a même des especes nouvelles comme les Lettres Galantes, les Contes, les Opera, dont chacune a fourny un Auteur excellent, auquel l'Antiquité n'a rien à opposer, & qu'apparemment la posterité ne surpassera pas. N'y eust il que les Chançons, especes qui pourra bien perir, & à laquelle on ne fait pas grande attention: nous en avons une prodigieuse quantité, toutes pleines de feu & d'esprit, & je maintiens, que si Anacreon les avoit sçeuës, il les auroit plus chantées que les siennes propres. Nous voyons par un grand nombre d'Ouvrages de Poësie que la versification peut avoir aujourd'huy autant de noblesse, mais en même temps plus de justesse & d'exactitude qu'elle n'en eut jamais. Je me suis proposé d'éviter les détails, & je n'étaleray pas davantage nos richesses: mais je me suis persuadé que nous sommes comme les grands Seigneurs, qui ne prennent pas toujours la peine de tenir des Registres exacts de leurs biens, & qui en ignorent une bonne partie.

Si les grands hommes de ce siecle avoient des sentimens charitables pour la posterité, ils l'avertiroyent de ne les admirer point trop, & d'aspirer toujours du moins à les égaler. Rien n'arreste tant le progrès des choses, rien ne borne tant les esprits, que l'admiration excessive des Anciens. Parce qu'on s'estoit dévouïé à l'autorité d'Aristote, & qu'on ne cherchoit la verité que dans ses écrits énigmatiques, & jamais dans la Nature, non seulement la Philosophie n'avançoit en aucune façon, mais elle estoit tombée dans un abîme de galimatias & d'idées inintelligibles, d'où l'on a eu toutes les peines du monde à la retirer. Aristote n'a jamais fait un vray Philosophe, mais il en a beaucoup étouffé qui le fussent devenus, s'il eust esté permis. Et le mal est, qu'une fantaisie de cette espece une fois établie parmy les hommes en voilà pour longtemps, on fera des siecles entiers à en revenir, même

après qu'on en aura reconnu le ridicule. Si on s'alloit entêter un jour de Descartes, & le mettre en la place d'Aristote, ce seroit à peu près le même inconvenient.

Cependant il faut tout dire; il n'est pas bien sûr que la posterité nous compte pour un merite les deux ou trois mille ans qu'il y aura un jour entre elle & nous, comme nous les comptons aujourd'huy aux Grecs & aux Latins. Il y a toutes les apparences du monde que la raison se perfectionnera, & que l'on se defabufera generalement du préjugé grossier de l'Antiquité. Peut-estre ne durera-t-il pas encore long-temps: peut-estre à l'heure qu'il est admirons nous les Anciens en pure perte, & sans devoir jamais estre admirez en cette qualité-là. Cela seroit un peu fâcheux.

Si après tout ce que je viens de dire, on ne me pardonne pas d'avoir osé attaquer des Anciens, dans le Discours sur l'Eglogue, il faut que ce soit un crime qui ne puisse estre pardonné. Je n'en diray donc pas davantage. J'ajouteray seulement que si j'ay choqué les siecles passez par la Critique des Eglogues des Anciens, je crains fort de ne plaire guere au siecle présent par les miennes. Outre beaucoup de défauts qu'elles ont, elles representent toujours un amour tendre, délicat, appliqué, fidelle jusqu'à en estre superstitieux, & selon tout ce que j'entens dire, le siecle est bien mal choisi pour y peindre un amour si parfait.



RECUEIL

DE POESIES

DIVERSES.

1780



AVERTISSEMENT.

QUoy que les Poësies qui suivent , ne soient point Pastorales , on a crû les pouvoir joindre à ce petit Volume , ne fust-ce que pour le remplir.

Les quatre Epistres que l'on va voir , ont esté faites à l'imitation des Heroïdes d'Ovide , & ce n'est qu'une essay d'un Ouvrage , où il en seroit entré un bien plus grand nombre. Les sujets de ces Lettres sont pris dans l'Histoire , au lieu qu'Ovide a pris les siens dans la Fable. Mais la Fable est trop usée presentement , & l'Histoire peut fournir des sujets plus nouveaux , sur tout si l'on cherchoit dans des endroits un peu détournez.

DIBU.

DIBUTADIS

A

POLEMON.

ON dit que Dibutade de Sicione, inventa la Sculpture. Un soir sa fille traça sur une muraille les extrémités de l'ombre de son Amant, qui se formoit à la lumière d'une lampe, & cela donna à Dibutade la première idée de tailler une pierre en homme. Je suppose que cette fille ayant vu une belle statue de la façon de son pere, écrivit à son Amant. Les noms de Dibutadis & de Polemon sont feints.

UN nouvelle joye, & que je veux t'écrire,
Tient mon esprit tout occupé.
Mon pere m'a fait voir un marbre qui respire,
Du moins si l'œil n'est pas trompé.

Qui ne s'étonneroit que la pierre ait su prendre
La mollesse même des chairs,
Et ce je ne sçay quoy de vivant & de tendre,
Qui forme les traits & les airs?

Tu sçais quelles raisons me font aimer la veüe
D'un marbre si bien travaillé.
D'une si douce joye on n'a point l'ame émueë
Sans que l'Amour y soit mêlé.

Par ce divin chef-d'œuvre est à mes yeux offerte
L'image de cet heureux soir,
Qui repara si bien une legere perte
Que tu crus alors recevoir.

Tu venois me parler, j'étois avec mon pere,
Il sçait, il approuve nos feux,
Mais un pere est toujours un témoin trop severe
Pour les amours, & pour les jeux.

Quelques mots au hazard jettez par complaisance
Composoient tout nostre entretien,
Et nous interrompions nostre triste silence,
Sans toutefois nous dire rien.

Une lampe prestoit une lumiere sombre,
Qui m'aidoit encore à rêver.
Je voyois sur un mur se dépeindre ton ombre,
Et m'appliquois à l'observer.

Car tout plaist, Polemon, pour peu qu'il représente
L'objet de nostre attachement,
C'est assez pour flater les langueurs d'une Amante,
Que l'ombre seule d'un Amant.

Mais je pouffay plus loin cette douce chimere.
Je voulus fixer en ces lieux,
Attacher à ce mur une ombre passagere,
Pour la conserver à mes yeux.

Alors en la suivant du bout d'une baguette,
Je trace une image de toy,
Une image, il est vray, peu distincte, imparfaite,
Mais enfin charmante pour moy.

Dibutade attentif à ce qu'Amour invente,
Conçoit aussi-tost le dessein
De tailler cette pierre en figure vivante,
Selon l'ébauche de ma main.

Ainsi, cher Polemon, commence la Sculpture,
Graces à ces heureux hazards.

L'Amour

L'Amour qui sçut jadis débrouiller la Nature,
Aujourd'huy fait naître les Arts.

Je sens un doux espoir à qui mon cœur se livre,
Tout l'avenir s'offre à mes vœux.
Puisqu'on peut vivre en marbre, on y voudra revivre
Pour se montrer à nos neveux.

Les Heros par cet Art étendront leur memoire
Bien loin au delà de leurs jours,
Et le soin qu'ils auront d'éterniser leur gloire,
Eternisera nos amours.

Combien de Demidieux, dont les hommes peut-estre
Eussent oublié jusqu'au nom!
Que d'exemples puissans que l'on n'eust pû connoître,
Si je n'eusse aimé Polemon !

Mais si tu ressemblois à tant d'Amans volages,
Si tu changeois à mon égard,
Oserois-tu jeter les yeux sur les Ouvrages
Que va produire un si bel Art ?

Ta noire trahison auroit toujours contre elle
La voix de ces témoins muets,
Qui te reprocheroient cet amour si fidelle
Dont ils sont tous autant d'effets.

Je t'offense, & je sçay qu'il s'élève en ton ame
Un vif, mais doux ressentiment.
Viens, je repareray ces soupçons de ma flâme,
Que je condamne en les formant.

Quoy, de tels changemens seroient-ils donc possibles ?
Quoy, cet Amour toujours vainqueur
Animeroit par moy des marbres insensibles,
Et n'animerait plus ton cœur ?

FLORA

A

P O M P E E.

POMPEE *estant encore jeune* aimait la Courtisane
 Flora, dont la beauté estoit si grande, qu'on la fit
 peindre dans le Temple de Castor & de Pollux. Geminius
 ami de Pompée devint éperdument amoureux d'elle, mais
 comme elle estoit prévenue de la passion qu'elle avoit pour
 Pompée, elle n'écouloit pas Geminius. Pompée ayant pi-
 tié de son amy, la luy ceda. Elle en tomba malade de
 chagrin, & c'est dans cet état qu'elle luy écrit.

PReste à voir arriver la mort que je desiré,
 Je t'écris dans un lit tout baigné de mes pleurs.
 Ma main encor n'a la force d'écrire
 Que pour exprimer mes douleurs

De mes tristes regards on voit le feu s'éteindre.
 Mon teint perd cet éclat qui m'attiroit les yeux,
 Le croiroit-on que Rome me fit peindre
 Pour orner les Temples des Dieux?

En vain sur ces Portraits les Etrangers me vantent,
 Qu'on les oste, Pompée, ils me font trop d'honneur.
 Non, ce n'est plus Flora qu'ils représentent,
 Depuis qu'elle n'a plus ton cœur.

Te souvient-il du temps où ta flâme inquiète
 Craignoit si tendrement des rivaux malheureux?
 Ah! disois-tu, dans quel trouble me jette
 L'offre qu'ils te font de leurs vœux!

Pourras-

Pourras-tu, ma Flora, résister à leurs larmes ?
Pourray-je dans ton cœur tenir seul contre eux tous ?
Que mon amour veut de mal à ces charmes
Qui m'attirent tant de jaloux ?

Je te disois alors, je mettois en usage
Tout ce qui te pouvoit guerir de ce souci.
Ciel ! quelle erreur ! étoit-ce mon partage
Que de te rassurer ainsi ?

C'étoit toy qui devois jurer à ta maîtresse
Que tu ne serois point touché par tes rivaux,
Que tu pourrois soutenir ta tendresse
Malgré la pitié de leurs maux.

Que me reproches-tu ? j'étois trop insensible
Aux soupirs qu'on pouffoit pour ébranler ma foy.
De tendres soins me trouvoient invincible,
Lors qu'ils ne partoient pas de toy.

Voilà, Dieux immortels ! ce qui fait qu'on me quitte,
Vous écoutez icy les plaintes d'un Amant.
Et qu'est ce donc désormais qui mérite
Un éternel attachement ?

Ne dis point qu'aux douceurs de la plus vive flamme
Il falloit d'un amy préférer le repos.
Ne prétends point nous déguiser ton ame
Sous de vains discours de Heros.

On sçait jusqu'à quel point l'amitié doit s'étendre,
Jusqu'où doit nous pousser un si cher intérêt.
D'autres Heros ont daigné nous apprendre
Qu'où l'Amour parle, tout se tait.

Ton changement n'a point une cause plus belle
Que ceux qui font gemir tant de cœurs amoureux.

Tu n'es au fond qu'un Amant infidelle,
Et non un amy généreux.

Pourquoy, lors qu'il voyoit sa flamme rebulée,
Ton rival t'a-t-il pû toucher par ses ennuis ?

Et moi, qui pers tout ce qui m'a flâtée,
Et moi qui meurs, je ne le puis.

J'attendris ton ami par ma douleur extrême.
Comment de tes presents jouïroit-il jamais ?

Il se reproche, il condamne luy-même
La cruauté de tes bien-faits.

Il veut te rappeler, je le retiens sans cesse,
Car quand tu reviendrois, quel sort seroit le mien ?

Je devrois tout à sa seule tendresse,
Pompée, & ne te devrois rien.

En me cedant à luy tu t'es rendu justice,
Il n'est pas comme toy barbare & sans amour.

Je n'aurois pas à craindre un sacrifice,
Si je pouvois l'aimer un jour.

Faut-il que de mon cœur, hélas ! rien ne t'efface ?
Quel charme malheureux a sçu me prévenir ?

Que je voudrois l'adorer en ta place
Pour te plaire, ou pour te punir !

Alors mes soins pour luy tendres, ardens, durables,
Passeroient tous les soins que pour toy j'ay perdus,

Et je rendrois encor plus desirables
Tous les biens que tu n'aurois plus.

Trop vaine illusion, & trop tost dissipée !

Quoy, d'un fatal amour je pourrois me guerir ?

Quoy, j'aimerois un autre que Pompée ?

Non, je ne sçaurois que mourir.

A R I S B E

A U J E U N E

M A R I U S.

QUAND Marius eut esté chassé de Rome par la faction de Silla, & se fut retiré en Afrique, son fils qui l'accompagnoit tomba entre les mains d'Hiempsal Roy de Numidie, qui le retint prisonnier. Une des femmes de ce Roy devint amoureuse du jeune Marius, & eut la generosité de luy fournir les moyens de sortir de sa prison, quoy que par là elle le perdist pour jamais. C'est après qu'elle luy a rendu la liberté, & qu'il a rejoint son pere, qu'elle luy écrit.

DEpuis que je me suis privée
De tout ce qui stattoit mes plus tendres desirs,
Dans vostre souvenir me suis-je conservée?
Songez-vous à mes déplaisirs?

Il n'est point de fin pour mes peines.
Rien ne sçauroit rejoindre Arilbe & Marius.
Je ne me repens pas d'avoir brisé vos chaînes,
Je me plains de ne vous voir plus.

Combien, avant vostre sortie,
Un demi jour m'eust-il duré sans vous parler?
Et maintenant les mois & les ans, & ma vie,
Tout sans vous, tout va s'écouler.

Seule, & mortellement blessée:
Je parcours ce Palais de l'un à l'autre bout,
Et ne sçaurois bannir l'esperance insensée
Que j'ay de vous trouver par tout.

Qui le croiroit ? je revoy, j'aime
 Les lieux où par le Roy vous estiez resseré,
 Et je vous redemande à cette prison même
 D'où mon amour vous a tiré.

J'attens avec impatience
 Que l'ombre de la nuit se répande sur nous,
 Ma tristesse redouble en ce vaste silence,
 Et ce temps m'en paroist plus doux.

Tout me peint l'objet que j'adore,
 Lors qu'en mes yeux laissez le sommeil est entré,
 En songe quelquefois (ce bien me reste encore)
 Je croy vous avoir recouvré.

Mais vous avouëray-je une crainte
 Qui passe tous les maux de mon cœur agité ?
 Je crains que vostre amour n'ait esté qu'une feinte
 Pour obtenir la liberté.

Je me représente sans cesse
 Combien vous me pressiez d'ouvrir vostre prison,
 Je ne me souviens point d'aucun trait de tendresse,
 Vous donniez tout à la raison.

Vous me parliez toujours d'un pere
 Dont il falloit servir la haine & le courroux,
 Jamais la liberté ne vous en fut moins chere,
 Quoy qu'elle m'arrachast à vous.

Helas ! d'où vient que ma memoire
 Repasse les discours & les soins d'un Amant ?
 Pour ne le voir jamais, est il besoin de croire
 Qu'il m'aimast sans déguisement ?

Oùï, d'une absence si cruelle
 Il faut que cette idée adoucisse l'ennui.
 J'ay besoin de penser, Marius est fidelle,
 Et je n'ay pas trop fait pour luy.

Triste

Triste plaisir ! douceur trompeuse !
Mes maux , si vous m'aimez , doivent s'en augmenter ,
Vostre perte à mon cœur en est plus douloureuse ,
Cependant je veux m'en flatter.

Peut-être la fierté Romaine
S'oppose aux sentimens que vous auriez pour moy ,
Je suis une Numide , & vostre ame hautaine
Dédaigne d'estre sous ma loy.

Se peut-il qu'un climat devienne
Pour l'Empire d'Amour un climat étranger ?
La beauté qui n'a pas le droit de Citoyenne ,
A toujours celui d'engager.

D'ailleurs , je ne suis plus Numide ,
De son propre interest mon amour est vainqueur ;
La naissance n'est rien où la vertu décide ,
Je suis Romaine par le cœur.

N'admirez plus tant la memoire
Des plus fameux Heros que Rome ait mis au jour ,
J'ay plus fait pour l'effort , quoique moins pour la gloire ,
J'ay sacrifié mon amour.

Grands Dieux ! vous vistes seuls mes peines ,
De l'excès de mes maux vous fustes seuls témoins ,
Lorsqu'enfin arriva la nuit où de ses chaines
Marius sortit par mes soins.

Tandis qu'une troupe choisie
Conduisoit ce dessein sur mes ordres secrets ,
Tandis , pour dire mieux , qu'on m'arrachoit la vie ,
En exécutant mes projets.

Par une tendresse contrainte
Je tâchois d'occuper ou d'amuser le Roy
Dans l'état où j'estois , quelle cruelle feinte !
Quel supplice qu'un tel employ !

Avec

Avec combien d'inquiétude
Je sentoïis s'écouler, & comptois les instans !
Ciel ! disois-je tout bas dans cette incertitude,
Sçait-on bien se servir du temps ?

Prend-on bien toutes ses mesures ?
Amour, dans ces perils tu m'as fait embarquer,
Amour veille pour nous, veille en ces conjonctures
Un rien peut faire tout manquer.

Maintenant, ajoûtois-je ensuite,
Des Gardes du Palais on a trompé les yeux.
On vient à Marius, déjà il prend la fuite,
Il est déjà hors de ces lieux.

Alors de cette douce image
Mon esprit à tel point se laissoit occuper,
Que cet air inquiet dépeint sur mon visage
Commençoit à se dissiper.

Enfin, quand le Roy m'eut quittée,
Las de me voir distraite, & peut-estre offensée,
Je courus & de crainte & d'espoir agitée,
Sçavoir ce qui s'estoit passé.

On m'apprit une heureuse issue,
La nouvelle flatoit tous les vœux de mon cœur,
Je brûlois de l'apprendre, & quand je l'eus reçue
J'en pensay mourir de douleur.

Tant qu'à me rendre malheureuse
Moy-même j'employay mes soins & mes efforts,
Je ne sçay quel plaisir d'une ame genereuse
Me soutint par de doux transports.

Mais que cette ardeur de courage
Est après son effet prompte à se démentir !
Dés que de mes malheurs j'eus achevé l'ouvrage.
Je commençay de les sentir.

Telle

Telle fut ou mon injustice,
Ou la vive douleur de vous avoir perdu,
Que j'osay reprocher cet important service
A ceux qui me l'avoient rendu.

Mon cœur à luy-même contraire
De cet heureux succès jouit en gemissant,
Je n'en rougiray point; ce qu'Arisbe a sçu faire
Excuse assez ce qu'elle sent.

Que je crains qu'aucune foiblesse
N'aide de vostre part à me justifier!
Libre, regrettez-vous les marques de tendresse
Que vous reçûtes prisonnier?

Vous dûtes vers Arisbe absente
En sortant de ces lieux envoyer un soupir,
Vous méritâtes peu les bien-faits d'une Amante
S'ils vous firent trop de plaisir.

Un autre Amant eût fuy moins vifte
Pour tourner mille fois les yeux vers ce Palais,
C'est là que je la laisse, eust-il dit, je la quitte
Pour ne la retrouver jamais.

Que sçay-je? un autre Amant peut-estre,
En rompant ses liens eust rendu des combats.
Ah! si dans vostre cœur ce sentiment put naistre
De quoy ne me paya-t-il pas?

Mais Dieux! quel bonheur j'envisage!
C'est un prix assez grand que mon amour reçoit,
Si près d'une rivale on ne fait pas usage
De la liberté qu'on me doit.

CLEO.

CLEOPATRE

A

AUGUSTE.

ON sçait trop l'Histoire de Cleopatre. Il est besoin de se la rappeler un peu, pour bien entrer dans l'esprit de cette Lettre, car je suppose que Cleopatre, après la mort d'Antoine, s'estant enfermée dans les Tombeaux des Rois d'Egypte, écrit à Auguste, & lui tourne le plus adroitement qu'elle peut pour sa justification, les principaux événements de sa vie. Sur tout, il faut se souvenir combien Cleopatre estoit une Princesse galante, & que dans l'état où elle se trouvoit alors, il ne luy restoit plus d'autre ressource auprès d'Auguste, qu'une coquetterie bien conduite.

JE croy devoir, Seigneur, vous épargner ma veüe !
En l'état où je suis j'évite tous les yeux,
Je fuis le Soleil même, & je suis descendue
Dans les Tombeaux de mes ayeux.

Ce funeste séjour, conforme à mes pensées,
Excite mes soupirs, & nourrit mes douleurs,
Ces Morts m'offrent en vain leurs fortunes passées,
Rien n'approche de mes malheurs.

Ne croyez pas, Seigneur, que Cleopatre y compte
La gloire dont le Ciel se plaist à vous charger,
Dans l'Univers entier elle auroit trop de honte
D'estre seule à s'en affliger.

Reine sans Diadème, & n'attendant que l'heure
D'une prison affreuse ou d'un bannissement,
Dans ses Etats conquis Cleopatre ne pleure
Que la perte de son Amant.

Quand cet Amant, & moy par ses desirs guidée,
Nous armions contre vous tant de peuples divers,

Nous

Nous n'avions point conçu l'ambitieufe idée
De vous disputer l'Univers.

Et ne voyions nous pas que toujours vers l'Empire
Le destin vous faisoit quelque nouveau degré?

Je me rendis à luy sur les Mers de l'Epire,
Avant qu'il se fust déclaré.

Rien ne nous annonçoit encor nostre disgrâce,
J'en voulus en fuyant prévenir les arreſts,
Et depuis, vous ſçavez ſi l'Egypte eut l'audace
De s'oppoſer à vos progrès.

Non, non, ſans jaloſie, & d'un eſprit tranquille,
De vos heureux ſuccès nous regardions le cours,
Nous voulions ſeulement affurer un azile

A de malheureuſes amours.

Marc Antoine paſſoit pour le ſecond de Rome,
Par mille heureux exploits ce nom fut confirmé.
Ses manieres ſon air, tout eſtoit d'un grand homme,
L'ame encor plus, & je l'aimay.

Je ſçay que ſon eſprit violent, temeraire,
Toujours aux paſſions ſe laiſſoit prévenir,
Et je craignois pour luy la fortune proſpere
Qu'il ne ſçavoit pas ſoutenir.

Je l'aimay cependant; c'eſt une loy fatale
Que l'amour doit cauſer tous mes événemens,
Je m'attache aux Heros, je ſuis tendre, & j'égle
Leurs vertus par mes ſentimens.

Ah! Seigneur, à vos yeux lorsque j'iray paroître,
Prenez d'un ennemy le viſage irrité,
Traitez-moy, ſ'il ſe peut, comme un ſuperbe Maiſtre,
Je craindrois trop voſtre bonté.

Je m'apreſte à me voir en eſclave menée
Dans ces murs orgueilleux des fers de tant de Rois.
La Maiſon des Ceſars, telle eſt ma deſtinée,
Doit triompher de moy deux fois.

Ceſar qu'on met au rang des Dieux, & non des Princes,
Par

Par mille aimables soins triompha de mon cœur,
Et vous triompherez de moy, de mes Provinces,
Aussi juste, aussi grand Vainqueur.

Il préférera pourtant la plus douce victoire.
Dieux ! quels soupirs pouffoit le maistre des humains !
Que d'amour dans une ame où regnoit tant de gloire,
Que remplissoient tant de desseins !

Combien me jura-t-il qu'au sortir de la guerre,
Si le Ciel en ces lieux n'eût pas tourné les pas,
Il eust manqué toujours au Vainqueur de la Terre
D'adorer mes foibles appas ?

Combien me jura-t-il qu'il eust changé sans peine
Tant d'honneurs, de respects, & d'applaudissemens,
Contre un des tendres soins dont j'estois toujours pleine,
Contre mes doux empressemens ?

Aussi pour estre heureux, s'il peut jamais suffire
De posséder un cœur, d'en avoir tous les vœux,
De se voir prévenir dans tout ce qu'on desire,
Cesar sans doute estoit heureux.

Je le sens bien, Seigneur, je me suis égarée ;
J'ay trop dit que Cesar a vécu sous mes loix,
Bien-tost vous me verrez pâle & défigurée,
Et vous condamnerez son choix.

Mais si le grand Cesar souhaita de me plaire,
Mes jours couloient alors dans la prospérité.
Le sort, vous le sçavez, favorable, ou contraire,
Décide aussi de la beauté.

Si de ces heureux jours je revoyois l'image,
Si mes larmes touchoient le Ciel, ou l'Empereur,
Peut-estre..... mais, hélas ! quel retour j'envisage !
D'où me vient cette douce erreur ?

En me la pardonnant, imitez la clemence
De qui pour vos vertus voulut vous adopter ;
Vous seriez par le sang, par l'aveugle naissance
Moins obligé de l'imiter.

POESIES GALANTES.

ELOGE

DE

MARQUE'S

Petit Epagneul, venu d'Espagne.

S Savez-vous avec qui, Philis, ce petit Chien
Peut avoir de la ressemblance?
La chose est assez d'importance.

Pour percer le mystere, & vous y faire jour,
Examinez Marqués, son humeur, sa figure;
Mais enfin cette Enigme est-elle trop obscure?
Vous rendez-vous? il ressemble à l'Amour.

A l'Amour, direz-vous! la comparaison cloche,
Si jamais on a vu comparaison clocher.
Un Chien avec l'Amour! Et bien, il faut tâcher
D'en faire un parallele exact, & sans reproche.

Marqués sur vos genoux a mille privautez,
Entre vos bras il se loge à toute heure,
Et c'est là que l'Amour établit sa demeure,
Lors qu'il est bien reçu par vous autres Beutez.

On voit Marqués se mettre aisément en colere,
Et s'appaiser fort aisément;
Connoissez-vous l'Amour? voila son caractere,
Il se fâche & s'appaise en un même moment.

Afin

Afin que vostre Chien ait la taille mieux faite
Vous le traitez assez frugalement,
Et le pauvre Marqués qui fait toujours diete,
Subsiste je ne sçais comment.

L'Amour ne peut chez vous trouver de subsistance,
Vous ne luy servez pas un seul mets nourrissant,
Et s'il ne vivoit d'esperance,
Je croy qu'il mourroit en naissant.

Avec ce petit Chien vous folâtrez sans cesse,
En folâtrant ce petit Chien vous mord,
On joüe avec l'Amour, il badine d'abord,
Mais en badinant il vous blesse.

Loin de punir ce petit animal,
Ne rit-on pas de ses morsures?
Encor que de l'Amour on sente les blessures,
A l'Amour qui les fait on n'en veut point de mal.
On veut qu'un Chien soit tel que quand il vient de naître,
Et de peur qu'il ne croisse on y prend mille soins.
Il ne faut pas en prendre moins
Pour empêcher l'Amour de croître.

Vous caressez Marqués, parce qu'il est petit;
S'il devenoit trop grand, il n'auroit rien d'aimable;
Un petit Amour divertit,
S'il devient trop grand, il accable.

Mais j'entens que Marqués se plaint du mauvais tour
Que luy fait ma Muse indiscrete.

Ah! vous me ruinez, vous gêtez tout, Poëte,
Dit-il, en me faisant ressembler à l'Amour.

L'Amour n'est pas trop bien auprès de ma maîtresse,
Si vous ne le sçavez, elle l'a toujours fuy,
Et c'est assez pour perdre sa tendresse,
Que d'avoir par malheur du rapport avec luy.

En mon état de Chien j'ay l'ame assez contente
Je suis heureux par cent bonnes raisons;
J'ay bien affaire, moy, que vos comparaisons
Viennent troubler ma fortune presente.

Ah!

Ah ! mon pauvre Marqués, ce seroit grand pitié,
 Qu'après avoir quitté pour elle Pere & Mere,
 La Partie, aux grands cœurs toujours aimable & chere,
 Tu te visses disgracié
 Pour une cause si legere.

Non, cela ne se peut, fais valoir tes appas ;
 Caresse-la, tiens-toy sans cesse entre ses bras,
 Et loin qu'elle te soit cruelle,
 Parce qu'avec l'Amour on te voit du rapport,
 Fais que l'Amour trouve grace auprès d'elle,
 Puisqu'il te ressemble si fort.

S O N N E T.

JE suis (crioit jadis, Apollon à Daphné,
 Lors que tout hors d'haleine il courroit après elle.
 Et luy contoit pourtant la longue Kirielle
 Des rares qualitez dont il estoit orné.)

Je suis le Dieu des Vers, je suis bel esprit né.
 Mais les Vers n'estoient point le charme de la Belle.
 Je sçais jouër du Lut, arrestez. Bagatelle,
 Le Lut ne pouvoit rien sur ce cœur obstiné.

Je connois la vertu de la moindre racine,
 Je suis par mon sçavoir Dieu de la Medecine.
 Daphné fuyoit plus vite après ce mot fatal.

Mais s'il eust dit, Voyez quelle est vostre conquête.
 Je suis un jeune Dieu, beau, galant, liberal ;
 Daphné, sur ma parole, auroit tourné la teste.

P O R T R A I T

D E

C L A R I C E.

J'Espere que venus ne s'en fâchera pas,
 Assez peu de Beutez m'ont paru redoutables,
 Je

Je ne suis pas des plus aimables,
 Mais je suis des plus délicats.
 J'estois dans l'âge où regne la tendresse,
 Et mon cœur n'estoit point touché.
 Quelle honte ! il falloit justifier sans cesse
 Ce cœur oisif qui m'estoit reproché.

Je disois quelquefois ; Qu'on me trouve un visage
 Dont la beauté soit vive , & dont l'air vif soit sage ,
 Où regne une douceur dont on soit attiré ,
 Qui ne promette rien , & qui pourtant engage ,
 Qu'on me le trouve , & j'aimeray.

Ce qui seroit encor bien necessaire ,
 Ce seroit un esprit qui pensast finement ,
 Sans prétendre à ce caractere ,
 Qui pour estre sans art n'eust que plus d'agrement ,
 Un peu timide seulement ,
 Qui ne püst se montrer , ni se cacher sans plaire ;
 Qu'on me le trouve , & je deviens Amant.

On n'est pas obligé de garder de mesure
 Dans les souhaits qu'on peut former ;
 Comme en aimant je prétens estimer ,
 Je voudrois bien encore un cœur plein de droiture ,
 Une vertu naïve & pure ,
 Qu'on me la trouve , & je promets d'aimer.

Par ces conditions j'effrayois tout le monde ,
 Chacun me promettoit une paix si profonde ,
 Que j'en serois moy-même embarrassé.

Je ne voyois point de Bergere ,
 Qui d'un air un peu courroucé
 Ne m'envoyast à ma Chimere.

Je ne sçay cependant comment l'Amour a fait ;
 Il faut qu'il ait long-temps médité son projet.
 Mais enfin il est sûr qu'il m'a trouvé Clarice ,
 Semblable à mon idée , ayant les mêmes traits ;
 Je croy , pour moy , qu'il me l'a faite exprés.
 O ! que l'Amour a de malice !

LES JEUX OLIMPIQUES.

Sur une passion qui avoit déjà duré cinq ans.

Jadis de cent ans en cent ans,
La Magnifique Rome à tous les Habitans
Donnoit une superbe feste,
Et les Herauts crioient, Citoyens accourez.
*Vous n'avez jamais vu, jamais vous ne verrez
Le spectacle qu'on vous apreste.*
Ce n'est pas qu'à parler dans la grande rigueur,
On n'eût bien pû trouver quelque teste chenuë,
D'une opimâtre vigueur,
Par qui la Feste eût esté déjà veuë.
Mais quoy ? dans la condition
Où les Dieux ont réduit la triste vie humaine,
Un cas si singulier ne valoit pas la peine
Qu'on en fît une exception.
Telle est chez les Amours la coutume établie ;
La même chose s'y publie
A des Jeux solennels qu'ils celebrent entr'eux ;
Mais ce qui fait pitié quand on le considère,
C'est que tous les quatre ans on celebre ces Jeux ;
Cependant pour ces malheureux
C'est une Feste Seculaire,
Jamais un Amour n'en voit deux.

Ils n'avoient pas jadis les mêmes destinées,
Un Amour fournissoit sa quinzaine d'années,
Sa vingtaine, pour faire un compte encor plus rond ;
Ils baissent maintenant, moins d'un an les emporte ;
Et s'il faut que toujours ils baissent de la sorte,
Dieu sçache ce qu'ils deviendront.

Avoir vécu deux ans , la carrière est jolie,
Trois , c'est le bout du monde , on ne les peut passer;
Mais d'aller jusqu'à quatre , oh ! ce seroit folie ,
Si seulement ils osoient y penser.

Aussi ne fust-ce point une veuë ordinaire ,
Lors qu'à ces derniers Jeux , & sans un grand concours,
S'avança le Doyen de Cypre & de Cithere ,
Le Mathusalem des Amours ,
Un amour de cinq ans , & qui de ce spectacle
Leur eust fait par avance un fidele rapport ;
Le petit Peuple aîlé , dans un commun transport
Batit des mains , cria miracle.

Mais , grands Dieux ! que ne fust-ce pas ,
Quand il vint dans la Lice , & malgré ce grand âge ,
Sur de jeunes Rivaux remporta l'avantage
En mille differens combats ?

Car ces Jeux ressembloient à ceux que vit l'Elide ,
Jeux guerriers où venoient s'exercer les Amours ;
Tantost à declarer une flâmë timide

Qui veut parler , & qui se tait toujours ;
Tantost à placer bien ces douces bagatelles ;

Ces petits soins qui touchent tant ;

Tantost à se plaindre des Belles

Avec respect , & même en s'emportant.

Que sçais-je enfin ? sous cette fausse image
Ils préludent ensemble à leurs charmans emplois ,
Rien n'aide tant à leurs exploits
Que ce solide apprentissage.

D'une foule d'Amours le vainqueur fut suivy.

De toutes parts l'allegresse s'exprime

Par mille cris redoublez à l'envi ;

L'un admire à cinq ans quelle force l'anime ;

L'autre veut sçavoir le regime

Dont jusqu'alors il s'est fery.

Mais luy ; ce ne sont pas icy , comme j'espere ,
Dit-il , les derniers Jeux où je me trouveray ;

Il n'est pas encor temps que je sois admiré,
 Et qu'il soit dit, sans vous déplaire,
 Tous tant que vous voila, je vous enterreray.
 Mon destin sera tel, que des Amours antiques
 Chez les Amours futurs moy seul je feray foy;
 On me consultera sur de vieilles pratiques,
 Dont la memoire auroit peri sans moy.
 Mais puisque vous voulez sçavoir ce qui me donne
 Cette longue santé dont vous estes surpris,
 Je vis de ce beau feu qui sort des yeux d'Iris,
 Et comme on voit la nourriture est bonne.

SONNET.

P Arce que l'Espagnol est une langue fiere,
 Je vous le dois apprendre? hé bien soit, commençons;
 Mais ce que je demande à ma belle écoliere,
 C'est de ne se servir jamais de mes leçons.
 Déjà si fierement vostre ame indifferente
 Oppose à mon amour qu'il ne faut point aimer,
 Que même en Espagnol, y fussiez-vous sçavante,
 Vous auriez de la peine à vous mieux exprimer.
 Croyez-moy, le François vaut bien qu'on le prefere
 A la rude fierté d'un langue étrangere.
 De ce qu'il a de libre empruntons le secours.
 Mais que de son costé l'Espagnol se console:
 Car ne pouvons-nous pas mêler dans nos amours,
 Et liberté Françoisé, & constance Espagnole?

LES FLECHES

D'AMOUR.

L 'Amour n'avoit jadis que des flèches d'acier,
 Ce n'estoit pas faire grande dépense;
 Mais cela suffisoit pour un siecle grossier,
 Où tous les cœur se rendoient sans deffense.

Le temps changea ; plus de simplicité ,
 Les traits d'acier devinrent inutiles ,
 Et l'Amour eut affaire à des gens plus habiles ,
 Qui de les repousser prenoient la liberté .
 S'ils bleffoient , la blessure estoit bien-tost guerie ,
 Personne ne s'en trouvoit mal .
 Quel remede ? il falut changer de batterie ,
 Il les fit d'un autre métal ,
 Ce fut d'or ; à l'Amour la victoire estoit seure .
 Quels ennemis , grands Dieux , n'auroit-il pas défaits ?
 Aussi , quoy qu'il parust d'abord se mettre en frais .
 Il regagna ses frais avec usure .
 A chaque flèche qui voloït
 Une foule de cœurs couroit au devant d'elle .
 Quoy que la playe en fust mortelle ,
 N'estoit pas blessé qui vouloit .
 L'Amour ne lançoit plus ses flèches que par grace ,
 Heureux les cœurs sur qui tomboient des traits si doux !
 Souvent de les percer sa main se trouvoit lasse ,
 Lors qu'ils ne l'estoient pas de recevoir ses coups ,
 Chacun d'eux eust reçu vingt flèches au lieu d'une ,
 Chacun eust volontiers épuisé le carquois ;
 Se faire bleffer plusieurs fois
 C'estoit assez pour faire sa fortune .
 Cette mode n'a point changé ,
 Les flèches d'or sont toujours en usage ,
 Et pour peu qu'on s'en serve , il n'est cœur si sauvage ,
 Qui sous les Loix d'Amour ne soit bien-tost rangé .

L E R U I S S E A U
 A M A N T .
 A L A P R A I R I E .

J'Ay fait pour vous trouver un assez long voyage ,
 Mon aimable Prairie , enfin je viens à vous ,
 Recevez un Ruissseau , dont le sort le plus doux
 Sera de voir ses eaux couler pour vostre usage .

C'est

C'est dans ce seul espoir que sans aucun repos,
Depuis que j'ay quitté ma source,
J'ay toujours jusqu'ici continué ma course,
Toujours roulé mes petits flots.

D'un cours précipité j'ay passé des Prairies,
Où tout autre Ruisseau s'amuse avec plaisir;
Je n'ay point serpenté dans les routes fleuries,
Je n'en avois pas le loisir.

Tel que vous me voyez, sçachez, ne vous déplaîse,
(Car il est bon de se faire valoir)
Que plus d'une Prairie auroit esté bien aise
De me donner passage & de me recevoir.

Mais ce n'estoit pas là mon compte,
J'en fusse un peu plus tard arrivé dans ce lieu,
Et par une fuite assez prompte,
Gazouillant fierement, je leur disois adieu.

Il faut vous dire tout, la feinte est inutile,
J'en trouvois la plupart dignes de mes refus,
Les unes, entre nous, sont d'accez si facile,
Que tous Ruisseaux y sont les bien venus.

Elles veulent toujours en avoir un grand nombre,
Et moy dans le grand nombre aussi-tost je me pers;
D'autres sont dans des lieux un peu trop découverts,
Et moy j'aime à couler à l'ombre.

J'estois bien inspiré de me garder pour vous;
Vous estes bien mon fait, je suis assez le vôtre;
Mais aussi, moy reçu, n'en recevez point d'autre,
Car je suis un Ruisseau jaloux.

A cela prés qui n'est pas un grand vice,
J'ay d'assez bonnes qualitez;
Ne craignez pas que jamais je tarisse,
Je puis défier les Estez.

Je sçais que certaines Prairies
D'un Ruisseau comme moy ne s'accroissent pas;
Il leur faut ces Torrens qui font tant de fracas,
Mais fort souvent on voit leurs eaux tarier.

Mon cours en tout temps est égal ,
 Je suis tranquille & doux , ne fais point de ravage ,
 De plus je viens vous faire hommage
 D'un eau pure comme cristal.

Il est telle Prairie , & peut-estre assez belle ,
 A qui le plus petit Ruisseau ,
 Suivant sa pente naturelle ,
 N'iroit jamais porter deux gouttes d'eau.

A moins que détourné par un chemin nouveau ,
 Elle n'en amenast quelqu'un jusque chez elle.
 Mais pour vous , sans vous mettre en frais ,
 Sans vous servir d'un pareil artifice ,
 Vous voyez des Ruisseaux qui viennent tout exprés
 Vous faire offre de leur service ,
 Et le tout pour vos interets.

A present , je l'avoue , on vous trouve agreable ,
 Vous donnez du plaisir aux yeux ;
 Mais avec un Ruisseau , rien n'est plus veritable ,
 Que vous en vaudrez beaucoup mieux.

De cent fleurs qui naîtront vous vous verrez ornée
 Je vous enrichiray de ces nouveaux tresors ,
 Et vous tenant environnée ,
 Avec mes eaux je muniray vos bords.

Reposez-vous sur moy du soin de les défendre ;
 A quoy plus fortement puis-je m'interesser ?
 Déjà même en deux bras je m'appreste à me fendre ,
 Pour tâcher de vous embrasser.

Mes ondes lentement de toutes parts errantes ,
 Ne pouront de ce lieu se résoudre à partir ;
 Et quand j'auray formé cent routes differentes ,
 Je me perdray chez vous , plustost que d'en sortir.
 Je sens , je sens mes eaux qui bouillonnent de joye ,
 De les tant retenir à la fin je suis las ,
 Elles vont se répandre , & se faire une voye ,
 Il n'est plus temps à vous de n'y consentir pas.

TABLE.



T A B L E.

DU CONTENU EN CE LIVRE.

- A**LCANDER. I. EGLOGUE en forme de Prologue. p. 9
 Peinture de l'Amour champêtre, 11
 Chagrin d'un Amant, en la personne d'Alcandre, qui
 voit les autres Bergers faire l'amour pendant qu'il est
 éloigné de sa Maîtresse, 12
- II. EGLOGUE. Entretien d'Atis & de Licidas sur la
 douceur de l'amour, & qu'il n'y a point d'usage ny
 plus ancien ny mieux servy, 13. 14
 Sylvanire (image des Bergeres indifferentes) conçoit de
 l'amour par la seule vue de deux Amans qui se témoig-
 noient reciproquement leurs sentimens amoureux. 15. 16
 Jamais de l'amour on ne perd la memoire, 17
 Les Bergeres cruelles ne sont plus cruelles dez-lors qu'el-
 les ont un Amant entreprenant, 17, 18
- III. EGLOGUE. Les Bergeres (en la personne de Delie)
 disent adieu à l'Amour quand elles se voyent abandon-
 nées de leurs Amans, mais ils ne reviennent pas si-tost,
 qu'elles les reçoivent à bras ouverts, 20. 21
 L'Amour est le veritable appanage des Bergers, 22
- IV. EGLO. Daphné. Cette Eglogue roule sur la querelle
 de deux Rivaux qui disputent ensemble de la beauté de
 leurs Maîtresses. Palemon vante Daphné à cause de sa
 vertu, & Arcas, Philis à cause de son enjouement.
 Timante juge en cette cause, rend justice à toutes les
 deux, mais en donnant la préférence à Daphné sur
 Philis, c'est-à-dire à la vertu sur la galanterie. 23 &c.
- V. EGLO. Erasme. L'Amour est la plus sage folie, 28 &c.
 Le Sage tant qu'il vit est en but à l'Amour, 29
 Image d'un Amant impatient dans l'attente d'un ren-
 dez-vous d'amour, en la personne d'Erasme, 30 &c.
 Les Bergers en amour croient n'en avoir jamais dit assez,
 & les Bergeres craignent toujours d'en avoir trop dit, 31
- VI. EGLOGUE. Ligdamis. L'amour sincere des Bergers
 rustiques, en sa personne, 32. Il est preferable à
 celui des Villes, & même de la Cour, où il n'y a
 que dissimulation & infidelité. 33 &c.
- VII.

T A B L E.

VII. EGLOGUE. Thamire. Après qu'Amarillis a obligé deux Bergeres à chanter leurs amours, l'une sollicit qu'il est bon d'user de reserve avec un Amant, & l'autre maintient que l'on doit payer l'amour par l'amour; mais toutes deux montrent qu'il y a de certains momens & de certaines occasions où il est difficile de refuser quelques faveurs à un Amant, 37 &c.

VIII. EGLOGUE. Ismene, 42
Image d'une Bergere, dans la personne d'Ismene, qui ne pouvant souffrir le mot d'amour pour son Berger, & voulant toujours s'en tenir à l'amitié, change aussitost de sentiment par un mouvement de jalousie contre sa Rivale, 42

IX. EGLOGUE. Tirsis & Iris. Description d'un Bocage agreable, où Tirsis & Iris se rencontrent par hazard, 45 &c. Leur entretien sur le merite de la fidelité, & leurs sermens reciproques de se la garder toujours, auxquels les Nymphes & les Sylvains applaudissent. 46

E N D I M I O N.

P A S T O R A L E.

Piece qui a esté faite pour estre mise en Musique, 51
Elle represente Diane & Endimion qui ne pouvoient se résoudre à se declarer l'un l'autre leur amour, Diane ne voulant pas s'abaisser à aimer un mortel, & Endimion estimant que c'estoit un crime à un homme d'aspirer à l'amour d'une Déesse.

SCENE I. Pan, un Satyre, Licoris. Licoris & le Satyre veulent détourner Pan de son amour pour Diane, sur ce qu'elle n'avoit pour luy que de la fierté, mais il leur répond qu'il n'y a point de fierté qui puisse tenir contre un Amant hardy. 51. 52

SCENE II. Licoris témoigne à Diane que Pan cherche à luy plaire, 53

SCENE III. Ismene choquée des froideurs d'Endimion, & resoluë de renoncer à l'Amour, prie Diane de la recevoir au nombre de ses Nymphes, 53

SCENE

T A B L E.

SCENE IV. Diane & ses Nymphes la reçoivent en leur compagnie,	55
SCENE V. Les Bergers témoignent leur amour pour Ismene, & tâchent de la faire rentrer dans le party de l'amour, & les Nymphes de Diane l'en dissuadent,	55
SCENE VI. Diane avouë son penchant à l'Amour,	57
ACTE II. Temple rustique élevé à Diane par les soins des Bergers, & particulièrement d'Endimion,	58
SCENE I. Endimion témoigne à Eurilas son amour pour Diane, & la crainte qui l'empêche de le luy témoigner,	58
Eurilas luy conseille de retourner à Ismene,	59
SCENE II. Danse & Chants des Bergers à la dédicace du Temple de Diane,	60
SCENE III. Diane descend du Ciel, & semble reprendre les Bergers de l'avoir congratulée sur son indifférence pour l'Amour,	62
SCENE IV. Licoris reconnoist l'amour de Diane pour Endimion,	62
ACTE III. SCENE I. Pan interroge les Bergers s'il n'est pas vray que Diane a improuvé leurs Vers, parce qu'ils blâmoient l'Amour, & croit que c'est après luy qu'elle soupire,	63
SCENE II. Endimion croyant que Diane aime Pan, en témoigne son chagrin à Eurilas,	64
SCENE III. Endimion prie Diane de luy rendre Ismene, comme pour se vanger d'elle, de ce qu'il croyoit n'en estre pas aimé,	66
SCENE IV. Chagrin de Diane d'apprendre, ou pour mieux dire, de croire qu'Endimion soupire pour Ismene,	67
SCENE V. Pan témoigne à Diane l'amour qu'il a pour elle, & en est rebuté,	68
SCENE VI. Pan fait des imprécations contre Diane s'en voyant méprisé,	69
ACTE IV. SCENE I. Ismene témoigne sa tristesse de l'absence de son Amant, tout infidelle qu'il est,	70
SCENE II. Diane témoigne à Ismene que son Amant la luy redemande,	70
SCENE.	

T A B L E.

SCENE III. Diane se plaint à Licoris de ne pouvoir surmonter l'amour qu'elle a pour Endimion,	71
SCENE IV. Endimion seul avec Diane, après plusieurs circonlocutions, luy témoigne enfin son amour en tremblant,	73
SCENE V. Les Heures viennent avertir Diane qu'il est temps de se preparer à monter sur son Char,	75
SCENE VI. Endimion soupire, regrette & tremble pour avoir témoigné son amour à Diane,	75
ACTE V. SCENE I. Chœurs d'Amours, qui voyant dormir Endimion, luy souhaitent un bon repos,	76
SCENE II. Arrivée de Diane à l'entrée de la Caverne où dormoit Endimion, & son extrême perplexité,	77
SCENE III. Surprise d'Endimion à la veüe de Diane, qu'il croyoit venir à dessein de le punir de sa temerité,	78
Autre surprise encore plus grande d'apprendre de Diane même qu'elle soupироit pour luy,	78, 79
SCENE IV. Diane fait descendre du Ciel tous ceux qui ont esté changez en étoiles pour les rendre témoins de ses amours, & leur recommande le secret,	79. &c.

DISCOURS SUR LA NATURE

DE L'EGLOGUE.

L' Auteur en donnant dans cette Piece la veritable idée de l'Eglogue, critique ceux qui s'en sont mal acquittez, sans prétendre pour cela faire valoir les siennes au préjudice des autres,	83 &c.
Amour. Caractère du veritable amour,	90
Elle est de toutes les passions la plus generale & la plus agreable,	90
Douceur de l'amour champêtre,	91
Bergers. Voyez Pasteurs.	
Calpurnius critiqué, 88. Loüé,	96
Campagne. La vie de la Campagne & la Poësie des Pasteurs ont toujours esté grossieres,	85
Gomaras, critiqué,	86
Habits. Comparaison des habits rustiques dont on se sert	fert

T A B L E.

sert pour se déguiser, avec les sentimens qui doivent faire la marière d'une Eglogue,	105. &c.
Heureux. Les hommes veulent estre heureux à peu de frais,	89
On n'est point heureux tant qu'on est partagé par deux passions differentes qui se combattent,	90
Lacon, critiqué,	88
Moscus & Bion. Loüanges qu'on leur donne,	94
Nemesianus. Estime qu'en fait l'Auteur,	97
Paresse, propre à l'amour,	90
Pasteurs anciens,	84
La condition des Pasteurs est la plus ancienne de toutes les conditions,	là-même.
Sur quoy fondée la douceur de la vie pastorale,	93. &c.
Poësie Pastorale en quoy agreable,	89. &c.
Exemples de la grossiereté de la Poësie ancienne,	85. & suiv.
Ronsard, critiqué,	97, & 104
Segrais. Ses ouvrages estimez ;	100
Sentiment. Agrément d'un sentiment exprimé d'une maniere simple,	101
Tasse, loué par l'Auteur.	99
Theocrite critiqué,	85, 86. & ailleurs
Idyle qu'il a fait de deux Pescheurs,	92
Virgile critiqué,	88, 95, 96. & ailleurs
Visa, Poëte Latin,	104
M. d'Urfé ; estimé de l'Auteur,	95

D I G R E S S I O N.

Sur les Anciens & les Modernes.

A nciens. Réponse à ceux qui disent que les An- ciens estoient plus sçavans & plus habiles que les Modernes,	108. & suiv.
Réponse à ceux qui tirent cette raison de ce qu'ils ont tout inventé,	111. & suiv.
Raison du contraire,	112. & suiv.
Embarras où seroient les Anciens, s'il leur falloit écri- re en ce temps,	114. &c. La

T A B L E.

La différence qu'il y a entre les Anciens & les Modernes vient des diverses circonstances de temps, de lieu, de gouvernement & d'affaires,	118
Aveuglement des hommes d'abandonner la raison pour suivre leurs préjugés,	117
Climat. La différence des climats ne fait pas la vivacité de l'esprit, mais le soin que l'on prend de le cultiver,	109. &c.
Égalité des Nations quant à l'esprit,	118
Esprit. Comparaison des états différens de l'esprit avec les différens âges du monde,	119. &c.
Idées. Nous aurions pu sans les Anciens attraper les idées du vray & du beau en les cherchant comme eux,	119
Modernes, peuvent égaler les Anciens,	118
Poésie de ce temps plus exacte que jamais,	120, 121
Raison. On s'égare long-temps avant que d'arriver à la raison,	112. &c.
Raisonnement. Justesse du raisonnement du temps présent,	114. &c.

R E C U E I L D E P O E S I E S.

D I V E R S E S.

L ettre de Dibutades à son Amant, sur la beauté d'une statue,	127. & suiv.
Lettre de Flora à Pompée, pour luy faire des reproches de ce qu'il l'avoit quittée pour en faire un présent à Geminus.	130. & suiv.
Lettre d'Arisbe au jeune Marius, pour luy temoigner son amour après luy avoir facilité le moyen de s'échapper de la prison où le retenoit son mary Hiempsal Roy de Numidie,	133. & suiv.
Lettre de Cleopatre à Auguste, pour essayer de se le rendre favorable.	138. & suiv.
Poésies plaisantes. Eloge d'un Espagneul à cause du rapport qu'il avoit avec l'Amour,	141. & suiv.
Sonnet d'Apollon à Daphné,	143
Portrait de Clarice, 172. Chimère d'un Amant qui pretend trouver une Maîtresse de tout point,	143
Les Jeux Olympiques. Sur la merveille d'un amour qui continua cinq ans,	145. & suiv.
Sonnet sur la liberté de l'Amour François, & la constance de l'Espagnol,	147
Les Fleches d'Amour, autrefois d'acier, & maintenant d'or, puisant attrait pour se ranger sous les toits,	147. 148
Le Ruissseau Amant à la Prairie, qui donne à connoître que le véritable Amant est celuy qu'il se contente d'un seul objet, & qui luy est fidele,	148. & suiv.

Fin de la Table.



8
e
9
r
7
e
.
t
9
c.
u
9
u
1
a
.
.
.
.
.
.
.
e
v
e
.
.
n
e
-
v.
e
.
.
.
3
d
3
u
.
e
7
r.
8
e
l
.
.